7

L'HEURE DU BERGER

PAR

HENRY DE KOCK



PARIS

A. DEGORCE-CADOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE BONAPARTE, 70 *bis*.

LIBRAIRIE DEGORCE-CADOT

70 *bis*, rue Bonaparte, Paris.

Ouvrages illustrés du même auteur.

La Fille à son père, 1 série	» 60
Le Démon de l'Alcôve, 1 série	» 60
Les Baisers maudits, 1 série	» 60
La Tigresse, 2 séries	1 20
L'Amant de Lucette, 1 série	» 60
Le Médecin des Voleurs, 4 séries	2 40
Ni Fille, ni Femme, ni Veuve, 1 série	» 60
Les Trois Luronnes, 3 séries	1 80
L'Auberge des Treize Pendus, 3 séries	1 80
Les Mystères du village, 2 séries	1 20

Ouvrages à 1 fr. 25 le volume in-18.

Beau Fileu	1 vol.
L'Auberge des Treize Pendus	2 vol.
L'Amant de Lucette	1 vol.
Les Mystères du Village	2 vol.
La Dame aux Emeraudes	1 vol.
Les Femmes honnêtes	1 vol.
La Tribu des Gêneurs	1 vol.
Minette	1 vol.
Morte et Vivante	1 vol.
Les Amoureux de Pierrefonds	1 vol.
Bibi et Lolo	1 vol.
Les Consolations de Bibi	1 vol.
Courses aux Amours	1 vol.

Ouvrages à 2 fr le volume in-18.

Les Hommes volants, avec gravures	1 vol.
Comment aimait une grisette, avec gravures	1 vol.
Nini Guignon	1 vol.
La Fée aux Amourettes	1 vol.
Marianne (Démon de l'alcove)	1 vol.
Les Quatre Baisers	1 vol.
Une Coquine	1 vol.
Ma petite Cousine	1 vol.

Le catalogue général de la librairie Degorce-Cadot est envoyé franco à qui le demande par lettre affranchie.

L'HEURE DU BERGER

I

LE CAFÉ BRÉANT

Au temps où le boulevard du Temple était encore le vrai boulevard du Temple, c'est-à-dire le plus joyeux, le plus bruyant, le plus populaire des boulevards de Paris, il y avait, parmi les nombreux établissements faisant profession de rafraîchir ses promeneurs, ses flâneurs, ses amateurs de spectacle, un café dont le nom seul, nous en sommes persuadé, évoquera le sourire du gai souvenir sur les lèvres de plus d'un de nos lecteurs : le *Café de la Gaîté*.

C'est que le café de la Gaîté ne ressemblait à nul autre avec sa clientèle d'artistes de toute sorte et de petites dames de tous genres. Aujourd'hui qu'on s'est avisé—et pour cause, nous l'avouons,—d'exiger de toute femme, qui se permet d'avoir soif hors de chez elle, la *couverture* d'un cavalier, le *Café de la Gaîté*, s'il existait encore, perdrait cinquante pour cent de sa physionomie originale d'autrefois. Mais, en ce temps-là, — vers 1853, l'époque où commence notre récit, — la morale publique n'y regardait pas de si près; les dames en question étaient libres de s'installer, solitairement, ou réunies, au café, pour déguster leur demi-tasse ou leur petit verre de chartreuse, sans crainte qu'un tricorne accourût leur crier : « Où est le monsieur? » Aussi, comme elles profitaient de la liberté grande! Et cela se conç it : le plus souvent les femmes galantes se déplaisent si fort dans leur intérieur! Il en est tant, même, qui ont si peu, mais si peu d'intérieur! L'oiseau qui perche tantôt sur une branche, tantôt sur une autre, apprécie-t-il les douceurs, les joies du nid? En 1853, sur une trentaine d'habituées du *Café de la Gaîté*, on en comptait au moins la moitié qui considéraient ledit café comme leur domicile politique, par ce motif qu'elles y perchaient certes plus longtemps et plus régulièrement que partout ailleurs. J'ai vu de ces dames qui, arrivées là avant midi, n'en démarraient qu'après minuit, et cela encore à leur corps défendant, lorsque M. et madame Bréant, les maîtres du lieu, fatigués de les avoir invitées vingt fois à se retirer, les poussaient, de guerre lasse, à la porte!

Oh! M. et madame Bréant, les beaux types! De braves gens, du reste, polis et complaisants... surtout pour les *consommateurs* qui *consommaient* beaucoup. Madame Bréant avait une cinquantaine d'années, alors; jolie — jadis — elle se flattait de l'être encore. La confiance en soi donne l'indulgence envers les autres. Sans doute madame Bréant n'ignorait point que, par goût, comme par principes, aucune de ses clientes n'était capable de concourir pour le prix de vertu; mais, ces pauvres filles, était-ce leur faute si on leur avait appris, dès leur jeune âge, à préférer le culte de la créature au culte du Créateur? Et puis, elles étaient si aimables, presque toutes; si espiègles! si rieuses! et elles faisaient si insoucieusement rouler l'argent! Madame Bréant avait ses préférées; on m'a même assuré — mais j'ai peine à le croire — que deux ou trois de ces dames déjeunaient et soupaient à crédit — quand les fonds étaient bas, — au café de la Gaîté. Ce qu'il y a de positif, c'est que madame Bréant ne dédaignait pas de recevoir les petits secrets, les petites confidences de quelques-unes : confidences et secrets qui ne pouvaient avoir rien de bien édifiant... mais la vertu dans le commerce est assujettie à ces faiblesses, sinon la vertu ne s'enrichirait pas.

Quant à M. Bréant, c'était un bonhomme à face épanouie, qui ne savait absolument que saluer le chaland et crier : « Servez terrasse! servez salon! » Ah! si! M. Bréant savait encore obéir à sa femme et idolâtrer son perroquet, un gros perroquet gris qui répétait sans cesse : « Bonjour, monsieur Bréant; tu te portes bien, monsieur Bréant? » Affreuse bête! — Je parle du perroquet. — Heureusement qu'elle n'avait accès que le matin, dans la grande salle du café; sans cela, il est à supposer qu'ennuyé d'entendre ses sempiternels compliments, quelque acteur de mauvaise humeur, quelque vaudevilliste agacé, eût fini par l'envoyer aux enfers apprendre à varier son répertoire.

C'était doac en 1855, un matin du mois de jain; neuf heures sonnaient; les garçoas du café de la Gaîté achevaient la toilette des banquettes, des tables ot des glaces; M. Bréant surveillait les garçons; le perroquet gris, perché sur son bâton, salaait et resaluait M. Bréant...

Madame Bréaat brillait par son absence au comptoir; madame Bréaat ne descendait jamais à son poste qu'à onze heares. On aime son état, mais on a besoin de repos. Et puis, une jolie femme... de cinquante ans ae se lève et ne s'habille pas en ciaq minutes, comme une fillette.

Quatre jeunes hommes entrèreat au café; des clients, car M. Bréant courut aussitôt à eux, le dos arrondi et la phrase sacramentelle — flanqnée d'un sourire — aux lèvres :

— Que faut-il servir à ces messieurs?

— Ce que vous voudrez, repartit ua grand brun à la physionomie railleuse; du vermouth, du madère, de l'absinthe... peu importe, pourvu que ce ne soit pas lrop mauvais et que cela nous ouvre, à deux battants, l'appétit.

— Ah! ces messicars vont déjeuner en ville?

— En ville... à la campagne; oui, vénérable Bréaat; nous allons, avec de gentils minois, cueillir la pâquerette et croquer une côtelette dans les bois de Moatfermeil et de Coubron. — L'aveu de ces projets badins n'a rien qui vous choque?

M. Bréant cligna malicieusemeat de l'œil.

— Pourquoi mo choquernis-je, messieurs! fit-il; on a été jeune aussi!

— J'en suis convaincu, monsieur Bréant. On me dirait même quo vous étiez un gaillard, dans votre jeunesse, que cela ae me renverserait pas d'étonnement. Eh! eh! c'est que, de vingt à trente, madame Bréant devait avoir du feu dans les veines... fichtre! ça brûle encore! Il y a des soirs où l'on allumerait son cigare aux étincelles de sa prunelle! En parlant de cigares, on fume chez vous, le matin, n'est-ce pas?

— Jusqu'à midi, oui, messieurs; jusqa'à midi, ma femme tolère le cigare... — Joseph... servez salon, deux vermouth et deux madère!... François, des cigares.

— Bon!

— Ah çà, reprit, en se tournant vers ses compagnoas, celui qui venait de converser avec le maître du café, n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, que notre ami Émile Fortier est en train de fouler aux pieds tous ses devoirs! Quelle heure est-il?

— Neuf heures cinq.

— Eh bien! Il nous a donné rendez-vous à neuf heures précises... il est donc en retard.

— Il sera allé chercher une de ces dames chez elle.

— Du tout... il a été convenu également avec ces dames que le lieu du rendez-vous général était ici. Or, que ces dames se fassent attendre... soit!... il est dans l'ordre que les femmes ne se piquent d'exactitude que lorsqu'il s'agit d'une soltise à commettre... mais l'amphitryon!...

— Le voici!

— Où cela?

— Qui traverse la chaussée... en face.

— C'est juste. Réparation. Mais il n'est pas seul. Oh! oh!... qai est-ce qu'il nous amène? quelqne gêneur! Connaissez-vous ce moasieur, vous autres?

— Non...

— Si... je le connais, moi! C'est un peintre, un ami d'Émile, tout récemment arrivé d'Italie.

— Et Émile va nous le colloquer! Mais ce n'est pas de franc jeu, cela! Nous devions être dix... cinq hommes et cinq femmes... si nous sommes onze, il y aura nécessairement du désordre dans les rangs, d'autant plas qu'il me fait l'effet de ne pas être trop déchiré, ce peintre retour d'Italie.

Le grand brun disait vrai; le jenne homme qui accompagnait Émile Fortier était doué d'ane de ces têtes devant lesqaelles les plus difficiles ou les plus jaloux sont forcés de baisser pavillon.

Émile Fortier, vous le connaissez, lecteur oa lectrice, pour peu que vous soyez amateur de premières représentations... de premières représentatioas dans les théâtres de Paris; il n'en manqae aucune, lui, même des siennes. Quelqne peu obèse, aujourd'hui, les traits du visage quelque peu alourdis, les cheveux quelqne peu grisonnants, — quoiqu'il soit loin encore de la quarantaine, — Émile Fortier, le vaudevilliste, avait, il y a neuf ans, de grandes prétentions à l'élégance et à la grâce : prétentions que justifiaient d'ailleurs ses nombreux succès de boudoir...

Quatre mains empressées s'étendaient vers lui. Émile Fortier les serra tour à tour toutes les quatre, et, d'ua ton où le sans-façon s'excluait poiat une nuance de réserve particulière :

— Messieurs, dit-il, je vous présente M. Olivier Lambert, artiste peintre, moa ami, qui, à peiae arrivé de la ville éternelle, où il était allé s'iaspirer des Vierges de Raphaël, a consenti à être des nôtres, ce matin, pour étudier les nymphes — je ne dis pas les Vierges, cela les contrarierait, — du théâtre impérial des Folies-Dramatiques.

« Mon cher Olivier, j'ai l'honneur de te préseater M. Adrien Blanchon, compositeur... — un Hérold ea herbe, an don Juan en blé...

« M. Charles Dugas, un émiaent caricaturiste, émule de Traviés et de Daumier; à ses moments perdus, tournant le couplet comme Nadaud, et le chaatant comme Darcier.

« M. Hyacinthe Gillet, reatier... — dans l'iatérêt de ses plaisirs; — commerçant, et très-habile commerçant, paraît-il, — dans l'iatérêt de sa bourse. — En tout cas, un garçon d'esprit et de cœur, capable, tout fluet qu'il est, d'assommer, au besoin, an âne, d'an coup de poing : — une qualité précieuse par le temps qui court.

« Enfin, M. Daniel Kerback, surnommé Riquiqui, à cause de l'exiguïté de sa taille; un apprenti journaliste, critique de la plus belle eau. Il n'a pas vingt ans, pas toutes ses dents, et il est déjà impertinent comme dix laquais. Un véritable prodige que ce cher petit; ces messieurs le choieat, ces dames le gâtent; il ira loia, s'il ne meurt pas ea route d'uae iadigestion de coups de canne ou d'amour.

« Et, sur ce, les présentations sont faites; monsieur Bréant, deux verres de madère, et si cela ne vous contrariait pas trop, un bouquet de persil à votre perroquet, hein! On ne s'entend pas dire des bêtises avec cette maudite bête! »

II

NUMERO DEUS IMPARE GAUDET

Un mot d'éclaircissement au lecteur non initié aux mœurs de la vie théâtrale.

Il est d'usage parmi les auteurs dramatiques, à la centième représentation d'une de leurs pièces, d'offrir un banquet aux interprètes de cette œuvre. Bien entendu que cet usage n'a pas force de loi; autrement messieurs tel ou tel — que je ne nommerai point, pour leur épargner de rougir, — mériteraient doublement les galères, eux qui, enrichis par le talent de tel ou tel artiste, n'offrirent oncques à qui que ce soit, ni un verre d'eau, ni un bouquet.

Or, Émile Fortier — qui n'était pas, en 1855, ce qu'il est aujourd'hui : un des fournisseurs attitrés et assermentés du Palais-Royal et des Variétés, et, conséquemment, qui ne jugeait pas, alors, au-dessous de lui de travailler pour les *petits théâtres...* — Or, Émile Fortier, au jour où débute notre histoire, avait le légitime orgueil de voir, pour la centième fois de suite, son nom sur l'affiche des Folies-Dramatiques, en qualité de père — sans collaboration, — d'un vaudeville, intitulé... ou que nous intitulerons *les Deux Fiancées...*

Et c'était pour fêter cette glorieuse centième que notre jeune écrivain avait donné rendez-vous, ce jour-là, au café Bréant, à mesdames Collineau, Zoé, Amanda, Octavie et Anaïs, — toutes comédiennes du théâtre des Folies-Dramatiques, toutes ayant contribué, chacune suivant la somme de son talent, au succès des *Deux Fiancées...*

A cette fin de les conduire, en société de quelques amis, déjeuner à la campagne. — Ces dames raffolaient de la campagne. — Et puis, Émile Fortier ne les emmenait pas festiner à l'aventure. Dès l'avant-veille, un restaurateur de Villemomble, près Montfermeil, — le Véfour de l'endroit, — avait reçu de l'amphitryon ses instructions les plus étendues!

Mais, nous dira-t-on, il n'y avait donc que des femmes dans sa pièce, qu'Émile Fortier ne traitait que des femmes! Pardon; il avait aussi des hommes. Seulement, comme il est tout naturel que celui qui paie jouisse de quelques immunités, Émile Fortier, l'ayant trouvé bon, avait ainsi scindé l'effet de sa gratitude : aujourd'hui, ces dames; demain, ces messieurs. Et ne croyez pas que personne se fût élevé contre cet arrangement! Non, non; comédiens et comédiennes d'un même théâtre sont médiocrement flattés de se retrouver hors de leur *boutique*, tandis qu'avec des étrangers c'est différent; on fait des frais pour des étrangers parce qu'ils en font pour vous.

Allons, l'idée d'Émile Fortier n'était pas si maladroite, au point de vue de son agrément personnel et de celui de ses convives mâles et femelles.

Et, maintenant, retournons au café où venaient d'arriver madame Collineau, — une *grande coquette;* — mademoiselle Octavie — une *jeune première;* — et mesdemoiselles Anaïs et Zoé, — deux *ingénuités.* Revêtues de leurs atours les plus coquets, vives et souriantes comme des femmes qui devinent — et qui ne s'en alarment pas — que l'Amour pourrait bien être de la partie, ces dames furent reçues avec des acclamations joyeuses par ces messieurs... qui n'étaient d'ailleurs pas tous des inconnus pour elles : notamment Charles Dugas, Adrien Blanchon et Daniel Kerback.

Il ne manquait plus que mademoiselle Amanda, la *Déjazet*, ou, pour être plus exact, la *Léontine* des Folies-Dramatiques. A neuf heures vingt minutes, mademoiselle Amanda fit son entrée au café; une entrée retardataire; mais mademoiselle Amanda était si grosse! Il lui fallait bien dix minutes de plus qu'au commun des martyrs pour s'habiller.

— Et puis, qu'est-ce qu'il y a? s'écria-t-elle, comme un bourra vengeur saluait son apparition trop longtemps désirée, je suis la dernière? Ah! mes enfants, ce n'est pas ma faute... j'ai été relancée par une *anglaise*, ce matin. Concevez-vous? Une marchande de parfumerie qui a le mauvais goût de venir me réclamer dix-sept francs que je lui dois depuis sept ans!

— Si elle est jolie, ta parfumeuse, que ne l'amenais-tu? dit en riant Émile Fortier.

Amanda hocha la tête.

— Ma foi! repartit-elle, ça n'aurait peut-être pas été si godiche, car, j'en suis fâchée, mon petit, mais si nous sommes au complet comme nous voilà, ton complet me semble assez incomplet. Six hommes contre cinq femmes... Il est clair qu'un de ces messieurs va être forcé de faire le cavalier seul toute la journée!

Adrien Blanchon approuvait du geste une critique qui corroborait la sienne.

— En effet, reprit Émile, nous clochons sous le rapport de la régularité du nombre. Mais, bah! Virgile n'a-t-il pas dit : *Numero deus impare gaudet...* Ce qui signifie, mesdames, que ce folichon de Cupidon ne déteste pas le nombre impair.

— D'ailleurs, dit Olivier, il est un moyen de rectifier les choses. Je suis le dernier invité, je crois, et...

Un cri unanime interrompit le jeune artiste Unanime, non; Adrien Blanchon alluma une cigarette pour éviter de se mêler à cette protestation.

— Plaisantes-tu, Olivier! fit Émile. Il n'y a pas de derniers invités ici... et si l'on se plaint, ce n'est pas de ce que nous soyons trop, mais de ce que nous ne soyons pas assez.

— Mais oui, mais oui, dit Amanda, en jetant en dessous un regard méprisant sur Daniel Kerback; — Amanda détestait Riquiqui, qui avait dit d'elle, dans une feuille de chou, qu'elle avait plus de mollet que de talent; — et, pour ma part, monsieur, si l'on me mettait en demeure de rétablir l'équilibre, ce n'est pas vous que je prierais d'aller voir à Versailles si je me promène à Montfermeil; vous avez de trop beaux yeux pour cela.

Les *comiques* des deux sexes ont le privilége de tout dire à la ville comme au théâtre. La boutade demi-caressante, demi-méchante d'Amanda fut donc accueillie par les éclats de rire de tous, sans en excepter Riquiqui... qui savait bien où le bât blessait la comédienne.

Cependant Émile avait soldé les rafraîchissements.

— En route! commanda-t-il. Nous partons à dix heures... il en est neuf et demie... et, à moins que ces

dames ne préfèrent se rendre en voiture à la gare du chemin de fer de Strasbourg...

— En voiture! en fiacre? merci! dit Amanda; le matin, à jeun, ça m'indispose, le fiacre!...

— Mais on peut chercher des remises...

— Bah! nous aurions l'air d'une noce avec nos carrosses à la file!... Et puis ce n'est pas si loin, la gare de Strasbourg; nous aimons autant marcher jusque-là, n'est-ce pas, mesdames?

Olivier avait offert son bras à Amanda... — l'éloge à ses beaux yeux valait bien cela! — Sur la même ligne marchaient Émile Fortier et mademoiselle Octavie; puis, suivant ces deux couples, venaient Hyacinthe Gillet et mademoiselle Anaïs, Adrien Blanchon et mademoiselle Zoé, Daniel Kerback et madame Collinean, la grande coquette, — qui ne paraissait pas partager l'antipathie d'Amanda à l'égard du journaliste lilliputien...

Enfin, Charles Dugas, à qui était dévolu momentanément le personnage du cavalier seul : personnage dont il s'acquittait, au surplus, de la meilleure grâce, dans l'espérance peut-être que toutes ces chaînes, si promptement formées, ne seraient pas indissolubles.

On avait gagné la rue du Château-d'Eau; quelques pas encore et l'on atteignait le boulevard de Sébastopol!...

Soudain, s'arrêtant, les yeux fixés sur une femme qui descendait de coupé, au coin du boulevard, Amanda s'écria :

— Ah! saperlipopette!

— Qu'est-ce? dit Olivier.

— Qu'y a-t-il? dit Émile.

— Vous voyez cette petite femme en robe mauve et en mantelet de dentelle?

— Oui.

— Eh bien! cette petite femme est une de mes amies.

— Après?

— Après!... Et telle que vous la voyez, elle va chez moi.

— Chez toi!... Ah! c'est juste, dit Émile, tu demeures boulevard de Sébastopol.

— Chez moi, poursuivit Amanda, où elle compte déjeuner, par cette raison que, comme une burluberluo que je suis, avant-hier, ne songeant plus à notre partie, je l'ai invitée pour ce matin.

— Diable! reprit Émile. Mais elle ne va pas être contente de toi, alors!

— Et il y aura de quoi si je la laisse se casser le nez contre ma porte, cette pauvre Faustine! Mais, au contraire... — Émile, examine-la bien, cette petite, elle s'y prête, ou plutôt son cocher s'y prête; il est assez long à lui rendre sa monnaie, le gnoux! Qu'en penses-tu?

— Mais je pense... qu'elle n'est pas trop mal.

— Tu n'es pas dégoûté! Vingt-deux ans, faite au moule, blonde comme une gerbe, fraîche comme une rose, blanche comme un satin. Et spirituelle, et gaie! Et pas une *cocotte!* Oh! je ne fréquente pas de *cocottes*, moi! Ça a une position... des rentes sur l'État... un appartement très-chic rue d'Hauteville!

— Bon! ton amie est une princesse, mais je ne devine pas...

— Ah! Émile!...

Pour un homme d'esprit, mon cher...

« Et vous, monsieur Olivier, vous ne comprenez pas non plus où j'en veux venir avec la photographie de mon amie?

— Pardon, madame. Vous souhaiteriez qu'Émile engageât mademoiselle Faustine...

— A être des nôtres! mais ça coule de source! Un enfant au maillot trouverait ça dans une botte de foin.

— Au fait, dit Émile, si cela ne contrarie pas ces dames?

— Et pourquoi cela les contrarierait-il, du moment que c'est moi qui présente Faustine! riposta vivement Amanda.

— Alors, en avant!

— En avant!

— Mais rappelle-toi, ma bonne, que nous n'avons pas de temps à perdre en marivandage. Dix heures approchent... il faut enlever ton amie d'assaut!

— On l'enlèvera, je m'en charge! Et puis ce n'est pas une femme à manières... Si la proposition ne lui plaît pas, elle ne prendra pas de mitaines pour nous le dire.

Émile et Amanda avaient devancé, de quelques pas, la bande; ils joignirent mademoiselle Faustine comme elle traversait le trottoir...

— Faustine! fit Amanda.

La jeune femme se retourna, et tout d'abord, à l'aspect de tout ce monde, sa physionomie exprima la surprise.

Mais Amanda entamait déjà son speech.

— Ma chère, disait-elle, j'ai une minute pour t'esquisser la situation, — comme on dit au théâtre, — et tu as, toi, une seconde, pour la décider. Tu es avertie; écoute donc et réponds. Avant-hier, en te disant que je serais chez moi ce matin, j'avais oublié que j'étais invitée pour ce matin, avec ces dames, mes camarades, par M. Émile Fortier, ci présent, — l'auteur des *Deux Fiancées*, — à un *balthazar* champêtre, en réjouissance de la centième représentation de sa pièce. Je suis fautive, je le confesse, d'avoir eu si peu de mémoire; mais le ciel, qui protége l'innocence, nous offre, à moi, le moyen de réparer ma boulette, à toi, celui de me prouver que tu es aussi intelligente qu'indulgente. Tu as saisi : nous étions onze, un vilain compte, nous serons douze!... Hein?... Ma minute est écoulée... tu réponds dans ta seconde?

Mademoiselle Faustine hésitait...

— Allons! fit Émile, allons, mademoiselle! Une journée de soleil, de fleurs, de rires, de champagne, cela se refuse-t-il? Vous dites oui, n'est-ce pas?

— Eh bien!... oui, dit mademoiselle Faustine.

III

CE QU'ON PEUT DIRE DE LA RUE DU CHATEAU-D'EAU A LA GARE DE STRASBOURG

Assurément, voilà une invitation qui, tant par la manière dont elle avait été présentée qu'acceptée, péchait un peu contre les lois de l'étiquette.

Meis dans le moada artiste oa sa moqne bien de l'étiquette!

D'où l'oa aurait tort de coaclure qn'on s'y comporte plus mal que deas toat autre moada. Ce soat les épiciers de la veille qui font encore courir la bruit, aujonrd'hui, que dans les coulisses de théâtres, les ateliers de peiatres et les cabinets d'écrivains, hommes et femmes ont poar habitude invétérée de marcher à pieds joints sur tous les principes.

Erreur grossière, épiciers arriérés! Les artistes aujourd'hui sont toat aussi hoanêtes, — s'ils ae le sont davantage, sonvont, — que vous. Ils vivent comme vous, ils maagent comme vons, ils aimeat, ils rient... ou ils ploareat comme vous. Seulement ils font toat cela avec plus d'esprit ou de cœur quo vous. Là gît toute la différence.

Historiea fidèle, aous constaterons néanmoins qu'one ou deux de ces dames des Folies n'avaient pu dissimuler une grimace en entendant l'amie d'Amanda accepter l'invitation d'Émile. Encore, si cette amie eût été laide, eût-on excusé plus volontiers l'inconséqaence de sa conduite. Mais oa savait qu'Amanda avait bec ot ongles; on se boraa donc à mormurer à l'oreille de son cavalier :

— C'est drôle, quoique ça, cette demoiselle qui s'en va déjeuner avec des gens qu'elle ne connaît pas!

Capendant Amanda disait à demi-voix à Olivier :

— Donnez votre bras à Faustine, moi je prendrai calui de Charlos Dugas.

Et comme Olivier regardait, d'un air assez naïf, la grosse comédienne, comme poar lui demander lo mot de ce revirement :

— Allez donc! allez doao! bêta! reprit-ello avec un sourire, je sais ce que je fais!

Dès que mademoiselle Amanda savait co qu'elle faisait, Olivier n'avait pas de motifs pour la contrarier. Et puis la charge qu'on lui imposait n'avait rien de pénible : mademoisello Faustine n'était pas laide, elle était même jolie, très-jolie, avec ses grands yeux bleus et son nez fin ot courbé, sa bouche vermeille, son teint velouté et sa teille cambrée à l'espagnole.

Et quelle ravissante petite maia! Une main à damner tous les gantiers de Paris. Lorsque cette miniature se posa sur son bras, Olliver santit commo un frissoa de volupté lui parcourir tont le corps. Oh! c'est qae la main... N'êtes-vous pas de mon avis, lecteur, qa'il n'y a pas de jolie femme sans ane jolie maia? Ua écrivain a dit qua « la main d'une femme représente la clef du paradis sar terre ». La clef, soit! A condition qu'on puisse la porter en breloque.

Mademoiselle Faustine eut-elle conscience de l'impression quo le contact de ses doigts mignons produisit sar son cavalier? Toujours est-il qu'elle lui dit en le regardant de côté :

— Vous êtes homme do lettras aussi, monsieur?

Mademoiselle Feustine, paraît-il, supposait tous les hommes da lettres impressionnables.

— Noa, mademoiselle, repartit Olivier, je sais peintre.

— Ah!

— Oui; j'arrive d'Italie.

— Ua beau pays, dit-on?

— Splendide.

— Ah! je voudrais bien y aller un de ces jours!

— C'est facile.

— Comment! c'est facile?

— Sans doute! j'y retournerai cet hivor.

— Eh biea?

— Eh biea!... si vous êtes libre... venez-y avec moi.

Faustine éclata de rire.

— Poarquoi riez-vous, mademoiselle ? reprit très-sérieusement Olivier.

— Pourquoi je ris?... Ah! ah! ah!... mais parce qaa, décidémeat, c'est aujourd'hui pour moi la journée aux aventures. Jo venais déjeuner boulevard do Sébastopol avec une amie... et je vais déjeaner avec onze personnes à la campagne. Nous avons échangé toas deux une centaine de paroles... je no sais pas même votre nom... et vous me proposez de m'emmener en Italie!

— Mon Dieu, mademoiselle, il est certain que le proposition a des côtés bizarres; mais, oncore una fois, ceci accepté que riea ne vous retiendrait à Paris, qu'y aurait-il d'extraordiaaire à co que, d'ici à trois ou quatre mois...

— Devenue votre maîtresse, n'est-ce pas?... depais... ma foi! depuis trois ou quatre mois... mettoas trois mois et demi... qu'y aurait-il d'extraordinaire à ce que ja consentisse à vous accompagner dans vos excursions au pays de Michel-Ange et du Titien! Ah! ah! ah!... Vous êtes vif, monsiaur. Du reste, je conçois que mes façons d'agir aient pu provoquer cette vivacité. A quoi bon se gêner avec qui ne se gêne pas!

— Mais vons vous trompez, madomoisolle, et ce reproche même de vivacité que vous m'adressez, j'oserai le retourner contre vous.

— Bah!... Retournez, monsieur, retournaz.

— D'abord, je vous ai offert da veair avac moi l'hiver prochain, en Italie; oui, mais je n'ai pas dit le moins du monda que ce fût à titre de ma maîtresse.

— Ah! ah!...

— Oh! vous avez beau rire, je vous défie de me prouver qua ce soit autrement qu'en qualité d'amia que j'ei le désir de vous emmener... au *pays de Michel-Ange et du Titien.*

— Ah! vous vous moquez da moi, à présent, monsieur!... C'est juste! uaa femme... et una femme da ma sorte... qui parle du Titiaa et da Michel-Ange! a-t-on jamais vu cela!

— Mais je ne me moqae poiat, mademoiselle, et ja ne compreads pas ce que vous voulez dire par cette expression de...

— Chut! Ne mentez pas! Et pour vous tranquilliser sur les conséquences de votre innocente raillerie, sachez que je vous donne complétement raison. Il est de ces noms qui jurent sur certaines lèvres, comme il est de ces symboles déplacés à certains chevets. L'art a aussi sa religion, que ses adeptes doivent protéger contre les profanes. Oh! vous m'entendez bien; sinon, ce ne serait pas de Rome, mais de Carpentras ou de Quimper-Corentin que vous erriveriez. Et, vrai, vous n'avez pas la miae d'ua provinciel, monsieur. Ah! je ne suis pas rancunière! Uae vérité complimenteuse ea

échange d'une vérité ironique; si vous ne me pardonnez pas, après cela, mon Titien et mon Michel-Ange, vous ne serez pas généreux. Maintenant, monsieur, j'irai plus loin pour en terminer avec cet entretien : je conviendrai humblement que j'ai abusé de la permission que nous avons quelquefois de dire tout ce qui nous passe par la tête, *nous autres*, en vous prêtant des intentions que vous n'avez pas... que vous n'aurez jamais... et cela très-sagement de votre part.

— Pourquoi très-sagement?

— Parce que... très-sagement, voilà tout.

— *Voilà tout* n'est pas une conclusion, c'est un faux-fuyant. Pourquoi serais-je très-sage de ne jamais devenir amoureux de vous, mademoiselle?

— Ah! il vous faut des explications!... Ah! oh! ah! Il ne vous suffit pas de m'avoir contrainte à m'humilier devant la supériorité de votre esprit, vous exigez encore que je vous ouvre mon cœur... tout grand... au bout de cinq minutes de conversation!

— Mademoiselle...

— Eh bien, je ne dis pas non, monsieur; il est possible que dans un autre moment... tantôt... ce soir... dans huit jours... dans un an, — lorsque le hasard nous réunira de nouveau — je vous apprenne pourquoi vous auriez tort, si l'envie vous en prenait, de devenir amoureux de moi. Oh! ce sera bien vite dit, d'ailleurs, et quand cela ne servirait qu'à vous démontrer que je n'ai pas plus de coquetterie que d'amour-propre, les deux à trois minutes que nous emploierons à cette seconde conversation ne seront perdues ni pour vous ni pour moi. En attendant, nous voici à la gare... j'ai à parler à Amanda. Grand merci de votre complaisance, monsieur... et de vos leçons.

IV

LES BATONS DANS LES ROUES

—

SCÈNE UNIQUE

(Dans le jardin du Brébant de Villemomble.)

ÉMILE FORTIER, OLIVIER LAMBERT, CHARLES DUGAS, ADRIEN BLANCHON, HYACINTHE GILLET, DANIEL KERSACK; MESDAMES COLLINEAU, OCTAVIE, AMANDA, FAUSTINE, ANAIS, ZOÉ; puis M. BONNAFOU, le maître du restaurant.

Ces dames courent comme des petites folles sous les arbres, autour des plates-bandes; comme des petites folles habituées à ne fréquenter que des plates-bandes et des arbres en carton; quelques-uns de ces messieurs partagent les jeux de ces dames, d'autres se promènent en fumant.

DANIEL KERSACK, un des fumeurs, à Olivier Lambert, autre fumeur.

Comme cela, vous êtes peintre, monsieur?

OLIVIER LAMBERT.

Oui, monsieur.

DANIEL KERSACK.

J'aurais bien aimé aussi la peinture, moi! Reste à savoir si la peinture m'aurait aimé.

CHARLES DUGAS, troisième fumeur.

Tu es trop petit, l'art n'aime pas les nains.

DANIEL KERSACK.

Hum!... Trop petit! Avec ça que Meissonnier et tant d'autres sont des géants!

CHARLES DUGAS.

Oh! oh! Tu connais Meissonnier, toi! Où l'as-tu rencontré? Aux Délassements-Comiques?

DANIEL KERSACK.

Et puis? Tu t'imagines donc qu'il n'y va que des idiots, aux Délassements-Comiques?

CHARLES DUGAS.

Que... Non, puisque tu m'y vois quelquefois.

ÉMILE FORTIER, venant à Olivier Lambert, mystérieusement.

Un mot, Olivier?

OLIVIER LAMBERT.

Dix mots.

(Ils se retirent à l'écart.)

ÉMILE.

Sais-tu que c'est un bijou, que l'amie d'Amanda?

OLIVIER.

Après?

ÉMILE.

Et qu'elle m'irait joliment mieux que la grande Octavie!

OLIVIER.

Ensuite?

ÉMILE.

Écoute, Olivier, jouons cartes sur table. Vous avez beaucoup bavardé, mademoiselle Faustine et toi, en allant au chemin de fer, et tu l'as même fait assez rire! Que diable lui comptais-tu de si comique?

OLIVIER, très-sérieux.

La mort de Murat.

ÉMILE, haussant les épaules.

Oh! Des mots à la Barrière avec papa!

OLIVIER, avec une nuance d'impatience.

Enfin, mademoiselle Faustine te plaît, et tu as envie de devenir son amant?

ÉMILE, riant.

Son amant!... Brrr!... Comme tu y vas! J'ai envie d'essayer de l'attendrir... comme on chante dans les opéras-comiques... de l'attendrir au moral, car au physique... — je ne m'en plains pas, au moins! — Mazette! Je la regardais courir tout à l'heure... elle est fièrement conditionnée, cette fille-là!

OLIVIER, plus vivement.

Eh bien! si tu la trouves si... conditionnée, cette fille, dis-le-lui!... Et grand bien te fasse et à elle aussi! Je te certifie que je ne m'en brûlerai pas la cervelle.

ÉMILE, riant.

Oh! oh!... Mais...

OLIVIER, ne riant pas, lui.

Mais quoi?

ÉMILE.

Voyons, je me comporte envers toi comme un bon camarade, je pense; tu pourrais avoir des desseins sur Faustine... et, si cela était, je me garderais de les contrecarrer. Et lorsque je te demande d'être sincère.

OLIVIER, de plus en plus sec.

Sincère... à quel propos, pourquoi sincère? En vérité, c'est de la démence! Comment, parce que j'ai donné le bras cinq minutes à une femme, il faut que je sois amoureux de cette femme!

ÉMILE.

Mais non, il ne le faut pas!... non, il ne le faut

pas ! Et au contraire, puisqu'on te remercie de ne pas l'être parce qu'on a des dispositions à l'être à ta place !... Oh ! oh ! mon bon Olivier, le ciel de l'Italie t'a un peu détérioré le caractère ! Ah ! tu n'étais pas si nerveux autrefois !... Là ! là ! Ne fronce pas le sourcil, mauvais !... C'est bien convenu, alors ; cela ne te fâchera pas que je courtise mademoiselle Faustine ?

OLIVIER.

Eh ! courtise-la, enlève-la, épouse-la, je m'en fiche ! Veux-tu que je te le signe de mon sang ?...

ÉMILE.

Merci ! ça t'empêcherait de dîner de te piquer la veine. Ah ! A propos de dîner, voici M. Bonnafou, le restaurateur. Sommes-nous en mesure, monsieur Bonnafou ?

M. BONNAFOU, avec une noble fierté.

Tout est prêt, monsieur.

ÉMILE.

Bravo !... A table, mesdames et messieurs, à table !...

CES DAMES ET CES MESSIEURS, avec effusion.

A table !...

MADAME COLLINEAU, à Daniel Kerback.

Vous vous mettez à côté de moi, j'espère, petit ?

DANIEL KERBACK, avec un enthousiasme modéré.

J'allais vous l'offrir. (A part :) Hum ! Trop aimable, la Célimène ! Gare !...

La Fée aux amourettes.

AMANDA, bas à Faustine.

Ainsi, le peintre ?... (Faustine secoue négativement la tête.) Tu m'étonnes ; à mon avis, c'est le mieux de tous.

ÉMILE, venant à Faustine.

Vous acceptez une place près de moi, mademoiselle ? A ma gauche ; côté du cœur ?

FAUSTINE, riant.

Vous avez donc un cœur, monsieur ?

ÉMILE.

Un charbon ardent. Et vous n'ignorez pas qu'avec le charbon on fait du diamant ?

FAUSTINE.

Mais, un tel honneur pour une étrangère, toutes ces dames vont être furieuses !

ÉMILE.

Furieuses ! Personne ici n'a de droits sur moi, mademoiselle. Je me suis chargé de nourrir ces dames et non de les aimer.

OCTAVIE, à Charles Dugas.

Voilà Émile pincé par l'amie d'Amanda. Ah ! ah !... et le peintre ; il en a donc déjà assez, lui, de cette demoiselle ?

CHARLES DUGAS.

Oui, et je sais, moi, pourquoi M. Olivier Lambert en a eu tout de suite assez.

OCTAVIE.

Bah ! Il l'a reconnue ? C'est quelque rien du tout ?

CHARLES DUGAS, mystérieusement.

Vous ne le direz pas ? Vous concevez... cela pourrait jeter un froid sur la partie ?

OCTAVIE, vivement.

Non, non... je ne dirai rien ! Qu'est-ce que c'est que cette Faustine ?

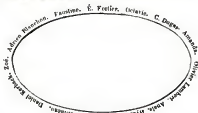
CHARLES DUGAS.

C'est la fille du bourreau d'Amsterdam.

OCTAVIE, avec épouvante.

La fille du... (S'arrêtant devant un sourire que ne peut réprimer Charles Dugas — Avec colère :) Ah ! vous n'êtes bon qu'à dire des niaiseries, tenez, vous ! Je vous abomine ! (Elle lui tourne le dos.)

(Tout le monde est entré dans la salle où le couvert est dressé ; on s'assied à table dans l'ordre dont nous donnons ci-dessous le fac-simile.)



(Ouverture à grand orchestre d'une de ces symphonies gastronomiques devant la perfection desquelles Beethoven lui-

même se fût incliné — s'il eût su ce que c'est que de boire et de manger. Les exécutants sont tous d'accord, comme appétit; les mets délicieux, les vins exquis. L'œuvre se poursuit sans la moindre fausse note jusqu'à la fin du second service, sous l'habile direction du chef d'orchestre, M. Bonnafou. Alors, l'estomac commençant à être satisfait, on éprouve le besoin de se livrer à la causerie.)

CHARLES DUGAS, humant un verre de volnay.

Très-velouté, ce volnay... très-velouté! Décidément, on déjeune mieux ici que sur le radeau de *la Méduse!* Nous y reviendrons, hein, Émile?

ÉMILE.

Tous les huit jours, mon ami.

MADAME COLLINEAU.

Est-ce que vous allez nous lire bientôt quelque chose de nouveau, monsieur Fortier?

ÉMILE.

Mais je pense bien que oui, ma bonne.

MADAME COLLINEAU.

Et j'en suis?

ÉMILE.

Qui est-ce qui en serait donc si vous n'en étiez pas!

MADAME COLLINEAU.

Quel genre de rôle?

AMANDA, riant.

Un travesti.

MADAME COLLINEAU, piquée.

Tu as l'air de rire, Amanda... mais je les ai joués, les travestis...

CHARLES DUGAS, bas à Amanda.

En 1815...

MADAME COLLINEAU, qui a deviné le mot.

Hein? Plaît-il, monsieur Dugas? Oh! j'ai entendu, allez!... Eh bien, je vous souhaiterais encore beaucoup de maîtresse bâties comme moi, mon cher...

CHARLES DUGAS.

Mais, madame, je n'ai jamais douté que vous fussiez bâtie... (sous sa serviette, à Amanda) sur pilotis. Je parie que Kerback disparaît tout entier dans une de ses bottines!...

(Amanda éclate de rire.)

MADAME COLLINEAU, à Kerback.

Je ne puis pas le voir, ce Charles Dugas!... Et vous, est-ce que vous l'aimez, petit?

KERBACK, un peu lancé, se servant des fraises.

Quoi... le citron dans les fraises? J'en suis idolâtre; mais je préférerais du champagne!... Eh! Émile, est-ce qu'on ne va pas tâter du champagne?...

MADEMOISELLE ZOÉ ET MADEMOISELLE ANAÏS.

Oh! oui, du champagne! Du champagne!

ÉMILE.

M. Bonnafou!

M. BONNAFOU, grave comme Vatel, montrant deux garçons qui entrent en portant des bouteilles de moët frappé.

Entendre, c'est obéir, monsieur.

(Chœur d'applaudissements.)

FAUSTINE, à Émile Fortier.

Je vous avertis que si vous ne finissez pas avec votre genou, je vais m'asseoir ailleurs?...

ÉMILE.

Mon genou... qu'est-ce qu'il fait, mon genou? Il cherche le vôtre... Où est le mal s'il le trouve? Vous n'admettez donc pas la loi des attractions?

FAUSTINE souriant.

J'admets que mademoiselle Octavie me lance des regards à me réduire en cendres! Il n'est pas possible, avouez-le, monsieur Émile, cette dame était au mieux avec vous, vous étiez au mieux avec elle, et ma présence imprévue a dérangé tout cela?

ÉMILE.

Eh bien, c'est vrai... Avant de vous avoir vue, j'avais quelque penchant pour Octavie.

FAUSTINE.

Je vous félicite; elle est charmante.

ÉMILE.

Charmante! Est-ce qu'une autre que vous est charmante!

FAUSTINE, riant.

Ah! ah! ah!

ÉMILE.

Ne riez pas! Je vous juro qu'il dépend de vous que je sois le plus heureux ou le plus malheureux des hommes!

FAUSTINE.

Pour combien de temps?...

ÉMILE.

Pour combien de... dame, c'est selon. Malheureux... je ne prévois pas de terme à mon désespoir. Heureux...

FAUSTINE.

Nous fixerons la durée de votre félicité à une quinzaine, hein?

ÉMILE, vivement.

Une quinzaine!... Oh!... C'est tout au plus suffisant pour échanger quinze baisers!... Mettons six mois, là. Ça vous va-t-il, six mois?

FAUSTINE, riant.

Nous en recauserons... dans six semaines.

AMANDA, à Olivier.

Vous ne dites rien, monsieur? Vous êtes fâché, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Fâché! Contre qui?

AMANDA.

Contre mon amie.

OLIVIER.

Contre votre... (avec un rire strident). Ah! çà, vous aussi, madame!

AMANDA.

Moi aussi, quoi?

OLIVIER.

Enfin, qui vous donne à penser que je sois fâché contre votre amie?

AMANDA.

Avec ça que je ne vois pas votre mine depuis que nous sommes à table! Écoutez, monsieur Olivier, pour les gens que je n'aime pas, je ne suis pas à prendre avec des pincettes... mais pour ceux qui me gantent, je me jetterais sous une locomotive!... Et vous êtes de ceux qui me gantent... J'ai senti cela tout de suite.

OLIVIER, ironique.

Trop gracieuse!

AMANDA.

Oh! pas de ces tons goguenards, ça ne prend pas

sur moi ! Faustiae — voilà un nu que aous semmes liées, j'ai donc eu tout le loisir de l'étudier; — Faustine a le caraatère le plus bizarre ! Ja lui ai connu deux amants pendant un an...

OLIVIER.

En même temps ?

AMANDA.

Du toat, l'un après l'autre ; et deviaez pourquoi elle les a quittés tous deux ? Paree qu'ils l'nimaient trop.

OLIVIER, toujours railleur.

Pas possible !

AMANDA.

Très-possible ! Elle a horreur des liaisons sériensces, cette enfant ! On ne se refait pas ! Et puis, comme, par sa position, elle n'a besoin de personne... Ah ! men cher, en nmour, la qnestion d'argent a souvent tant de poids daas la balance ! Tenez, moi, je suis depuis douze années avec le même homme ; il n'est ni beau, ni spirituel, ni amusant, mais il a un tel soin... sous certains rapports... de ma petite personne, que je ne le lâcherais pas pour nn agent de change ; je no mens pas ! Faustine, au contraire...

OLIVIER.

Mademoiselle Faustine a du goût pour les amours légères, et ses moyens lui permettent d'ériger ce goût en système. Soit ! Elle a raison, peut-être, et quant à moi je suis assez porté à croire, comme elle, qu'en ce meede moins on s'attache et moins on a à souffrir. Mais dans quel but me coatez-vous tout cela, je vous prie, madame? Parce que vous présumez que mademoiselle Faustine a produit à première vue, sur moi, uae violente impression, et que, par suite de cette impressioa, j'en suis à déplorer qu'elle se laisse courtiser par un autre? Eh bien ! après vous avoir remerciée, — et cette fois, saas me moqner, — de votre bienveillante sollicitude, permettez-moi de vous désabuser sur un fait qui... en demeurant accrédité dans votre esprit... l'inquiéternit, parnit-il, profondément. Mademoiselle Faustine me semble très-agréable, je ne le nie peint... mais, de l'admiration à l'amoar, il y a une distance immense, et cette distaace, je vous proteste que je n'ai pas même songé à la franchir. Cela est si vrai que,tout à l'heure, avnat de déjeuner, lorsque Émile, guidé de son côté par an sentiment de délicatesse des plus louables, est venu me demander si je lui ea voudrais d'accaparer à son profit votre belle amie, je lui ai immédiatement répondu que je lui laissais, sans le moindre regret, le champ libre à ce sujet.

AMANDA.

Vous lui avez répondu cela !...

OLIVIER, fronçant le sourcil.

Vous ea doutez ?...

AMANDA, avec un sourire.

Par exemple ! Douter de vous ! Seulement... (tendant la main à Olivier :) Un dernier mot, monsieur Olivier ?...

OLIVIER.

Parlez...

AMANDA, après avoir hésité.

Au fnit, noa... je garde ce dernier mot poar une meilleare occasion.

OLIVIER.

Quelle occasion ?

AMANDA.

Vous le verrez quand vous y serez. Maintenant, confiez-moi deae quelques macarons.

OLIVIER.

Mais...

AMANDA.

Ah ! prenez garde ! Si vous insistez trop sur l'avenir, vous allez me fniro supposer que vous vous préoccupez, plus qae vous ae voulez ea avoir l'air, du présent !

OLIVIER, renversant toute une pyramide de massepains dans l'assiette d'Amanda, — avec une rage sourde.

Voici *quelques* macarons, madame.

ANAÏS, bas, à Hyacinthe Gillet.

Vous m'avez vue dans *les Deux Fiancées ?*

HYACINTHE GILLET.

Huit fois de suite. L'avant-scèae du rez-de-chaussée de gaaohe ? Vous ne veus rappelez pas ? C'est moi qui vous ai jeté un bouquet de violettes avant-hier...

ANAÏS.

Ah !... Et Octavie qui l'a ramassé, en disaat que c'était pour elle !

HYACINTHE GILLET.

Octavie vous a volée, tout simplement ! Mais je vous en donnerai un autre et, pour qu'ea ne vous le vole pas, celui-là, je vous le porterai à domicile.

ANAÏS.

A... Oh ! Et maman !... Je demeure avec maman !

HYACINTHE GILLET.

Je me déguiserai ea cachemire... votre mère me laissera entrer.

ANAÏS, émue.

Ea cachemire !... de l'Inde ?

HYACINTHE GILLET.

Parbleu !... Est-ce qu'un cachemire, qui n'est pas de l'Inde, est un cachemire !...

MADAME COLLINEAU, à Daniel Kerback, qui en est à son quatrième verre de champagne.

Voyons, monsieur Daniel, je vous défeads de boire... vous allez vous griser !

DANIEL KERBACK.

Je vais... mais c'est déjà fait, j'espère biea !...

MADAME COLLINEAU.

Le menstre !... C'est que c'est vrai qu'il a déjà des yeux !... Et vous n'avez pas peur d'être malade ?

DANIEL KERBACK.

Malade !... peuh !... Je n'ai jamais tant d'esprit que lorsque je suis en train !...

ADRIEN BLANCHON, qui a entendu le propos modeste du jeune journaliste.

École d'Hoffmann la fantastique. As-tu lu Hoffmann, Riquiqui ?

DANIEL KERBACK, qui a lu, tout au plus, sa grammaire.

Hoffmann !... parbleu ! Et Gœthe aussi, et Schiller !... Mais j'aime mieux Dennery... ah ! Dennery ! Voilà an écrivain !... Cinquante mille livres de rentes à la clef !... Parlez-moi des rentes pour donner à un homme du style, du talent, de l'imagination !...

ADRIEN BLANCHON.

A ton compte, alors, M. de Rotschild est plus fort que Voltaire?

DANIEL KERBACK.

Mais certainement. Il n'y a que l'argent au monde, mon bon! Oh! l'argent...

MADAME COLLINEAU, tendrement.

Et l'amour?

DANIEL KERBACK.

Bah! l'amour! Qu'est-ce que l'amour? Un nuage rose dans le ciel bien de la vie! La fourniture dans la salade. Les forts mangent leur salade sans fourniture.

ADRIEN BLANCHON.

Tiens! c'est presque drôle ce que tu débites là, Kerback! Où l'as-tu volé?

DANIEL KERBACK, lui jetant une boulette.

Insolent!

ADRIEN BLANCHON, attrapant la boulette au vol.

Ton portrait, petit; merci.

ZOÉ, bas, à Adrien Blanchon.

Oh! mais, vous êtes trop méchant! Il va se fâcher!

ADRIEN BLANCHON.

Se fâcher! Kerback!... Allons donc! Et puis, s'il se fâche, il vient de nous le dire, ce noble enfant... il n'aime que l'argent... je lui octroierai cent sous et il m'embrassera sur les deux orteils.

ÉMILE FORTIER.

Mesdames et messieurs, je réclame un instant de silence; notre ami Charles Dugas va nous chanter quelques couplets de sa façon.

TOUS, moins Kerback et Octavie.

Bravo! bravo!

KERBACK, dédaigneux.

Oh! des couplets!... Il n'y a plus que les ébénistes qui chantent à la fin d'un repas!

ÉMILE.

Eh bien, tu sais, Daniel, si la société ne te semble pas digne de toi, la société ne te retient pas.

KERBACK, un peu décontenancé.

Oh! que c'est malin!... On ne peut donc plus plaisanter, maintenant!

OCTAVIE, pincée.

Pardon, monsieur Émile, mais il doit se faire tard, et vous n'ignorez pas qu'il est indispensable que nous soyons au théâtre à six heures, ces dames et moi? Or, si nous restons à table jusqu'à demain, nous n'aurons guère le temps de nous promener dans les bois.

ÉMILE, avec une politesse affectée.

Rassurez-vous, chère Octavie. Il est tout au plus deux heures, et les bois ne poussent qu'à deux pas. De deux à cinq... moment où nous reprendrons le chemin de fer... vous pourrez donc, à votre aise, folâtrer sous la feuillée.

OCTAVIE, plus aigre.

Folâtrer!... je ne tiens pas à folâtrer, moi! je tiens à me dégourdir les jambes, rien de plus!

CHARLES DUGAS, avec un sérieux comique.

Et vous vous les dégourdirez, madame... nous nous les dégourdirons tous. C'est dans le programme. Cependant, n'accorderez-vous pas cinq minutes d'attention au pauvre poëte?

(Octavie hausse les épaules.)

FAUSTINE, bas à Émile.

Ah! vous voilà bel et bien une ennemie dans la personne de mademoiselle Octavie! Voyons... je serais désolée d'être un trouble-fête, moi! Si je lui cédais ma place... qu'en dites-vous?...

(Elle se lève à demi.)

ÉMILE, la retenant vivement.

Je dis que, si vous bougez, je déclare à haute voix que je vous aime... comme je n'ai jamais aimé... comme je n'aimerai de ma vie!...

FAUSTINE, souriant.

Pendant six mois!...

ÉMILE.

Pendant six ans! j'augmente le bail... de confiance.

(Il prend le verre de Faustine et le porte à ses lèvres)

FAUSTINE, voulant l'arrêter.

Eh!... mais c'est mon verre que vous prenez là!...

ÉMILE, qui a bu une gorgée de champagne.

Et puis? Si j'ai voulu connaître votre pensée!

FAUSTINE.

Et quelle est-elle, ma pensée?

ÉMILE.

Que je suis déjà à moitié ensorcelé, et qu'il ne dépend que de vous que je le sois bientôt tout à fait!...

HYACINTHE GILLET.

Eh bien! et cette chanson?...

TOUS, moins Octavie encore, mais, cette fois, y compris Kerback.

La chanson! la chanson!

CHARLES DUGAS.

A vos ordres, mesdames et messieurs. Cela s'appelle : *la Fée aux amourettes...*

FAUSTINE.

Le titre promet.

CHARLES DUGAS.

Espérons qu'il tiendra, madame.

(Chantant.)

I

Il est une fée adorable
Qui règne et gouverne à Paris;
On dit qu'elle est fille du diable...
Du diable, soit! Moi, je m'en ris.
Le portrait exact de ma fée,
Le voulez-vous? A tous les vents
Elle va toujours décoiffée.
Son âge? Elle a toujours vingt ans.
Toute mignonne et toute rose,
Le geste rapide et mutin,
Fleur en bouton ou fleur éclose,
Tout pour elle est un doux butin!
Cerveaux de fous, cœurs de poëtes,
Vous qui rêvez plaisir et liberté,
Voici venir Sa Majesté
La fée aux amourettes.

II

Son trône est une blonde gerbe,
Avec le ciel bleu pour couvert :
Sa cour, elle la tient sur l'herbe,
Elle a pour sceptre un pampre vert.
Mais un cœur l'appelle et soupire,
Vite elle accourt en souriant;
Elle a donné ce qu'on désire
La voilà déjà s'envolant.
Grisette ici, là-bas princesse,
A tous prodiguant sa faveur,
Partout, derrière elle, elle laisse
Comme un doux parfum de bonheur.
Cerveaux de fous, cœurs de poëtes,

Vous qui rêvez plaisir et liberté,
Voici venir Sa Majesté
La fée aux amourettes.

III

En deux mots voici sa morale.
« Unissez, mais n'enchaînez pas ? »
Croyez-vous qu'un plaisir égale
Dix plaisirs semés sous vos pas.
Le champagne mousse et pétille,
Mais le beaune est si généreux !
De Nina la brune l'œil brille...
Mais Berthe a de si beaux cheveux !
Il faut, pour que dure l'ivresse,
De vieux vins changer tour à tour...
Ce n'est qu'en changeant de maîtresse
Que l'on éternise l'amour.
Cerveaux de fous, cœurs de poëtes,
Vous qui rêvez plaisir et liberté,
Voici venir Sa Majesté
La fée aux amourettes.

V

OU MADEMOISELLE OCTAVIE DESSINE UNE REVANCHE

De chaleureux bravos avaient accueilli les couplets de la *Fée aux amourettes*. La chanson n'était pas trop mal, en effet, et le chanteur l'avait réellement dite avec beaucoup de charme et d'esprit. Quand il eut achevé, Faustine — qui, la première, à diverses reprises, avait donné le signal des applaudissements, — Faustine alla à Charles Dugas et, lui tendant la main :

— Vous me donnerez votre *Fée aux amourettes*, n'est-ce pas, monsieur, dit-elle ; je vous en prie !

— Avec plaisir, madame, repartit le jeune homme, et de ma plus belle écriture... et sur vélin.

— Mademoiselle préférerait peut-être le papier Garat !... fit Octavie, railleuse.

— Ma foi, non, repartit négligemment Faustine, j'en ai plus qu'il ne m'en faut chez moi de ce papier là.. — à votre service, madame.

Et sur ce mot : *à votre service*, qui fit Octavie rouge comme une pivoine, Faustine prit le bras d'Amanda, — qui riait, — et sortit avec elle de la salle.

— Ah ! elle vous a rivé votre clou, ma chère ! dit Charles Dugas à la jeune première. Eh ! eh !... Elle n'a pas sa langue dans sa poche, cette petite !

— Parce qu'elle vous a demandé votre chanson, hein ! Peuh ! Ce qui n'empêche pas que, dorénavant, quand j'accepterai des déjeuners d'auteur, j'aurai soin, au préalable, de m'informer des gens qui seront du déjeuner...

— Des gens !... des gens qui roulent sur les billets de banque ne sont pas gens à mépriser !...

— Qui roulent... Vous prenez pour argent comptant ce que vous a dit mademoiselle Faustine ! Vous êtes bien encore de votre village, vous ! Eh bien ! si elle est si riche, et puisqu'elle est si intimement liée avec Amanda, elle devrait bien lui payer ses dettes, à notre pauvre camarade ; ça vaudrait mieux...

— Que de se faire conter fleurettes par Émile Fortier !... n'est-ce pas ?

— Oh ! je m'en moque bien qu'elle se fasse conter fleurettes par Émile Fortier !... Ah ! vous croyez que c'est parce qu'il s'est fourré dans ses jupons pendant tout le déjeuner que j'ai pris cette demoiselle en grippe ! Vous ne me connaissez pas, Charles. Si quelqu'un me plaisait ici... ce ne serait pas celui que vous pensez.

— Et qui serait-ce donc ? Le jeune peintre, peut-être ? M. Olivier Lambert ? Eh ! ma chère, vous n'auriez pas si mauvais goût ! Il est très-bien, ce garçon-là, et à votre place, pour rendre la monnaie de sa pièce à un infidèle...

Octavie n'écoutait plus Charles Dugas ; elle s'était éloignée ; mais la vérité est qu'en y réfléchissant, les yeux fixés sur Olivier Lambert, la comédienne pensait qu'après tout, le conseil de Charles Dugas, pour ne lui avoir pas été donné à bonne intention pure, n'en méritait pas moins d'être sérieusement examiné.

On était sorti du restaurant et l'on cheminait sur une route aboutissant aux bois. Faustine et Amanda étaient en tête ; derrière elles et causant tout bas, tout bas, Hyacinthe Gillet et mademoiselle Anaïs. Insensible aux agaceries de madame Collineau, qui eût bien désiré, croyons-nous, de continuer l'emploi de lierre près de ce jeune ormeau, le petit Daniel Kerback s'était mêlé à un groupe de fumeurs composé de l'amphitryon, de Charles Dugas et d'Adrien Blanchon. Ainsi délaissée, la grande coquette en avait été réduite à se rapprocher de ses camarades Zoé et Octavie, qui marchaient côte à côte avec Olivier : côte à côte ; soit distraction, soit par tout autre motif, Olivier n'avait offert son bras ni à l'une ni à l'autre de ces dames...

Ce dernier groupe causait... de quoi ? nous ne saurions le dire, mais il est probable que le sujet de l'entretien était peu intéressant, car l'entretien languissait fort.

Soudain — ceci à la suite de certaines réflexions, — soudain, mademoiselle Octavie, trébuchant, poussa un petit cri... oh ! un tout petit cri, susceptible, et pas davantage, de retentir jusqu'aux oreilles des trois personnes qui se trouvaient près d'elle.

En même temps, elle s'arrêta ; les trois personnes, madame Collineau, mademoiselle Zoé et Olivier Lambert se retournèrent...

— Qu'est-ce ? dirent-elles d'une commune voix.

— Rien ! rien ! murmura Octavie, en paraissant s'efforcer de maîtriser une vive angoisse ; mon pied qui a tourné.

— Oh ! je connais ça ! reprit madame Collineau ; c'est très-douloureux !

— Oh ! oui ! très-douloureux ! répéta mademoiselle Zoé.

— Si vous voulez mon bras, madame ? dit Olivier.

— Volontiers, monsieur ; pour une minute.

— Je ne vous limite pas, madame.

— Ah ! c'est qu'à la campagne il est si ennuyeux quelquefois de se gêner pour les dames !

— Mais vous ne me gênez pas du tout. La fumée de mon cigare ne vous incommode pas ?

— Au contraire; j'aime l'odeur du cigare... et le vôtre embaume! C'est du tabac d'Italie?

— Non, madame; je ne crois pas qu'on cultive beaucoup le tabac en Italie; c'est un cigare de la régie.

— Ah! eh bien! jamais je n'ai senti d'odeur de cigare qui m'ait été aussi agréable. Et cependant j'ai des frères qui sont de grands fumeurs. Montrez-moi donc votre cigare, de grâce, monsieur!

Octavie avait fait halte de nouveau pour *étudier* le londrès qu'Olivier s'était empressé de lui remettre: jugeant inutile, sans doute, d'assister à cette *étude*, madame Colliaeaa et mademoiselle Zoé poursuivirent leur marche.

C'était bien ce qu'attendait la jeune première; elle laissa ses deux camarades gagner l'avance; alors, rendant à Olivier son cigare dont elle avait voluptueusement aspiré de près les âcres parfums, tout comme si c'eût été une rose:

— Bien obligé, monsieur, fit-elle; — et, passant sans transition à un autre ordre d'idées: — il y a longtemps que vous êtes lié avec Émile Fortier?

— Très-longtemps, madame; notre amitié date du collége.

— Ah!

Un « Ah! » qui signifiait: « S'il en est ainsi, j'y regarderai à deux fois avant de vous dire du mal de lui! »

Pourtant il fallait y essayer; Octavie reprit:

— Et... est-ce qu'il a toujours été aussi fou qu'il l'est aujourd'hui?

— Aussi fou? Mais, d'abord, qu'entendez-vous par fou, madame? Émile est très-gai, très-rieur, très-spirituel; si c'est là de la folie, cette folie n'a rien que de très-enviable, je pense, et Émile aurait tort de l'abjurer, puisque, grâce à elle, le voilà en passe de devenir un de nos plus aimables auteurs dramatiques.

Octavie inclina la tête en signe d'adhésion.

— Oh! sous ce rapport, je suis absolument de votre avis, monsieur; il y a de l'étoffe chez votre ami... l'étoffe d'un écrivain. Mais vous n'ignorez pas que les hommes les mieux doués, littérairement parlant, les hommes qui s'entendent le mieux à observer la société et ses ridicules, sont souvent ceux qui, dans la vie privée, se laissent entraîner à quantité de petites faiblesses. Je m'explique, monsieur... je m'explique tout de suite, car je ne voudrais pas que vous pussiez supposer que je suis plus hostile à votre ami que je ne le suis réellement. Ma critique pèsera sur un fait qui a dû vous émouvoir comme moi. Soyez franc: ne pensez-vous pas que M. Émile a agi au moins avec légèreté en introduisant... dans une partie où toutes les femmes sont presque des intimes... une inconnue... une demoiselle qui n'a pas même pour nous — pour mes camarades et pour moi, — l'excuse d'être du métier? Oh! je ne me fais pas plus prude qu'une autre. Je suis toute prête, d'ailleurs, à reconnaître, qu'en général, le peu de soin que prennent les comédiennes de leur dignité autorise le sans-façon avec lequel on est dans l'habitude de les traiter. Mais, en cette occasion, et de la part surtout d'un homme qui vit dans le théâtre et du théâtre, le procédé n'a-t-il pas été un peu inconsidéré? Pour mon compte, la présence de cette demoiselle au déjeuner m'a gâté tout le plaisir que je m'y étais promis. Oh! c'est qu'on n'a jamais vu non plus une femme se comporter comme l'a fait celle-ci! C'était odieux! Avez-vous remarqué, monsieur, qu'elle n'a pas cessé de causer tout bas pendant tout le repas avec M. Émile, et qu'au dessert elle a changé de verre avec lui? Après cela, si vous êtes comme M. Charles Dugas qui la trouve ravissante, je n'ai plus qu'à vous demander pardon de m'être permis de froisser votre opinion.

Cette observation, qui clôturait le discours critique d'Octavie, avait pour motif certain frémissement involontaire échappé à Olivier au moment où la comédienne touchait l'épisode assez risqué, en effet, de l'échange des verres...

Cependant, tout en écoutant sa compagne, le peintre avait eu le loisir de la regarder. Octavie était jolie, moins jolie que Faustine; mais le dépit qui l'enflammait, en cet instant, lui donnait un *brio* qui devait séduire un esprit, animé lui-même, — sans s'en douter, peut-être, — du même sentiment. Tout proverbe a sa contre-partie; — ce qui prouverait que les proverbes ne prouvent pas grand'chose. — Si *les extrêmes se touchent*, les semblables se guérissent par les semblables. Demandez plutôt à Habnemann.

En outre, Olivier se rappela quelques confidences, antérieurement versées dans son sein par Émile Fortier, au sujet d'Octavie. D'après ces confidences, Octavie-Arinne était bien pardonnable d'être quelque peu irritée contre Émile-Thésée...

Olivier-Bacchus répliqua donc:

— Mais vous vous abusez, madame... je partage complétement votre manière de voir au sujet de mademoiselle Faustine... qui est assez gentille, c'est possible... mais qui n'est pas une merveille, quoi qu'en dise M. Charles Dugas. Cette demoiselle s'est conduite d'une manière déplorable au déjeuner, et Émile a commis une faute de lèse-courtoisie envers vous et ces dames en l'invitant.

Un éclair de joie sillonna le visage d'Octavie.

— Pourtant, reprit-elle, conseillée par un reste de défiance, vous aviez paru d'abord vous réjouir de la rencontre de mademoiselle Faustine.

— Me réjouir!

— N'est-ce pas vous qui lui avez servi de cavalier pour aller au chemin de fer?

— Oh! son amie, mademoiselle Amanda, m'en avait prié...

— Oui, oui... Amanda rêvait déjà un mariage, je le parie! Elle a la manie des mariages, Amanda! Mais vous avez causé, en route, avec mademoiselle Faustine?

— Un peu.

— Est-ce qu'elle a de l'esprit?

— Je ne m'en suis point aperçu.

— De quoi vous parlait-elle?

— Je ne m'en souviens guère. Ah! si. Elle me questionnait sur mon séjour en Italie.

— Elle sait donc ce que c'est que l'Italie! Elle vous proposait de l'y conduire, peut-être! Oh! cela n'aurait rien d'extraordinaire! Quand on boit dans le verre d'un

homme qu'oo cononît depuis deux beures, on est capable de tout! Mais qu'est-ce qu'ils foot donc, là-bns?... Ils s'asseyeot! Est-ce que nous allons nous asseoir aussi, oous? Je no suis pas fatiguée, moi; et vous, monsieur Olivier?

— Moi non plus, madame... mais, votre pied?

— Moo pied?...

— Oui... votre foulure? C'est dooc passé?

Olivier souriait; Octavie sourit à soo tour.

—Hom! fit-elle; vous voudriez que je vous rendisse votre liberté?

— Oh!

— Eh bien, continuons notre promeoade alors. Si les nntres sont bien là, qu'ils y restnnt. D'ailleurs, je ne suis pas pressée de me retrouvnr avec mademoiselle Fanstine, moi!

Et Olivier et Octavie s'enfoncèrent, à travers bois, dans un eentier tapissé de mousso, ombrngé de chèvrefeuilln, où fredonnaient toute sorte d'oiseaux...

De l'bumeur dont ils étaient tous deux, à ce momeot, ils pouvaient nller loin, très-loio, par co sentier-là!

VI

LE COLIN-MAILLARD INTERROMPU

Les autres s'étaieot nssis, en effel, sur l'berbo, au milieu d'une clairière.

C'était Amanda qui ovait donné l'exemple.

Vu soo embonpoiot, Amando professait uo goût très-modéré pour ln promenadn.

— Tiens! c'nst gentil, ici, s'écria-t-elle; si noos nous y reposions?

— Oh! oui, appuya madame Collioeau; reposoosnous sur le gazon! J'ndore le gazon, moi! Oh! Dieu! un bomme qu'on aime et du gazon !... Voilà la vie !...

Parlant ainsi, la grande coquette regardait tondrement le petit Kerbnok; mnis le petit Korbnck — plongé, avec Charles Dugas ot Adrien Blanchon, dans une de ces dissertatione humanitaires sans queun ni tête, comme il en surgit, à l'issue d'un repas, ontre philosophes qui oot largement fêté la dive bouteille, — lo petit Kerbnck se souciait peu des œillades de mndame Collineau.

Hyacinthe Gillet et Anaïs s'étaient nssis à l'écart. — Nous supposons qu'Hyocinthn cootinuait de s'étendre savamment sur la différence qui existe eotre les tissos de l'Indo et les tissus français, cnr l'ingénue prêtait toujours une nttention soutenue aux paroles de son compngnon.

Emile Fortier, lui, prit plnco près d'Amanda et do Faustine.

Faustine ovnit cueilli uoe pâquerette doot elle arrachait machinalement, un à uo, les pélales.

— Marguerite veut savoir si Foust l'aime? dit Émile.

Faustine sourit.

Je ne suis pas Marguerite, fit-elle.

Et tu n'es pos Faust, ajouta Ameoda.

— Heureosement! reprit Emile; j'apportiendrais au démon.

— Et vous craignez le démon?

— S'il avait votre figure, non certes, je no lo redouternis pas.

— Oh! que c'est régence, mon Dieu! que c'est donc régence! dit Amanda. Dans combien de pièces as-tu déjà fourré cette nouveauté?

— Ah! tu me persifles, Amandu, dit Émile un peu piqué; c'est bon!

— Te persifler!... oh! je n'oscrnis pas! Mais je suis franche, mol, tnnt pis! Oh! j'ai suivi ton petit manége pendant tout ln déjeoner, et, tout à l'heure encore, je disais à ce propos, à Faustioc, qu'elle avait tort!...

— Tort?

— D'encoureger un maovnis sojet de ton espèce.

— Et si madame a nn faible pour les mauvois sojets?

— Oui, dit Foustioe, si j'ai un faible ponr les mauvais sujets?

— Oh! oh! Alors, lo peux te régaler ovec monsieur, ma petite! Uo hommo qui change de maîtresses comme de...

— De?...

— Attends dono! je pèso ma comparaison. Commo de chemise serait exngéré...

— Tu es oncore hien hoone pour mol, Amaoda. Enfin, pour m'acouser aveo cette rage, où as-tu vu que je sois si criminel?

— Tu en contes à toutes les femmes, brigand.

— A tootes!... tu mens! Je ne t'oi jamnis ndressé un mot plus haot que l'autre, à toi!

La soubrette haussa les épaules.

— Uoo insolence! ça ue m'ntteint pas : j'ai eu mon règne, et si tu avais été de ce règne-là, tu nurais roucoulé, comme hieo d'autres, à mes pieds, mon cher!

— Mais...

— Mais tu exiges des preuves de tes débordements, Sardanapale! Eh bien! — et Amandn baissa prudemment lo voix, — et Octavie, cette infortunée Octavie à qui tu avnis juré qu'elle serait la reine dn cette fête, et qui en a été... — qu'est-ce qu'elle n bien pu eu être?

— Uo des ornements.

— Peuh! un lier ornement! Ah! elle a nu de l'agrément, à table! Tu ne lui versais pas même à boire! Oh! c'est moi, à sn plnce, qui t'nurais arrangé! Tu posséderais un bras indigo, à cette heure, moo amour!

Émile éclata de rire.

— En tout cas, dit-il, s'il est vroi qoe lo charme qui me cnptivait près de mo voisino de gnuche m'ait fait négliger la politessn à l'égnrd de ma voisine de droite, il est probabln qu'Octavie s'est moins chagrinée qun tu ne crois de oette négligence, Amanda, puisque, noo-seulement elle ne m'n pas fait le plus petit bleu pendant ln déjeunor, mais encore qu'eo cet instant elle court les bois eo compagnie de notre ami Olivier Lambert.

Amandn fit un soubresaut.

— Puissances célestes! s'écria-t-ello. Vraiment, M. Olivier s'est envolé avec Octavie?

— Ou Octavie s'est envolée avec Olivier, à ton choix.

— Oh ! c'est trop violent!

Et Amanda ajouta en secouant comiquement la tête :

— Croyez donc aux soupirs des hommes!

— Les soupirs des hommes? dit Émile.

— Oui, repartit Faustine; Amanda voulait à toute force que votre ami eût conçu pour moi une passion ardente, et...

— Et, comme elle a le cœur généreux, cette bonne Amanda, elle s'apitoyait à la fois et sur le sort de *cette infortunée* Octavie... à qui je n'ai pas même donné à boire à table... et sur celui de mon ami Olivier, dont je n'ai pas craint de briser la passion naissante!... Ah! ah! ah!... Eh bien! tu le vois, Amanda, mes victimes se consolent vite! Ah! ah! ah! Écoute, ma grosse amie...

— Je te défends de m'appeler ta grosse amie...

— Mettons ma douce amie; me permets-tu de te démontrer en deux mots que j'ai encore une conscience?

— Démontre, si tu peux.

— Oh! je peux. Moi aussi je m'étais figuré qu'Olivier était amoureux de mademoiselle Faustine.

— Et?

— Et, tout endurci que je sois dans le crime, avant d'adresser un seul mot galant à mademoiselle, j'ai tenu à me convaincre que cela ne désobligerait pas mon ami.

— Bah! tu l'as questionné, et il t'a répondu que tu étais libre d'agir à ta guise?

— Oui, il m'a répondu cela.

— Ah! il vous a répondu cela! répéta Faustine, d'un ton si étrange qu'Émile et Amanda la considérèrent en même temps, tout surpris, comme s'ils eussent deviné l'un et l'autre une nuance de regret dans l'accent de la jeune femme...

Mais ils s'étaient trompés l'un et l'autre, sans doute : rien dans les traits de Faustine ne justifiait leurs soupçons; sa physionomie était calme, souriante comme devant...

En cet instant, madame Collineau tomba au milieu de nos trois personnages en criant :

— Ah çà! c'est tout ce qu'on fait ici? Ah bien! en voilà une partie divertissante! Voyons, mes enfants, nous ne sommes pas venues à la campagne pour nous regarder mutuellement le blanc des yeux! Jouons, courons, amusons-nous!... Je propose une partie de colin-maillard, moi!

— Va pour le colin-maillard! dit Émile. Madame Collineau a raison, nous sommes trop graves; déridons-nous.

— Et l'on donnera des gages!

— Et l'on donnera des gages... et l'on s'embrassera... l'on s'embrassera à indiscrétion; oui, madame Collineau. Ohé! Kerback, Dugas, Blanchon, ces dames vous réclament. Soyez chevaliers français, messieurs... laissez une minute les questions sociales pour les jeux et les ris! Hyacinthe, Anaïs, venez-vous! Tous, tous, au colin-maillard. C'est moi qui le suis. Qui est-ce qui me met le bandeau?

Emile avait attaché le grelot; bientôt la clairière retentit des cris joyeux de nos grands enfants. C'est si bon de rire, de rire à gorge déployée, de rire pour rire sans se préoccuper de *faire des effets*. Et puis, entre tous les jeux innocents, le colin-maillard a ses péripéties chères aux amoureux; et il y avait des amoureux, là : Emile Fortier, Hyacinthe Gillet... sans compter Adrien Blanchon, qui ne s'était pas encore complétement déclaré, mais que les grâces déployées, au colin-maillard, par mademoiselle Zoé, décidèrent. Il n'était pas jusqu'à Daniel Kerback qui, touché des efforts constants de madame Collineau pour se faire prendre par lui, quand *il l'était*, ne commençât à remarquer qu'en dépit de ses trente-cinq ans, depuis cinq ans sonnés, la grande coquette avait encore le bas de la jambe très-fin et le haut très-vigoureusement accentué.

Une demi-heure environ s'écoula; la partie de colin-maillard était à son suprême degré de folie, lorsque les sons d'un violon et d'un flageolet retentirent à quelque distance.

— Ah! de la musique! dit Amanda. Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? L'orchestre du Café des Aveugles qui se promène!

— C'est une noce, sans doute, dit Charles Dugas.

Daniel Kerback avait couru du côté par lequel le bruit des instruments arrivait, en se rapprochant de plus en plus, à la clairière.

— C'est bien une noce, cria-t-il, une noce de paysans. Je les aperçois! Mesdames et messieurs, je propose d'arrêter ces braves villageois et de les inviter à danser un quadrille avec nous.

— Oui, oui, répétèrent plusieurs voix, il faut qu'ils dansent avec nous.

— Pardon, mes enfants, dit Émile, si vous daignez en croire ma vieille expérience, vous saluerez la noce au passage, très-bien!... mais vous vous garderez de l'inviter à quoi que ce soit. Je connais les paysans des alentours de Paris... ils sont méchants comme des ânes... notre quadrille se terminerait inévitablement par une bataille.

— Emile est dans le vrai, dit Charles Dugas; charmants à regarder... de loin, les paysans, pas de près. De près, braves villageois, très-laids et très-désagréables.

— Après cela, si tu as envie d'embrasser la mariée, Daniel, reprit Adrien Blanchon, personne ne t'empêche de le lui offrir; nous verrons comment elle te recevra.

— Non! non! je m'oppose à ce qu'il le lui offre, moi! s'écria madame Collineau! Ce pauvre petit! pour qu'il se fasse une mauvaise affaire avec ces rustres!

La noce débouchait dans la clairière : sur l'avis — des plus sages, au fond, — d'Emile Fortier, on se contenta de la regarder passer. Les yeux se fixèrent principalement sur la mariée, une grande fille d'une vingtaine d'années, roide et droite dans sa robe de mousseline comme un parapluie dans son fourreau.

— Comment la trouvez-vous? dit Emile à Faustine.

— Qui?

— Mais la mariée.

— Ah! où est-elle?

— Vous ne la voyez pas ?... Celle qui a un bouquet au corsage et une couronne sur la tête. Elle

donne le bras à un vieux bonhomme... son père, probablement; il a même une assez drôle de figure, ce vieux !... Il me rappelle Lhéritier, du Palais-Royal.

— Oui, oui... je la vois... je la...

Faustine n'acheva pas ; sa voix s'était subitement éteinte; elle avait pâli; sa main, que tenait Emile, était tremblante et glacée...

— Qu'avez-vous donc? dit Emile étonné.

Elle tressaillit.

— Je n'ai rien... Que voulez-vous que j'aie? Seulement, je pensais... je pense que cela n'a rien de bien intéressant à contempler cette noce !... Et puis, j'ai assez du colin-maillard. Venez-vous?

Et, sans attendre la réponse d'Emile, Faustine s'élança dans le bois.

VII

LES DEUX BAISERS

—

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER LAMBERT,
OCTAVIE.

L'action se passe dans les bois et commence au moment où nous avons laissé les personnages sus-nommés s'en allant, bras dessus bras dessous, par le petit sentier tapissé de mousse, ombragé de chèvrefeuilles.

OCTAVIE.

Comme on glisse par ici ! Oh ! comme on glisse !...

OLIVIER.

Vous avez peur de tomber ?...

OCTAVIE.

Non, non... D'ailleurs, je ne me ferais pas grand mal si je tombais !... Et puis, j'aime à espérer que vous me retiendriez.

OLIVIER, souriant.

Peut-être !

OCTAVIE.

Comment, peut-être? (Ils marchent quelques instants en silence.) On ne va pas savoir ce que nous sommes devenus?

OLIVIER.

Et cela vous inquiète?

OCTAVIE.

M'inquiéter ! pourquoi donc? Il leur plaît de s'asseoir, il nous plaît de nous promener; chacun est libre. Quant aux propos... lorsqu'on ne fait pas de mal, on s'en moque, des propos, n'est-ce pas?



En franchissant un fossé, Olivier n'aperçut point une branche de chêne qui lui barrait le passage. Il tomba. (Page 22.)

OLIVIER.

C'est évident.

OCTAVIE.

Pourtant, ne nous perdons pas ! Songez qu'il faut que je sois au chemin de fer à cinq heures pour mon théâtre !... Avez-vous l'heure, monsieur Olivier? Ma montre est chez l'horloger.

OLIVIER, qui a consulté sa montre.

Pas trois heures.

OCTAVIE, vivement.

Oh! nous avons encore du temps à nous ! (Sentimentale :) Ah ! monsieur Olivier, vous n'allez pas me croire, peut-être, mais je vous jure que je ne suis jamais si heureuse que quand il m'est permis de respirer l'air pur des bois !...

OLIVIER.

Mais je vous crois parfaitement, madame; je comprends très-bien qu'obligée de passer votre vie entre les quatre murs d'un théâtre, il vous soit agréable de vous revivifier quelquefois à la campagne. Et, avec les moyens de communication d'aujourd'hui, la rapidité des transports, cette joie vous est facile.

OCTAVIE.

Facile !... Est-ce que nous avons un instant à nous, nous autres comédiennes !

OLIVIER.

Mais vous ne jouez pas tous les jours?

OCTAVIE.

Ma foi !... quand il y a un succès, comme celui des *Deux Fiancées*, par exemple !... Voilà trois mois et demi bientôt que les *Deux Fiancées* ne quittent pas l'affiche, par conséquent...—Connaissez-vous la pièce?

OLIVIER.

Pas encore... Je vous l'ai dit, j'arrive d'Italie.

OCTAVIE.

Ah ! oui. Eh bien, si vous ne méprisez pas trop les petits théâtres, monsieur...

OLIVIER.

Comment donc, madame !

OCTAVIE.

Je vous engage à venir voir l'œuvre de votre ami... cela en vaut vraiment la peine.

OLIVIER.

Mais j'irai bien certainement, madame, quand ce ne serait que pour vous applaudir.

OCTAVIE.

Oh ! moi, mon rôle n'est rien !... Au premier et au second acte, j'ai quelques scènes... une scène de larmes, entre autres, que je joue, dit-on, assez convenblement... mais au troisième acte, bonsoir !... C'est même le défaut de la pièce... vous concevez : il est regrettable qu'un personnage auquel on s'intéresse s'efface tout d'un coup...

OLIVIER.

Très-regrettable à tous égards, madame.

OCTAVIE.

Je m'étais permis quelques observations à ce sujet, près de M. Émile, mais... on parle de l'amour-propre des comédiens ! Ah ! monsieur, je vous certifie qu'il ne va pas à la cheville de l'amour-propre des auteurs ! M. Émile m'a reçue !... à ce point que je voulais rendre mon rôle, parole !...

OLIVIER.

Oh !...

OCTAVIE.

Mais on m'a tant suppliée !... le directeur, mes camarades...

OLIVIER.

Et Émile aussi ?

OCTAVIE.

M. Émile? allons donc ! Il eût regardé cette gracieuseté comme au-dessous de lui ! Aussi, depuis cette affaire-là, nous sommes restés un peu en froid tous deux. Que voulez-vous, je ne pardonne pas le manque d'égards, moi ! Avec un mot poli on me ferait passer par un trou de souris ! Mais quand on me brusque, quand on me froisse, je me révolte, je m'obstine, et... — Mais je vous ennuie avec mes histoires de boutique, hein ?

OLIVIER.

Nullement, madame...

OCTAVIE.

Si ! si... causons d'autre chose, causons d'autre chose !... (S'arrêtant.) Mon Dieu ! est-ce que vous n'êtes pas de mon avis que cela embaume ici? Il y a un parfum dans l'air !...

OLIVIER.

Le parfum des chèvrefeuilles.

OCTAVIE.

Des chèvrefeuilles !... il y a des chèvrefeuilles dans ce bois et je ne m'en apercevais pas !... Ma fleur favorite !... Oh ! mais, c'est que c'est vrai, en voici de tous les côtés après les arbres !... Ça pousse donc tout seul ?

OLIVIER.

Tout seul... et avec l'aide de Dieu ; oui, madame.

OCTAVIE.

Avec l'aide de... Tiens, mais c'est de la poésie cela, monsieur Olivier ! Au fait... vous êtes peintre, et les peintres sont naturellement poëtes aussi, n'est-il pas vrai? Cueillez-moi un bouquet de chèvrefeuilles, je vous en supplie !

OLIVIER.

Avec plaisir.

OCTAVIE.

Je le garderai comme un souvenir de cette promenade.

(Olivier s'empresse d'obéir à sa compagne ; en moins de deux minutes, le souvenir a pris de notables proportions. Soudain, un gros bourdon, à la panse arrondie et poilue, — que le peintre a dérangé vraisemblablement dans son sommeil ou dans son butin en arrachant des tiges de chèvrefeuilles, — se met à tournoyer autour de nos jeunes gens, en faisant entendre ce murmure particulier auquel il doit son nom.)

SCÈNE II

LES MÊMES, UN BOURDON.

OCTAVIE, poussant un cri d'effroi.

Ah !... une bête... une grosse bête noire qui vole !... la voyez-vous, monsieur Olivier?

OLIVIER, continuant sa moisson.

C'est un bourdon... Il n'y a pas de danger.

OCTAVIE.

Vous êtes sûr que ça ne nous piquera pas ?

OLIVIER.

Non... ce n'est pas méchant.

LE BOURDON, remerciant, peut-être, dans son langage, le peintre de sa bonne opinion à son endroit.

Brrrrou... brrrrooon...

OCTAVIE, de moins en moins rassurée.

Ah !... c'est égal... je n'aime pas ces bêtes là, moi !...

LE BOURDON, voulant peut-être dire à la comédienne qu'elle est au moins impolie de lui avouer son manque de sympathie pour les bêtes de son espèce.

Brrrrou... brrrroooou !

OCTAVIE, au comble de la terreur.

Ah !... monsieur Olivier !... monsieur Olivier... la mouche... la mouche !... Ah !... comme elle crie !... On dirait qu'elle va me dévorer !... Ah ! maman !... (Octavie s'enfuit.)

SCÈNE III

TOUJOURS DANS LE BOIS — A UNE PORTÉE DE FUSIL PLUS LOIN

LES MÊMES, moins LE BOURDON

(Encore sous la terrible impression de sa terrible rencontre avec l'insecte hyménoptère, Octavie est tombée sur un tertre qui s'est trouvé là, tout exprès, pour recevoir son corps défaillant. Olivier est assis près d'elle.)

OLIVIER, d'un ton de doux reproche.

Comment, vous êtes si poltronne !... Oh ! puisque je vous atteste que les bourdons ne piquent que lorsqu'on les y oblige !

OCTAVIE, d'une voix faible.

Je suis ridicule... très-ridicule... c'est possible...

OLIVIER.

Je ne dis pas cela !...

OCTAVIE.

Oh !... vous pouvez le dire... mais si, comme moi, dans votre enfance, vous aviez failli être massacré par un essaim de guêpes !...

OLIVIER.

Un essaim de guêpes !... Oh ! alors !

OCTAVIE.

J'avais six ans... je me promenais avec ma mère dans les champs... — Ah ! monsieur... rien qu'en me rappelant cette scène affreuse, je frémis. . mon sang se fige !...

OLIVIER, in petto.

Eh bien ! ne vous la rappelez pas !

OCTAVIE, qui tient sans doute à frémir.

Nous ramassions des noix... sous un noyer...

OLIVIER, toujours in petto.

Sous un pommier eût été plus original.

OCTAVIE.

C'était en automne... par une matinée nébuleuse... (Olivier, à qui ce mot *nébuleuse* a remis en mémoire certaine anecdote croustillante, concernant le maréchal de Richelieu, laisse un sourire venir sur ses lèvres.) Pourquoi riez-vous?

OLIVIER.

Un souvenir aussi... je vous conterai cela... plus tard ; continuez donc.

OCTAVIE.

Tout à coup, en courant de ci de là, mon pied heurte un petit monticule de terre à demi dissimulé par un amas de feuilles mortes. Curieuse, comme on l'est dans l'enfance, je me penche pour voir ce qu'il y a sous les feuilles... au même instant, dix, vingt, cent, mille guêpes furieuses se jettent sur moi. C'était sur leur nid que j'avais marché!... Vous jugez de mes cris!... (Olivier s'incline.) Ma mère accourt!... Digne mère!... C'est dans ces occasions-là qu'une mère est sublime, monsieur! Sans pousser un cri, elle, sans verser une larme, — cela lui eût pris du temps de crier et de pleurer, — elle me saisit dans ses bras et m'emporte!... Les guêpes nous poursuivaient!... Enfin, quand elle suppose avoir mis une distance suffisante entre le guêpier et nous, ma mère s'occupe de me délivrer des affreuses mouches!... Elles la ravageaient aussi... mais que lui importait! C'était son enfant qu'il fallait sauver... et, pour cela, elle les prenait à pleines mains dans mes cheveux, dans mon cou, sous mes vêtements!... Jusque...

OLIVIER, souriant.

Jusque?...

OCTAVIE, avec une petite moue.

Ah bien! Si mon récit ne vous touche pas plus que cela!...

OLIVIER.

Pardon... il me touche... il me touche profondément... mais (lui baisant la main)... vous aviez six ans alors, et vous en avez aujourd'hui?...

OCTAVIE.

Vingt.

OLIVIER, poliment.

J'allais dire dix-huit. Les guêpes sont mortes depuis longtemps... Le bourdon, qui vous a tant effrayée tout à l'heure, s'est enfui... nous sommes seuls... et nous n'avons qu'une heure ou deux à nous!...

OCTAVIE, l'actrice se réveillant dans la femme.

Au fait, quelle heure est-il?

OLIVIER, regardant à sa montre.

Trois heures et demie.

OCTAVIE, rassurée.

Eh bien! j'y consens, moi... ce sujet de conversation ne vous amuse pas... prenons-en un autre!... Ah!... mon bouquet... qu'est-ce que vous avez fait de mon bouquet?...

OLIVIER, le lui montrant accroché à une branche.

Le voici...

OCTAVIE.

Oh! c'est que j'y tiens!... (Après une pause, regardant Olivier qui la regarde :) A quoi pensez-vous?

OLIVIER.

Je pense... mon Dieu, je pense que, tout réfléchi, je jouais gros jeu, peut-être, en dérangeant ce bourdon dans ses occupations, pour vous cueillir des chèvrefeuilles.

OCTAVIE, qui cherche à comprendre à quel propos le bourdon revient sur le tapis.

Ah!... vous l'avouez donc, à présent? Ensuite?...

OLIVIER.

Ensuite?... Dame... je pense encore qu'il est assez naturel... lorsque quelqu'un a bravé pour vous un grand péril, qu'on le récompense.

OCTAVIE, qui a compris.

Qu'on le... Ah! ah!... vous êtes intéressé, à ce qu'il paraît, monsieur Olivier! Un vilain défaut!... Enfin... qu'exigez-vous pour prix de vos peines? Si ce n'est pas trop cher, on verra.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, un LINOT et une FAUVETTE dans les branches, puis un ÉCHO.

LE LINOT, entrant en scène.

Piriquiqui, piriquiqui, dididion...

LA FAUVETTE, répondant à son confrère en Apollon.

Ziziziqui, piridiqui, ziziziou [1]...

OCTAVIE, qui a écouté en souriant.

Ah! à la bonne heure! Des oiseaux, j'aime mieux cela. Que chantent-ils ainsi?

OLIVIER.

Ce que l'on chantera éternellement... l'amour.

OCTAVIE.

L'amour... un joli mot!...

OLIVIER.

Une jolie chose!...

OCTAVIE, baissant les yeux.

Une jolie chose... je l'ignore, car, jusqu'ici, je n'ai pas encore aimé!...

OLIVIER, s'oubliant.

Vrai?...

OCTAVIE, ramenant la question à la vraisemblance.

Pas encore aimé... sérieusement; mais non, monsieur! Cela vous étonne?

OLIVIER, poli.

Cela m'étonne un peu, oui, mais, avant tout, cela me cause un grand plaisir.

OCTAVIE, rebaissant les yeux.

Pourquoi, un grand plaisir?...

OLIVIER, entourant de son bras la taille de la jeune première.

Mais... parce que... si vous vouliez m'accepter pour professeur?...

OCTAVIE.

Des leçons qui me coûteraient bien cher, peut-être!

OLIVIER.

Cher!... que non! Essayez!... (Ses lèvres vont toucher celles de la jeune femme; à ce moment, le linot recommence

1. Nous réclamons l'indulgence du lecteur pour nos imitations, sans doute bien naïves, de chants d'oiseaux et de bourdonnements de bourdons; mais en vain avons-nous feuilleté quantité d'ouvrages traitant de l'histoire naturelle, nous n'avons rien trouvé qui pût nous renseigner complètement sur ce sujet.

un second solo; Octavie, en penchant sa tête pour écouter l'éloigne de celle d'Olivier.)

OCTAVIE.

C'est délicieux, ces petits êtres qui se donnent comme cela des concerts entre eux!...

OLIVIER.

Ravissant! (A part :) La peste soit des oiseaux!...

OCTAVIE.

Et vous, monsieur Olivier, avez-vous aimé... sérieusement?

OLIVIER.

Je ne me le rappelle plus aujourd'hui, madame.

OCTAVIE.

Oui, oui! C'est ce que vous dites tous quand vous êtes près d'une femme qui vous plait!

OLIVIER, à part.

Elle est bien instruite pour une femme qui ne sait rien!... (Haut :) A quoi bon songer au passé?... Le présent est tout.

OCTAVIE.

Tout! tout!... Et l'avenir?

OLIVIER.

L'avenir... c'est une seconde leçon, plus charmante encore que la première. Mais il faut avant tout prendre la première!... (Il essaie d'incliner vers lui la tête d'Octavie. — Second solo de fauvette.)

OCTAVIE, résistant.

Ah! qu'est-ce que c'est que celui-là, à présent?...

OLIVIER, avec dépit.

Un perroquet.

OCTAVIE.

Hein!... (Riant :) Ah! ah! ah! de la colère... déjà, monsieur le professeur!

OLIVIER.

Non... mais.., en vérité, c'est que... si vous êtes une élève si indocile, vous n'apprendrez jamais rien... rien!...

OCTAVIE.

Croyez-vous? (Elle se rapproche insensiblement de lui. — A demi-voix:) Bien vrai, vous n'aimez personne?

OLIVIER.

Personne... que vous.

OCTAVIE.

Moi... c'est aujourd'hui la première fois que vous me voyez... vous ne pouvez donc encore m'aimer... pour de vrai?

OLIVIER, souriant.

Exigez-vous que j'aille chercher un notaire?

OCTAVIE.

Ah! si vous vous moquez encore!...

OLIVIER.

Non, non! je ne me moque plus! Je vous aimais avant de vous avoir vue... je vous ai aimée en vous voyant... je vous aimerai quand je ne vous verrai plus! Êtes-vous contente?...

OCTAVIE.

Hum!...

LE LINOT ET LA FAUVETTE, ensemble.

Piriquiqui, dididion... Ziziziqui, ziziziou...

UN ÉCHO, reproduisant, pendant ce duo, et tout près de nos personnages... humains, un bruit charmant, échappé de leurs lèvres une seconde réunies [1].

. . . .

OCTAVIE, qui a décidément l'ouïe très-fine, se levant tout d'un coup.

Ah!... avez-vous entendu, monsieur Olivier?

OLIVIER.

Non. Quoi donc? Le bourdon qui revient?

OCTAVIE.

Il y a du monde près de nous, j'en suis sûre?

OLIVIER, avec un geste qui signifie : « Vous avez bien du temps à perdre à vous inquiéter du monde! »

Ah! Et puis?

OCTAVIE.

Et puis... regardez... (Lui indiquant du doigt deux formes, l'une masculine, l'autre féminine, qui s'éclipsent dans les fourrés :) Reconnaissez-vous ceux qui se sauvent là-bas?

OLIVIER, pâlissant.

Émile et...

OCTAVIE, avec un éclat de rire railleur.

Et mademoiselle Faustine! mon Dieu, oui!... Ah! ah! ah!

VIII

UNE FAUTE DE MADEMOISELLE OCTAVIE

Octavie avait dit vrai, Octavie avait bien vu : c'étaient bien Émile et Faustine que les hasards de la promenade avaient conduits de ce côté des bois, et qui, pour ne pas troubler le couple devisant d'amour, sous l'aile des linots et des fauvettes, — pour ne pas être troublés par lui, non plus, peut-être, — s'étaient hâtés de rebrousser chemin en l'apercevant.

Maintenant, qu'importait à Octavie et à Olivier qu'à leur exemple Émile et Faustine fussent venus se promener dans les bois? Que leur importait qu'à leur exemple encore ils y causassent d'amour? Bref, en admettant même, — et, pour notre compte, nous sommes assez porté à l'admettre, — que cet écho, qui avait si inopinément fait dresser l'oreille à la comédienne, fût moins un écho proprement dit, un son résultant de la réflexion de l'air qui se heurte contre un obstacle, que la répétition fortuite de la plus voluptueuse des caresses, qu'importait encore à Olivier et à Octavie? Le tintement des verres à une table voisine nous empêche-t-il de vider notre coupe? Parce que le soleil dore et mûrit nos moissons, reprocherons-nous au soleil de dorer et de mûrir aussi les moissons des autres?

Oui, certes, en thèse générale, ces deux mots : *bonheur* et *envie*, sont incompatibles. *Le bonheur rend l'âme si bonne!* chantait Béranger. Et Béranger chantait juste; il faut avoir l'âme terriblement noire pour la garder noire quand un coin du ciel s'y reflète.

Mais il y a bonheur et bonheur, comme il y a fagots et fagots. Sans doute le bonheur qu'elle goûtait à ce moment dans les bras d'Olivier n'était pas, de sa nature, assez grand pour remplir le cœur d'Octavie; sans doute, l'ivresse puisée par elle sur des lèvres ardentes n'était pas assez forte pour lui

[1] Le mot qui peut rappeler, par onomatopée, le bruit d'un baiser donné et rendu, manquant complétement dans tous les dictionnaires connus, nous sommes forcé de remplacer ce mot par des points.

faire oublier que, la veille encore, un ingrat, un traître lui prodiguait ces baisers qu'il ne craignait pas de donner à une autre aujourd'hui!

Quant à Olivier, pourquoi avait-il changé de couleur en comprenant, après sa compagne, que c'étaient Émile et Faustine qui étaient venus jouer là, sous le même ombrage, le rôle du plus galant des échos? C'est ce que nous allons essayer de vous expliquer.

Émile et Faustine avaient à peine disparu que, réfléchissant à ce que son élan de dépit pouvait avoir d'anormal, dans la circonstance, aux yeux d'Olivier, Octavie se retourna pour s'en excuser...

Mais, près d'articuler le premier mot dans ce sens, elle s'arrêta net, à l'aspect du désordre intime empreint sur le visage du jeune peintre.

— Qu'avez-vous donc, monsieur? fit-elle.

Olivier ne répondit pas.

— Mais qu'avez-vous donc? répéta la comédienne.

Et, la lumière inondant son esprit, — on devine aisément chez son prochain les douleurs dont on souffre soi-même, — elle reprit en ricanant :

— Ah çà, qu'est-ce que cela signifie? Vous voilà blanc comme un linge parce que vous avez vu... cette femme avec M. Émile!... Mais il n'est pas possible, vous êtes donc amoureux d'elle!... Amoureux et jaloux!... Ah! ah! ah!... Superbe!... Vous aussi!... Mais, en ce cas, monsieur, je ne sais pas trop ce que vous faites ici! Ah! ah! ah!... Voyons, ne restez pas comme ça pétrifié... vous m'effrayez... vous allez avoir un coup de sang! Si vous aimez tant mademoiselle Faustine, courez après elle, je ne vous retiens pas!

— Merci, madame, dit Olivier.

Et, bondissant dans la direction que son rayon visuel n'avait pas quittée d'une seconde, celle par laquelle Émile et Faustine s'étaient enfuis, le peintre se mit à courir, en effet, à travers les taillis.

Vraisemblablement, Octavie ne supposait point que son conseil serait suivi à la lettre; aussi, en voyant Olivier détaler, elle ne put retenir un cri de colère. Olivier n'entendit pas ce cri, et l'eût-il entendu que cela ne l'eût pas arrêté. Il était alors en proie à un de ces accès de folie, par lesquels nous avons tous passé, une fois au deux au moins dans notre vie, au début ou au déclin d'une passion. Sous l'influence de ce délire bizarre, le cerveau reste lucide; le corps seul, — la machine, la bête, — perd la conscience de ses actes. On sait, on sent que l'on a tort de commettre telle ou telle action, et, en dépit de son désir, de sa volonté de s'arrêter dans une mauvaise voie, on va, on va toujours jusqu'à ce que cette voie soit franchie...

Heureux quand, au terme, on ne trouve pas pis qu'un ridicule : un repentir.

IX

DIGRESSION

J'ai un de mes amis qui, possédé un jour de la folie en question, faillit compromettre, du même coup, trois existences.

Mon ami, que nous désignerons par cette initiale : C..., avait pour maîtresse une femme mariée...

Vous m'objecterez que c'était déjà une faute de sa part; je vous répondrai qu'on ne choisit pas toujours ses sottises.

Donc C... avait, depuis trois ans, pour maîtresse madame P..., qu'il aimait très-paisiblement et dont il était très-paisiblement aimé; une de ces liaisons comme il en existe tant, sorte de mariages *in partibus* où, à la longue, l'habitude supplée le sentiment, si bien que lorsqu'elles viennent à se rompre, on serait très-embarrassé de dire si c'est le cœur qui en gémit ou si ce sont seulement les yeux qui en pleurent.

Cependant, mon ami, tout en n'aimant que tout à son aise sa maîtresse, en était fort jaloux. Affaire d'égoïsme, de vanité; on tient, même quand on n'y tient pas, à conserver ce qu'on a. Or, un jour, s'étant disputé avec madame P... au sujet justement d'un monsieur qui la courtisait, voilà mon ami qui, quelques heures après cette dispute, se prend, soudain, du besoin de s'assurer si ses soupçons sont ou ne sont pas fondés.

Ceci se passait à la campagne, à Ville-d'Avray. — Je ne compromettrai personne en nommant le lieu de la scène; il est notoire que, sauf de rares exceptions, il n'y a que des femmes vertueuses et des maris dans du coton à Ville-d'Avray. C'est dans l'air. Que les amateurs de villégiature se le disent. — C'était à la tombée de la nuit, à la brune; C... sort de sa demeure et s'achemine vers celle de sa maîtresse. Que rêvait-il, sinon qu'espérait-il en côtoyant les murailles pour atteindre, sans être vu, le dessous des fenêtres de madame P...? La surprendre à l'une de ces fenêtres en flagrant délit d'infidélité avec son rival? Improbable. Le rival ne devait pas être, à cette heure, chez madame P...; et, y eût-il été, on n'a guère pour habitude de choisir une fenêtre pour terrain d'un tendre entretien.

Quoi qu'il en soit, arrivé à son but, C... poussa aussitôt une sourde exclamation de fureur. Oh! son instinct défiant l'avait bien guidé! Contre tous les usages reçus, contre toute pudeur, madame P... était, à ce moment, accoudée au balcon de la croisée de sa chambre, côte à côte avec M.M... — le rival!... — A travers l'ombre naissante, mon ami les voyait amoureusement rapprochés; à travers l'espace, il les entendait chuchoter!

Que faire? s'introduire dans la maison par une issue secrète pour se ruer au milieu des coupables et les foudroyer? Mais M. P... pouvait lire son journal à quelques pas, dans cette pièce même où sa femme et M.M... feignaient de contempler les étoiles! M. P... était de ces maris de bonne pâte qui ne s'inquiètent jamais de rien; C... le savait par expérience : un digne et brave homme d'ailleurs que M. P..., qui n'eût pas badiné s'il eût conçu la moindre soupçon!...

Mais il n'avait pas la bosse du soupçon : une bosse qui lui manquait.

Eh bien! quoiqu'il fût presque évident pour lui qu'en se livrant à un éclat, il risquait d'attirer l'attention de M. P..., et, par contre, d'occasionner une catastrophe; — quoiqu'il se fût dit vingt fois, cent

fois, qu'à tout prendre ce n'était pas une perte irréparable que celle d'une femme qu'il n'aimait pas et qui ne l'aimait que lorsqu'ils n'avaient, tous deux, rien de mieux à faire; — étreint par cette frénésie que j'ai tenté de décrire ci-dessus, C... n'y résista point : il gagna une porte ouvrant sur le jardin, courut à la maison, gravit quatre à quatre l'escalier, pénétra dans la chambre de madame P... et se précipita entre sa maîtresse et son rival...

Et... et le malheureux n'eut que le temps de métamorphoser en un éclat de rire le rugissement de tigre qu'il allait jeter.

Celui avec qui madame P... chuchotait amoureusement à la fenêtre en étudiant les astres, c'était M. P..., c'était son mari!...

Un quart de seconde de plus, et, dans sa démence, C... apprenait à M. P... que madame P..., étant déjà munie d'un amant, n'avait pas le droit d'en prendre un second.

X

LE PÊCHEUR DE GRENOUILLES

Nous retournons à Olivier volant sur les traces d'Émile et de Faustine. Un dangereux exercice, par parenthèse, que celui de voler sur des traces à travers bois; Olivier ne tarda pas à en faire l'expérience. En franchissant un fossé, il n'aperçut point une branche de châtaignier et une branche de chêne qui lui barraient le passage en sens inverse; le châtaignier le frappa à la poitrine, le chêne au front. Deux arbres contre un homme; l'homme tomba.

Et il tomba même sans connaissance, comme une simple femme dans un des drames larmoyants de cet éminent écrivain dont le petit Daniel Kerback estimait si fort le talent monté en coupons de rentes.

Olivier pouvait se tuer à ce jeu; il en fut quitte pour une meurtrissure au sinciput et une contusion à la sixième côte; c'était donné. En outre, il eut la chance de tomber dans le fossé la tête en bas et les jambes en l'air; — une position que je vous recommande quand vous aurez à soigner des gens évanouis; contre l'opinion commune, c'est la bonne; je le tiens d'un savant docteur; — au bout d'un quart d'heure environ, le jeune peintre revint tout doucement à lui.

Le gazouillement d'un oiseau dans les feuilles... — un de ceux-là peut-être qui avaient accompagné de leurs roulades sa causerie galante avec mademoiselle Octavie, — ne contribua pas peu à ramener de l'ordre dans les idées d'Olivier. Il commença par se redresser sur l'herbe; — il est très-bon quelquefois d'avoir les jambes en l'air, mais il ne faut pas en abuser non plus; — après deux à trois secondes, employées à se recueillir, il rougit... — une preuve que son recueillement avait porté fruit, — et il murmura :

— Suis-je fou?

Fou, oui, nous le savons, Olivier l'avait été et peut être devait-il l'être encore, mais pour l'instant il ne l'était plus.

Il se leva, ramassa son chapeau que le contre-coup avait envoyé à dix pas, et, ayant consulté sa montre :

— Quatre heures, continua-t-il mentalement; rejoindrai-je Octavie où je l'ai laissée? Hum! D'abord, où l'ai-je laissée? Et puis, l'y retrouverai-je? Sans doute maintenant elle est auprès de ses amis... et amies, à qui elle raconte mon équipée. Diable! diable! Mais alors, si elle raconte... ce qui s'est passé, tout le monde va me rire au nez tout à l'heure, en me revoyant, et Faustine avec tout le monde! Faustine... je ne m'en offenserais pas .. on ne s'offense pas des railleries d'une femme...

. « Qui vous plaît; » n'osa ajouter Olivier.

— Mais Émile!

Ici l'œil d'Olivier étincela.

— Hum! je crois que je ne serais pas d'humeur maintenant à supporter ses quolibets! Il aurait raison pourtant de se moquer de moi... Oh! ce que j'ai fait est si niais! Mais c'est surtout parce qu'il aurait raison que je ne lui pardonnerais pas. Je me fâcherais... je me fâcherais tout rouge... ce qui me rendrait encore plus stupide!... Pour éviter tout cela, il vaut donc mieux laisser la bande partir de son côté et m'en aller du mien. Mais quel est-il, le mien? Je n'ai jamais fréquenté ce pays, et, pour gagner une gare qui ne soit pas celle où les autres doivent se rembarquer, il me faudrait des renseignements. Ah! je ne suis pas dans une forêt vierge de l'Amérique! La Providence avisera!

Et, sur cette conclusion, Olivier se mit en marche droit devant lui.

La Providence le conduisit au bord d'une immense mare dans les roseaux de laquelle un gamin pêchait des grenouilles.

— Où suis-je, ici, mon ami? fit Olivier.

L'enfant fixa sur son interlocuteur un regard distillant cette défiance narquoise qui semble innée chez les paysans, jeunes ou vieux, des alentours de Paris.

— Hein! répliqua-t-il, vous ne savez pas où vous êtes?

— Non, puisque je te le demande.

— Vous êtes devant un des étangs de Couberon.

— Ah! Et qu'est-ce que Couberon?... Un village comme Villemomble, comme Montfermeil? Y a-t-il une gare à Couberon?

— Une gare?

— Oui, un embarcadère... un endroit où l'on prend le chemin de fer.

— C'est donc que vous avez envie de prendre le chemin de fer?

— Pour retourner à Paris, oui... mais je ne voudrais pas le prendre à Villemomble.

— A cause?

— Ceci est mon affaire... la tienne est de gagner cette pièce de vingt sous en m'indiquant ma route.

— Vingt sous!

Le gamin avait lâché sa ligne; il considéra avidement la pièce blanche que le Parisien lui présentait, et, d'un ton devenu presque poli :

— Dame, monsieur, reprit-il, puisque ce n'est pas votre idée de partir par Villemomble, qui est tout près, si ça vous va, je vous conduirai un peu au-dessus... à Chelles... où qu'il y a aussi une station.

— Est-ce loin, Chelles?

— Oh! en une petite heure nous y serons.

— Une petite heure... ce qui signifie une bonne heure et demie, n'est-ce pas?

— Non, monsieur, non... en allant sans nous échauffer, nous serons à Chelles.... — Quelle heure qu'il est?

— Quatre heures et demie.

— Eh bien... c'est ça... vous arriverez pour le convoi de cinq heures trois quarts, c'est moi qui vous le garantis.

— En route, alors. Tiens, voici tes vingt sous.

— Merci, monsieur.

— Et tes grenouilles, tu ne les emportes pas?

— Oh! pour trois ou quatre que j'avais attrapées, ce n'est pas la peine... la fricassée ne serait pas assez *conséquente*, eh! eh!

XI

LA LÉGENDE DU DIABLE ET DU TAILLEUR

Le petit paysan avait quatorze ans; il se nommait Claude Sujel : il était originaire de Chelles où son père exerçait l'état de charron; sa mère travaillait aux champs : il avait un frère soldat, un autre charpentier, et une sœur blanchisseuse...

Olivier apprit tout cela, et bien d'autres choses encore, en cheminant avec le gamin.

M. Claude Sujel n'était pas beau; il était même assez laid; — la graine d'Apollons du Belvédère est peu cultivée aux portes de Paris, — mais il n'avait pas l'air bête..., et Olivier qui, préoccupé des événements de la journée, n'avait d'abord écouté que d'une oreille le bavardage de son jeune cicerone, finit bientôt par y prendre un certain intérêt.

— Et toi, dit-il, comme Claude achevait de lui énumérer les diverses professions de ses parents, et toi, que fais-tu? Tu es pêcheur de grenouilles?

— Non, monsieur, non, ce n'est pas un métier, ça, que de pêcher des grenouilles... c'est un amusement.

— Ah! Et quel est ton métier?... si tu en as un?...

— Oui-dà, que j'en ai un, et un dans lequel on est sûr de gagner, sans anicroches, le paradis... — quand on sait s'y prendre.

— Oh! oh! Et ce métier?

— Je suis tailleur, monsieur, c'est-à-dire apprenti tailleur, vous concevez? Il y aura un an aux noix que je couds chez M. Ravinel, à Chelles.

— Que tu couds... quand tu ne pêches pas dans les étangs de Coubercn.

— Oh! monsieur, j'avais ma journée à moi, aujourd'hui, toute ma journée. M. Ravinel et sa dame sont de noce à Paris... alors qu'ils m'ont dit hier au soir : « Mon garçon, tu peux te tirer les quilles demain. »

— Oh!... dès que tes patrons t'ont autorisé à te tirer les quilles!... Mais, une explication. Le métier de tailleur est un métier fort honorable et fort honoré, je ne le conteste point, mais à quel propos, selon toi, ceux qui pratiquent ce métier sont-ils sûrs d'aller en paradis... quand ils savent s'y prendre? J'avoue que, jusqu'ici, je n'avais jamais entendu parler de ce précieux privilége.

Claude se mit rire.

— Mon Dieu! monsieur, dit-il, c'est une histoire... comme qui dirait une farce, que M. Ravinel m'a contée un jour, et...

— Et raconte-la-moi, à ton tour, cette farce, veux-tu?

— Tout de même, monsieur. C'est donc qu'il paraîtrait qu'autrefois, dans les temps jadis, tous les tailleurs, dans tous les pays, étaient damnés, sans rémission, de père en fils; damnés, archi-damnés. C'était réglé comme du papier de musique. Un tailleur mourait... crac! il appartenait aussitôt au diable! Oh! il n'y avait pas à dire : « Mon bel ami! »

— Ah! ah! Et sait-on pourquoi le bon Dieu avait si cruellement abandonné, à tout jamais, au diable, les gens de la couture?

— On le sait peut-être, monsieur, mais, quant à moi...

— M. Ravinel a oublié de te l'apprendre. Un tort de sa part; il faudra le lui demander pour me renseigner à notre première rencontre, entends-tu, Claude?

— Je le lui demanderai, monsieur.

— Bien; continue.

— Alors, pour lors, que voilà qu'un jour, un vieux tailleur de Limmersheim, près d'Altkirch, sur le point de quitter ce monde, n'était pas content, mais pas content du tout, en songeant à ce qui lui était réservé dans l'autre.

— Il y avait de quoi.

— Par bonheur, il n'était pas bête, le père Jacques Stelwag, le tailleur de Limmersheim, et, après avoir bien ruminé, il dit comme ça à sa femme :

« — Cath, ma bonne, au prix d'un petit sacrifice, serais-tu disposée à m'éviter de rôtir à perpétuité?

« — Certainement, mon homme, que repartit Cath, tu ne me laisses pas des mille et des cent, car tu étais un brin ivrogne, joueur, gourmand, paresseux et libertin; mais, tout de même, s'il ne s'agit pour sauver ton âme que de payer une douzaine de messes à ton intention, je suis prête encore à vendre mon dernier casaquin.

« — Ça ne te coûtera pas si cher, reprit Jacques Stelwag. Tu vois mes grands ciseaux qui sont là? Mes grands ciseaux à couper le drap?

« — Oui.

« — Adonc, lorsque je serai dans la bière, tu auras soin de les y mettre à côté de moi.

— Tiens! à cause que tu veux emporter tes ciseaux?

« — Je te le dirai quand nous nous reverrons.

« — Quand nous nous reverrons? où ça?

« — Au paradis. »

« Le père Jacques Stelwag avait rendu le dernier soupir, et, bien qu'elle fût un peu penaude, au fond, de perdre un outil qui valait pour le moins vingt-six livres, Cath se conforma au vœu suprême de son mari... elle plaça les ciseaux à ses côtés.

« Cependant, ce jour-là, le diable était sorti de chez lui pour aller faire quelques courses, et, en s'en allant, il avait fermé soigneusement la porte de l'enfer afin que les damnés ne pussent s'échapper...

« Les âmes arrivées en son absence attendaient, en pleurant, son retour, dans l'antichambre.

« Satan passe au milieu de la foule de ses nouveaux sujets sans les regarder seulement...

« Mais, tout à coup, au moment de mettre la clef dans la serrure, il jette un cri et recule en disant :

« — Qu'est-ce que c'est que ça? Qui est-ce qui s'est permis de mettre ça là ? »

« Ce que Satan appelait *ça*, en le désignant du doigt, c'était une croix, ou, plutôt, c'était une énorme paire de ciseaux, accrochée à un clou, à la porte de l'enfer, et qui, ouverte, à dessein sans doute, représentait positivement, sur la boiserie, la figure d'une croix.

« Vous devinez qui avait accroché ces ciseaux à ce clou ?

« — Répondra-t-on? reprit Satan.

« L'âme de Jacques Stelwag s'avança.

« — Monseigneur le diable, dit-elle, c'est moi qui ai mis *ça* là ?

« — Toi? Et dans quel but ?

« — Dans aucun but, monseigneur. — Je sors du corps d'un tailleur...

« — Ah ! ah! Et puis ?

« — Et puis, comme j'aimais beaucoup mon état de mon vivant, j'ai prié, avant de trépasser, ma femme, de ne pas me séparer dans la mort de mon instrument favori.

« — Après?

« — Après... c'est tout. Descendue ici, un peu fatiguée, avec mes ciseaux, je n'ai pas cru mal faire...

« — Pas mal faire! pas mal faire ! nigaud! Encore si tu les avais accrochés fermés, tes ciseaux !... Allons, ôte-moi cette machine, bien vite! Tu ne dois pas ignorer que j'ai les croix en horreur!...

« — C'est possible, monseigneur, mais...

« — Mais?

« — Quand on est voué aux flammes éternelles chez vous, n'est-ce pas, vous comprenez qu'on se soucie, comme d'une vieille culotte, de vous turlupiner!

« — Hein!

« — Décrochez donc mes ciseaux, si vous voulez, et si vous pouvez, moi je les trouve parfaitement où ils sont.

« — Gredin! »

« Satan écumait; mais Jacques Stelwog! — oh! non, il n'était pas bête, le vieux tailleur, et il avait bien su ce qu'il faisait! — mais l'ombre de Jacques Stelwag se moquait de la fureur du diable. Tant qu'un damné n'était pas en enfer, le mauvais esprit n'avait pas prise sur lui; et le moyen pour le diable d'ouvrir cette porte sur laquelle reposait le signe terrible et sacré de Dieu! Impossible. Les autres âmes oubliaient de pleurer pour rire à se tordre de cette scène. Enfin le diable prit un parti : il pouvait rester là des siècles si Jacques Stelwag s'entêtait... Et il était présumable que Jacques Stelwog s'entêterait. Le diable vola vers le ciel, et, s'adressant à saint Pierre, le concierge du paradis :

« — J'ai en bas un tailleur...

« — Rôtissez-le.

« — Attendez donc!... Je ne demanderais pas mieux que de le rôtir, et toute sa lignée avec, mais c'est que je ne peux pas rentrer chez moi.

« — Comment, vous ne pouvez pas rentrer chez vous! Et à cause?

« — A cause que, pour m'en empêcher, ce gueux de tailleur s'est ingéré de mettre sur ma porte quelque chose qu'il m'est défendu de toucher...

« — Quelque chose? quelle chose?...

« — Eh! vous le savez bien! une croix. Cependant ça ne peut pas durer comme ça... la besogne souffre en enfer; — quand le maître n'est pas là!... — Et puis, il y a un tas d'âmes de damnés qui me goaillent en me voyant obligé de rester dehors avec elles!

« — Que voulez-vous que j'y fasse?

« — Ce que je veux... parbleu! c'est bien simple; une fois n'est pas coutume : consentez à recevoir ce tailleur dans le paradis, il retirera sa croix de ma porte. Est-ce dit?

« Saint Pierre hésitait; il lui déplaisait d'avoir ainsi la main quasi forcée; d'un autre côté, le moyen ingénieux employé par Jacques Stelwag pour se soustraire aux griffes du diable le faisait sourire dans sa barbe.

« — Allons, répliqua-t-il, vous avez raison, Satan; une fois n'est pas coutume! Envoyez-moi votre tailleur. »

XII

DES COUPS DE FOUDRE

La légende du tailleur et du diable valut une seconde pièce de vingt sous à Claude Sujol; Olivier avait ri en écoutant ce conte naïf : après le guide il récompensa le narrateur.

Au reste, le petit paysan n'avait pas menti au Parisien : arrivé à cinq heures vingt-cinq minutes à la station de Chelles, le dernier montait presque aussitôt dans le convoi qui le ramenait à Paris.

Rien d'intéressant à noter à propos du voyage solitaire du jeune peintre, si ce n'est qu'en passant devant la gare de Villemomble il porta machinalement ses regards du côté du restaurant Bonnafou. L'établissement était désert; la troupe joyeuse, qui courait, quelques heures auparavant, dans ses jardins, s'était envolée.

— Et Faustine, pensa Olivier, Faustine, où est-elle, que fait-elle en ce moment? Elle est avec Émile, sans doute. Il l'aura reconduite chez elle où il est occupé à lui dire... plus commodément que dans un bois... qu'il l'aime... et qu'il est heureux d'être aimé d'elle!

Toute la soirée Olivier fut d'une humeur massacrante. En vain il se sermonnait, en vain il se répétait qu'il y avait extravagance à s'inquiéter d'une femme... *qui n'en valait pas la peine*... l'image de l'amie d'Amanda s'obstinait à le poursuivre. Il dîna, n'importe où, du bout des dents. Au théâtre, — à l'Opéra-Comique, — où il était allé pour tenter de se distraire, il ne réussit qu'à trouver tout, musique et chanteurs, exécrable!

Pour comble d'ennui, il eut à essuyer dans les cou-

loirs, au foyer, les hordées de questions de deux à trois personnes de sa connaissance, au sujet de la marque bleue, jaune et rouge, qu'il portait au sommet du front.

— Qu'est-ce que c'est; vous vous êtes blessé? Vous êtes tombé? Où cela? Comment? Souffrez-vous? Avez-vous pris au moins du vulnéraire? de l'arnica? de l'eau de mélisse?

— En vérité, grommelait Olivier, tous ces gens-là sont insipides! De quoi se mêlent-ils avec leur sollicitude? On ne peut donc plus se bossuer la tête tranquillement, maintenant?

A dix heures, il rentrait à sa demeure; il gronda Victor, son domestique, qui, ne l'attendant pas si tôt, lisait un feuilleton de Ponson du Terrail, au lieu de préparer le lit de son maître.

Il demanda un verre d'eau sucrée avec de la fleur d'oranger. Il n'y avait pas de fleur d'oranger dans la maison. Pas de fleur d'oranger quand on en veut!... Misère!

— Je vais descendre en chercher, monsieur.

— Descendre... où?

— Chez l'épicier.

— L'épicier est fermé à cette heure.

— Mais non, monsieur, il ne doit pas être encore fermé.

— *Il ne doit pas!*... Vous avez des raisonnements étourdissants! Et s'il l'est, fermé, que ferez-vous?



Votre main, monsieur Olivier, et, pour la peine, je vous dirai la suprême raison qui m'empêche de vous donner... (Page 32.)

— J'irai chez un autre.

— Oui, oui... pour un verre d'eau, vous arpenterez tout Paris! — Allons, laissez-moi.

— Mon Dieu! monsieur, je suis désolé; si j'avais su... mais comme monsieur n'a pas l'habitude...

— De boire quand j'ai soif?

— Non... mais de boire de l'eau de...

— Eh bien! si je n'ai pas cette habitude, je la prends; vous entendez?

— Oui, monsieur.

— Il est inconcevable qu'il n'y ait pas, chez moi, ce qu'il y a chez tout le monde.

— Oui, monsieur.

— Je veux, dès demain matin, un flacon d'eau de fleur d'oranger sur ma table de nuit.

— Il y en aura un, monsieur.

— Un ne suffit pas; achetez-en deux, achetez-en dix, et que, dorénavant, quand je me sentirai mal à l'aise...

— Ah! mais, si monsieur est malade, je puis lui faire du thé!... Oh! nous avons du thé, ici... ça, nous en avons toujours!

— Eh! qui vous parle de thé... qui vous dit que je sois malade?

— Monsieur...

— Assez! — Quand vous aurez fini de tourner et de retourner dans ma chambre! Qu'est-ce que vous cherchez? votre journal? Il est donc bien intéressant, ce journal, et vous êtes donc bien riche que vous dépensiez chaque soir trois sous pour l'acheter?...

— Oh! monsieur, je ne l'achète pas! C'est le concierge...

— Qui vous le prête?... Ah! ah!... Et la personne à qui il appartient, l'abonné, s'en passe, pendant ce temps, alors?

— Cette personne est partie pour la campagne, monsieur.

— Et elle laisse son journal à Paris rien que pour votre agrément et celui du portier!..... Comme c'est probable!...

— Monsieur!...

— Assez, encore une fois! Je suis las; j'ai envie de dormir; vous me permettrez bien de dormir, si vous n'êtes pas capable de me donner une goutte d'eau de fleur d'oranger lorsque j'en désire.

Ce pauvre Victor s'était retiré tout contrit: un excellent domestique que Victor, au service d'Olivier depuis cinq ans, et qui, ces cinq ans durant, n'avait pas été aussi rebroué que pendant cinq minutes ce soir-là.

Olivier avala en grognant un verre d'eau sucrée... à l'eau sucrée... puis il se coucha, lut quelques pages d'un livre qui quittait rarement son chevet: *De l'amour*, par Stendhal...

Et il s'endormit — assez tranquillement — sur ce dernier paragraphe du chapitre XXIII, intitulé: *Des coups de foudre*.

« L'amour physique a aussi ses coups de foudre. Nous avons vu hier la plus jolie femme et la plus facile de Berlin rougir tout à coup dans sa calèche où nous étions avec elle. Le beau lieutenant Fiedorff venait de passer. Elle est tombée dans la rêverie pro-

fonde, dans l'inquiétude. Le soir, à ce qu'elle m'avoue au spectacle, elle avait des folies, des transports, elle ne pensait qu'à Findorff, auquel elle n'a jamais parlé! Si elle eût osé, me disait-elle, elle l'eût envoyé chercher : cette jolie figure présentait tous les signes de la passion la plus violente. Cela durait encore le lendemain; au bout de trois jours, Findorff ayant fait le nigaud, elle n'y pensa plus. Un mois après, il lui était odieux. »

XIII

L'AMITIÉ D'UN VAUDEVILLISTE EST UN BIENFAIT DES DIEUX

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER seul, puis L'OMBRE DE FAUSTINE.

Nous sommes au lendemain matin, chez Olivier Lambert. Neuf heures; Olivier est encore couché; il ne dort plus, mais il n'est pas absolument réveillé; tandis que son corps goûte ce bien-être indéfinissable du lit, au matin, si cher aux Parisiens en général et à ces paresseux d'artistes en particulier, son imagination se complaît à voir se dérouler devant elle un petit drame galant de son cru, dont nous allons donner une représentation censurée au lecteur.

OLIVIER, seul[1].

Faustine!... Non, de ma vie, je n'ai vu une femme qui... Quelle petite main! Oh! comme je la moulerais, cette main-là, si elle m'appartenait seulement huit jours!... Ah! Émile ne la moulera pas, lui! Il est trop bête! Trop bête... non, Émile n'est pas bête... il a de l'esprit, beaucoup plus d'esprit que moi, puisqu'il... — Ce Stendhal, avec son lieutenant Findorff dont la jolie Berlinoise n'a plus voulu au bout d'un mois!... Au bout d'un mois! S'il était si *nigaud*, ce Findorff, la dame y avait mis de la patience encore à s'en dégoûter! — Faustine!... Eh! mon Dieu! qui me dit qu'Émile sera son amant? Qui me dit qu'en apprenant... Tiens... c'est cela qui serait gracieux, si elle arrivait comme ça, tout d'un coup, pour me dire...

L'OMBRE DE FAUSTINE, apparaissant près du lit d'Olivier.

Je vous aime!

OLIVIER, transporté.

Quoi! c'est vous! Vous!...

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Oui, c'est moi. Cela vous déplaît de me voir?

OLIVIER.

Oh!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Octavie a tout conté hier devant tous.

OLIVIER.

Ah! Ma fugue, lorsque je vous ai aperçue dans les taillis avec Émile! Vilaine!... il vous embrassait!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Mais non! Il essayait, seulement.

OLIVIER.

Menteuse! et l'écho! Après cela, puisque j'avais eu l'air de ne pas tenir à vous, vous aviez donc un peu le droit de...

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Mais figurez-vous que j'étais enragée, au contraire, de vous savoir en promenade avec Octavie!

OLIVIER.

Bah!... Vous vous êtes enfuie, pourtant, quand j'ai couru après vous!...

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Émile qui m'entraînait.

OLIVIER.

Oh! cet Émile, je le tuerai!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

A quoi bon, si c'est vous que j'aime!

OLIVIER, avec joie.

C'est vrai... (Il lui prend la main qu'il commence à manger... de baisers.)

L'OMBRE DE FAUSTINE, baissant les yeux.

Laissez-moi... ma démarche est bien inconséquente!... Me présenter chez un jeune homme,.. le matin!...

OLIVIER.

Puisque vous m'aimez!... (S'apercevant que l'ombre a son chapeau, — suppliant :) Otez votre chapeau!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Non! non!... Oh! je m'en vais tout de suite!...

OLIVIER.

Par exemple!... Voyons, Faustine, chère Faustine, n'êtes-vous pas maîtresse de vos actions?... (Il lui enlève son chapeau.)

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Olivier... de grâce!... c'est mal!... Oui, je suis maîtresse de mes actions, mais ce n'est pas une raison pour... — Oh! quelle affreuse nuit j'ai passée!

OLIVIER, ôtant le châle de l'ombre.

Et moi, donc!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Je n'ai pas dormi une minute.

OLIVIER.

Ni moi non plus.

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Je me disais : « Pauvre garçon! il me méprise!... »

OLIVIER.

Ça, je ne vous dissimule pas que je vous en voulais un peu de...

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Mais puisqu'il ne m'a pas embrassée! Puisque je n'étais dans le bois avec lui que pour vous chercher!...

OLIVIER.

Pas possible!

L'OMBRE DE FAUSTINE.

Vous ne me croyez pas?

OLIVIER.

Si! si!... (L'entourant de ses bras.) Je te crois!... Je te crois!

L'OMBRE DE FAUSTINE, se débattant.

Olivier!... Vous abusez!... Mon ami!...

SCÈNE II

LES MÊMES, VICTOR, en dehors.

VICTOR, heurtant à la porte de la chambre à coucher.

Toc, toc... Monsieur?

1. Il est bien entendu que cette rêverie, ainsi que toute rêverie, ne peut guère être retracée, comme elle a été conçue, qu'à bâtons rompus. Nous prions donc le lecteur de ne pas s'étonner si la chose pèche quelque peu contre la fameuse règle des *trois unités* des anciens.

OLIVIER, sursautant dans son lit.

Hein? (L'ombre de Faustine s'évanouit.)

VICTOR.

Il y a là un monsieur, un de vos amis, qui insiste pour vous dire un mot, tout de suite, tout de suite.

OLIVIER, avec colère.

Un monsieur! un ami! un mot!... Mais, entrez, animal; est-ce que j'entends ce que vous me chantez, moi! (A part, songeant à son rêve interrompu.) Quel dommage!

VICTOR, entrant.

Monsieur, vous concevez que je ne me serais pas permis... sachant surtout que monsieur était indisposé hier au soir... — J'ai acheté de l'eau de fleur d'oranger, monsieur! J'en ai acheté deux litres.

OLIVIER, se dressant sur sa couche.

Qui est-ce qui est là, voyons?

VICTOR.

M. Émile Fortier, monsieur.

OLIVIER, tressaillant.

M. Émile Fortier!... — (A part.) Une visite qui ne ressemble pas tout à fait à celle de.....

VICTOR.

Il paraîtrait qu'il faut absolument que M. Émile Fortier parle à monsieur... absolument... c'est très-pressé; sans cela je n'aurais pas.....

OLIVIER, d'une voix brève.

Tirez les rideaux.

VICTOR, obéissant.

Oui, monsieur.

OLIVIER.

Donnez-moi mon pot à tabac et mon papier à cigarettes.

VICTOR, même jeu.

Oui, monsieur. (Souriant.) Monsieur va mieux; quand on a plaisir à fumer, c'est que.....

OLIVIER.

On vous dispense de vos réflexions. — A présent, faites entrer M. Émile Fortier.

VICTOR.

Oui, monsieur. (Exit.)

SCÈNE III

OLIVIER seul, puis ÉMILE.

OLIVIER, seul, roulant un papelito.

Que me veut-il? Me narrer l'épopée de sa nuit avec mademoiselle Faustine? Non. Ce serait de trop mauvais goût. Et puis... sa nuit!... il n'est pas présumable que Faustine ait consenti si vite à.....

ÉMILE, entrant.

Bonjour, Olivier.

OLIVIER. (Assez sec.)

Bonjour.

ÉMILE.

Tu me pardonnes de te déranger de si bon matin?.....

OLIVIER.

Tu ne me déranges pas du tout. Je venais de me réveiller, tu vois... je fumais ma cigarette.

ÉMILE.

Bon. (Lui tendant la main.) Et, d'abord, me donnes-tu la main?

OLIVIER.

Pourquoi donc pas! (Il touche du bout des doigts ceux d'Émile.)

ÉMILE, s'asseyant près du lit.

Maintenant, voici le sujet de ma visite, mon ami.

OLIVIER.

J'écoute.

ÉMILE, qui a aperçu la fatale marque tricolore.

Tiens..... qu'est-ce que tu as donc au front? Tu t'es blessé?

OLIVIER, rougissant.

Non; je me suis un peu cogné la tête hier au soir contre une porte...

ÉMILE, raillant malgré lui.

Un peu!... Mazette! La porte a dû le sentir!...

OLIVIER, fronçant le sourcil.

Très-spirituel.

ÉMILE, redevenant sérieux.

Allons! Je suis un sot! J'accours dans l'intention de t'offrir une preuve d'amitié, et je commence par te taquiner!

OLIVIER.

Une preuve d'a.....? Tu as besoin d'argent? Tout à toi.

ÉMILE, s'inclinant en souriant.

Bien riposté. Non, mon cher Olivier, ce n'est pas en t'empruntant de l'argent que je désire te témoigner la sincérité de mon affection. Il s'agit de tout autre chose entre nous, aujourd'hui; de quelque chose qui touche au plaisir... sinon à l'amour.

OLIVIER.

Comprends pas.

ÉMILE, toujours souriant.

Là!..... N'arbore pas le pavillon rouge! Quand Oreste, repentant d'un tort, revient vers Pylade, c'est bien le moins que Pylade reçoive poliment Oreste.

OLIVIER.

Poliment! Il me semble... mais alors explique-toi, que diable! Qu'est-ce que cette preuve d'amitié?

ÉMILE.

Une des plus grandes qui soient au monde: je viens t'offrir de te laisser le champ libre près d'une femme qui te plait... qui nous plait à tous deux.

OLIVIER, vivement.

Le champ libre!

ÉMILE.

Laisse-moi poursuivre, et ne m'interromps pas trop, je t'en supplie. Hier, à notre arrivée au restaurant, à Villemomble, je t'ai demandé si tu avais des vues sur mademoiselle Faustine, et tu m'as répondu négativement. Confiant en ta parole, et me sentant, d'ailleurs, très-enclin à adorer cette jolie blonde, je me suis aussitôt mis en mesure de lui déclarer mes feux...

OLIVIER.

Et tu les lui a déclarés, et elle les a favorablement accueillis!..

ÉMILE.

Je ne le nierai point; Faustine ne m'a pas trop mal reçu!

OLIVIER.

Et puis? Tu es content! Très-content! Tant mieux pour toi! Après?...

ÉMILE.

Après! Oh! oh! Si tu recommences à te dégaiser en buisson d'épines! Après... c'est que voilà justement où tu t'abuses, mon bon Olivier; c'est que je ne suis pas si content que cela! J'ai un caractère assez singulier, moi; assez rare, si tu veux; j'aime beaucoup les femmes... oh beaucoup!... mais j'aime encore bien plus mes amis! A mes amis, je suis et je serai tout prêt toujours à sacrifier sans hésitation les plus beaux yeux des cinq parties du monde. Je n'admets pas que pour un minois, — chiffonné par Vénus en personne! — l'homme, qui me serrait cordialement la main hier, me la serre aujourd'hui... tiens, comme tu me l'as serrée tout à l'heure.

OLIVIER.

Mais...

ÉMILE.

Mais, je conclus; ne t'impatiente pas. — Tu regrettes Faustine.

OLIVIER.

Comment, je...

ÉMILE.

Chut! Ne boude pas contre ton cœur! Tu n'étais pas de bonne foi, hier, en me disant que peu t'importait que je fisse la cour à cette petite; tu obéissais à un mouvement de dépit, alors... — A quel propos ce dépit? Ceci te regarde, — et cela est si vrai que, malgré toi, quelques heures plus tard, en la voyant à mon bras dans les bois...

OLIVIER.

Ah! si tu écoutes les cancans de mademoiselle Octavie!

ÉMILE.

Les cancans! Merci! Avec ça qu'elle avait lieu d'être ravie, cette pauvre Octavie, que tu l'aies plantée là pour reverdir, au moment le plus intéressant peut-être de votre entretien!

OLIVIER.

Enfin, Octavie vous a dit... et vous avez bien ri tons, n'est-ce pas?

ÉMILE.

Les autres ont pu rire... et j'ai pu rire un instant avec les autres, j'en conviens; mais ensuite j'ai réfléchi...

OLIVIER.

Et Faustine?

ÉMILE.

Faustine, quoi?

OLIVIER.

A-t-elle ri aussi, elle?

ÉMILE.

Pianissimo, parole!

OLIVIER (joyeux).

Ah!

ÉMILE.

Bref, c'est à la suite de mes réflexions... fortifiées encore par ta disparition... — Au fait, où t'es-tu sauvé? Nous t'avons cherché partout dans les bruyères.

OLIVIER.

Je suis allé prendre le train à Chelles... le train de cinq heures et demie. — C'est à la suite de tes réflexions?

ÉMILE.

Que je viens te dire : « J'ai rendez-vous tantôt, à deux heures, avec Faustine. »

OLIVIER, les lèvres pincées.

Ah! En ce cas...

ÉMILE.

Permets!... Quel volcan! Il n'y a pas moyen de faire de la grandeur d'âme tranquillement, avec ce gaillard-là!... Oui, j'ai rendez-vous aujourd'hui, à deux heures, avec Faustine... — Sapristi, mets-toi à ma place, aussi! Parce que je supposais que tu en tenais plus que tu n'avais voulu le confesser pour Faustine, fallait-il que je lui tournasse le dos... brutalement, après lui avoir répété, pendant toute une journée, que j'étais amoureux d'elle?

OLIVIER, avec amertume.

Non! d'ailleurs, elle ne te l'eût pas permis peut-être, de lui tourner le dos!

ÉMILE, hochant la tête.

Eh!... C'est une drôle de fille, je crois, que celle-là! Si elle se tue jamais pour un amant, on pourra l'écrire à Rome.

OLIVIER.

Vous serez bien ensemble, alors.

ÉMILE.

Que veux-tu! je ne suis pas romanesque, c'est vrai, et je ne m'en repens pas... Ça empêche de travailler, les idées à la Werther!

OLIVIER.

Et ensuite?... Qu'ai-je gagné à apprendre que tu es attendu tantôt chez mademoiselle Faustine? Où est ton sacrifice? Ton fameux sacrifice? Je proclame que je n'en vois pas ombre jusqu'à présent!

ÉMILE, souriant.

Jusqu'à présent, non, mais... suis-moi bien : si, avant l'heure où je dois me présenter chez Faustine, je te proposais, à toi, de t'y rendre?

OLIVIER.

De m'y rendre! Pourquoi faire?

ÉMILE.

Comment pourquoi faire!... Ah! Elle est trop forte! Mais pour me couper l'herbe sous le pied si tu peux... et si Faustine consent à te prêter sa serpette.

OLIVIER, l'œil étincelant.

Te couper l'her... Hein!... Ah!... Quoi! tu consentirais...

ÉMILE.

Je consens... précisons : voici ce à quoi je consens, et, encore une fois, en me conduisant ainsi, j'ai la prétention de penser qu'on ne rencontre pas de rivaux de mon espèce à remuer à la pelle. Faustine est dans nos eaux à tous deux, n'est-ce pas? mais, à tort ou à raison, par l'effet du hasard, ou par l'effet de ton coup de tête, c'est moi qui me trouve le plus avancé à cette heure dans ses bonnes grâces. C'est moi qui ai la corde. Or, ami compatissant, — peut-être parce que je ne suis qu'un amoureux peu opiniâtre, — je t'offre de rattraper tes avantages perdus. Nous déjeunons ensemble; vers midi, midi et demi, tu fais irruption chez Faustine. Ou elle te reçoit bien ou elle te reçoit mal. Si elle te reçoit bien... je déserte

le champ de course, c'est-à-dire que je me retire franchement devant toi comme devant mon vainqueur; si elle te reçoit mal...

OLIVIER.

Tu vas à ton rendez-vous, à deux heures, c'est tout simple.

ÉMILE.

Tout ce qu'il y a de plus simple. Et puis, que dis-tu de ma proposition?

OLIVIER, lui tendant la main en souriant.

Qu'elle est digne d'être insérée dans tous les journaux sous la rubrique : *Belles actions.*

ÉMILE.

Ah! tu me railles déjà!

OLIVIER, vivement.

Non, non!... Je te jure que je te garderai une éternelle reconnaissance de ton excellent procédé. Vois-tu, Émile, ce n'est pas que je sois plus que toi réellement épris de Faustine, mais... mais, eh bien! je ne m'en cache point, là : elle m'a séduit, cette jeune femme... et je t'en aurais voulu toute ma vie de me l'avoir enlevée sans combat.

ÉMILE.

J'ai donc été on ne peut mieux inspiré en te rappelant en lice. *Messieurs les Anglais, tirez les premiers!* On n'est pas plus chevalier frrrrançais, j'espère! Ah! çà, voici onze heures bientôt. Où déjeunons-nous?

OLIVIER.

Où demeure-t-elle?

ÉMILE.

Rue Hauteville.

OLIVIER.

Déjeunons chez Provost, au restaurant du Gymnase.

ÉMILE.

Accepté Provost. Je vais donc t'y attendre, comme je t'y attendrai encore, tandis... (avec une sorte d'effroi comique.) Ah! mais, courtoisie pour courtoisie, Olivier. Quel que soit le résultat de ta visite, tu ne me laisseras pas croquer le marmot toute la journée au restaurant du Gymnase?

OLIVIER, avec une vertueuse indignation.

Oh!

ÉMILE.

Et qui est-ce qui paie le déjeuner?

OLIVIER.

Moi, parbleu!... Et tout au champagne.

ÉMILE.

Au fait, c'est bien le moins... si tu gagnes; mais si tu perds?

OLIVIER, tressaillant.

Tu m'en payeras un autre... plus tard.

ÉMILE.

Signé. A tout à l'heure. (En s'en allant, à lui-même.) Hum!... s'il perd, j'ai peur que nous ne déjeunions pas de longtemps ensemble! Enfin, je n'aurai rien à me reprocher!

SCÈNE IV

OLIVIER, seul, sautant à bas de son lit pour s'habiller.

Ce bon Émile!... Ah! si mon rêve de ce matin allait se réaliser!

XIV

THAT IS THE QUESTION

Elle était dans son boudoir; seule. Debout, accoudée sur le marbre de la cheminée, elle se regardait depuis quelques minutes, fixement, dans une glace. Une de ces conversations intimes, comme nous en avons tous, hommes ou femmes, de temps à autre, avec nous-mêmes; à vingt ans, pour nous dire : « Je suis jeune ; le monde m'appartient! » A trente : « Tiens! un cheveu blanc! L'arracherai-je? Non. C'est original *un* cheveu blanc! » A quarante : « Eh! eh! je vieillis... bah!... puisque tout le monde me jure que je ne parais pas mon âge! » A cinquante : « Ah! décidément, la neige tombe! Mais cela me va-t-il si mal, cette neige? Ma foi, non. » A soixante... A soixante ans, devons-nous nous regarder encore dans notre miroir? Pourquoi pas? Quand ce ne serait que pour nous habituer à l'hiver, en nous rappelant le printemps et l'été.

Faustine en était encore au printemps, elle; pas un seul fil d'argent ne mêlait son rayonnement perfide au doux éclat de sa blonde chevelure; pas une ride sur son front, moins qu'une ride, pas un de ces sillons — perceptibles seulement pour les rivales ou les amants... qui n'aiment plus, — que laissent après elles, au visage, au-dessous des yeux, au coin des lèvres, les heures... souvent renouvelées, de plaisir.

Cependant il y avait quelque chose de triste à ce moment dans la physionomie de la jeune femme; de bien triste. Ainsi plongée dans la contemplation de sa propre personne, on eût dit qu'elle découvrait sur son visage des taches que nul autre, — que *nulle autre*, fût-ce mademoiselle Octavie, mademoiselle Octavie impartiale, — n'y eût aperçues.

C'est que, peut-être, à ce moment, Faustine se contemplait moins avec ses yeux qu'avec son cœur.

— Madame...

Elle se retourna vivement. Suzanne, sa femme de chambre, était sur le seuil du boudoir; Suzanne, qui souriait dans sa collerette, s'imaginant avoir surpris sa maîtresse en perpétration du péché de coquetterie.

— Qu'y a-t-il?

— Une visite, madame.

La femme de chambre tendait une carte...

Faustine jeta d'abord un coup d'œil sur la pendule. — Il était midi.

— Déjà! murmura-t-elle.

Puis elle prit la carte; mais, à peine eut-elle lu le nom du visiteur, que son regard changea d'expression; il n'était qu'étonné, il devint pensif...

En camériste bien éduquée, Suzanne respectait la méditation de sa maîtresse.

Enfin : — Priez ce monsieur d'entrer, dit Faustine.

— Bien, madame.

Olivier Lambert entra.

Il était pâle, très-pâle même. Il salua la jeune femme, qui lui rendit gracieusement son salut.

— Qu'est-ce qui me procure cette aimable surprise, monsieur?

— Madame...

— Mais asseyez-vous donc; vous paraissez fatigué.

— Fatigué... non, madame, je ne suis pas..

— Alors vous êtes un peu souffrant?

— Oui... c'est-à-dire, non, je ne suis pas souffrant non plus, mais... la crainte de vous déplaire en me présentant ainsi chez vous...

— La crainte!... La crainte!... Vous passiez dans ma rue, et le désir vous a pris de me rendre une petite visite! Quoi de plus naturel!... Ah! une question pourtant! Qui donc vous a donné mon adresse?

— Qoi? ...

— Oui. Amanda?

— Oui, madame, oui... c'est... c'est votre amie Amanda.

— Ah!... Elle a parfaitement fait. Mais vous ne voulez donc pas vous asseoir! Alors je vais me lever aussi, moi!

— Non, non, madame... restez, de grâce! Je ne sais à quoi je songe...

— A ce que vous avez à me dire, probablement. Eh bien! avec votre permission, tandis que vous le chercherez, je continuerai cette tapisserie... à laquelle je travaillais lorsqu'on vous a annoncé. — Aimez-vous cela, monsieur?

— Cela? Ah! ces fleurs?

— Ces fleurs qui sont des oiseaux... oui?

— Ah!... c'est vrai!... Ravissant.

— Oh! ravissant... je ne suis pas bien babile, au contraire... mais il faut bien tuer le temps, n'est-ce pas? — Les femmes, en Italie, s'occupent-elles aussi, dans leur intérieur, à ces petits ouvrages d'aiguille?

— Les femmes... en Italie? Mon Dieu! madame, je vous avouerai que j'ai peu fréquenté le monde, en Italie.

— Ah! au fait, lorsqu'on est tout entier à son art! Et quelle ville habitiez-vous là-bas?

— Là-bas?... J'ai habité principalement Rome, où se trouvent les plus remarquables académies de peinture... mais je suis allé aussi à Milan, à Florence, à Venise, à Naples... bref, j'ai parcouru presque toute l'Italie.

— Ah!... Et cependant vous ne jugez pas que vous la connaissiez suffisamment, puisque vous voulez y retourner bientôt? — Ne m'avez-vous pas dit, hier, que vous comptiez retourner au premier jour en Italie?

— En effet, madame, dès que j'aurai terminé quelques affaires qui me réclamaient à Paris... Mais rien ne me presse... Oh! rien!... Je suis complétement libre... par conséquent... — je n'ai pas de famille... j'ai peu d'amis...

— Ah!... vous n'avez pas de famille?

— Mon père est mort il y a deux ans, et ma mère ..

— Votre mère?

— Je n'ai jamais eu la joie de l'embrasser : elle est morte, elle, en me mettant au monde.

— Je vous plains, monsieur. Il me semble que... pour un artiste surtout... cela doit être bon d'avoir quelqu'un à qui confier ses projets, ses espérances... quelqu'un près de qui l'on puisse s'enorgueillir de ses succès. — Enfin, vous êtes jeune. Quel âge avez-vous?

— Vingt-neuf ans.

— Oh! vous êtes tout jeune. Et déjà célèbre! Oh! l'on m'a dit que vous aviez beaucoup de talent... beaucoup! Vous rencontrerez une femme digne de vous... vous l'aimerez, vous l'épouserez, et...

— Madame...

— Monsieur.

— Vous plairait-il de m'éclairer sur une question?

— De vous éclairer sur... Et laquelle, monsieur?

— Une question qui est restée en suspens hier entre nous, et que vous vous êtes engagée... ou presque engagée à résoudre à l'occasion. Eh bien! madame, l'occasion est venue. C'est pour la susciter que je suis ici... Et non pour vous parler Italie, peinture, famille, mariage. Si... si je vous aimais, madame... oh! si je vous aimais de toutes les puissances de mon âme, pourquoi aurais-je tort?

XV

OU — A L'EXEMPLE DE NOMBRE DE FEMMES — FAUSTINE RÉSOUT LA QUESTION... SANS LA RÉSOUDRE

A ces paroles d'Olivier, à cette *question* si inopinément remise par lui sur le tapis, Faustine s'était prise à considérer le jeune peintre comme on considérerait une personne qui, en train de s'entretenir raisonnablement avec vous, vous donnerait tout à coup sujet de douter de la lucidité de son cerveau en se lançant à brûle-pourpoint en pleine divagation.

Olivier supporta sans broncher l'examen dont il était l'objet; cependant, comme, à certains signes, ses yeux lisaient dans les yeux de Faustine que l'accès de surprise qu'il lui avait causé allait se transformer en un accès d'hilarité :

— Ne riez pas, madame, ne riez pas! s'écria-t-il d'une voix suppliante. Un mot, un seul, — si vous n'en avez qu'un seul à me dire, — qui m'apprenne pourquoi je dois renoncer à tout jamais à vous revoir! Mais ne riez pas! oh! ne riez pas! Si vous ne voulez pas m'aimer, si vous ne voulez pas que je vous aime, au moins ne vous moquez pas de moi! Je vous jure que vous me feriez bien du mal.

A mesure que le peintre s'exprimait, maintenant, les traits de Faustine devenaient presque graves, d'une gravité douce et comme attendrie. Quand il se tut :

— Vous voulez que je sois sérieuse, monsieur, dit-elle, je le serai. Aussi bien, je crois, en effet, que vous êtes de ceux dont une femme, quelle qu'elle soit, ne doit pas se jouer.

— Alors?

— Alors, vous me demandez aujourd'hui, n'est-ce pas, comme vous me l'avez demandé inutilement hier, pourquoi ce serait une faute de votre part de m'aimer? Et je vous réponds aujourd'hui que ce serait une faute... parce que...

— Parce que?...

— Parce que je ne pourrais pas vous aimer, moi.

— Et pourquoi ne le pourriez-vous pas?

— Ah! prenez garde! Vous vous contentiez d'un mot tout à l'heure, et maintenant...

— Et maintenant j'en exige deux, j'en exige dix, cent, puisqu'un seul ne m'explique rien! Faustine!

— Vous l'exigez; soit encore. Je ne pourrais pas vous aimer parce que je ne le voudrais pas.

— Vous ne le voudriez pas!

— Non. Êtes-vous satisfait?

— Oh!...

— Pardon. C'est juste; à tous égards, le terme est assez mal choisi. Mais comment m'exprimer?... La vérité est que je ne saurais vous dire, vous répéter que ceci : « Je ne puis ni ne veux vous aimer. »

— Parce que vous en aimez un autre?

— Vous êtes dans l'erreur; je n'aime personne.

— Oh!... personne!... Et...

— Et?

Près de prononcer le nom d'Émile, Olivier s'arrêta.

— Mais, reprit-il, si vous n'aimez personne, qui vous empêche de m'aimer, moi? Y a-t-il donc en moi quelque chose qui vous repousse?

— Point du tout, et la preuve c'est que je suis toute disposée à vous accepter pour mon ami.

— Votre ami! Mais un ami a des droits aussi!

— Lesquels?

— Ceux de veiller, de protéger, de défendre.

Faustine hocha malicieusement la tête.

— En ce cas, dit-elle, à mon grand regret, je me vois obligée de vous reprendre l'emploi que je vous destinais, mon pauvre monsieur Olivier; il vous donnerait trop de besogne.

— Comment?

— Sans doute. Je m'accommoderais volontiers d'une amitié qui se divertirait de mes folies...

— Vous ne vous accommoderiez pas de celle qui en pleurerait?

— Vous l'avez dit : j'ai horreur des larmes... dans mes yeux et dans ceux des autres. Je suis sur terre pour rire... entendre et voir rire...

— Et pour aimer?

— Et pour aimer... un peu.

— Très-peu!... Oh! Amanda avait bien raison!

— Amanda avait raison... à quel sujet? Oh! parlez, parlez, je ne m'offenserai pas! Ah! vous avez causé avec Amanda... causé de moi? Et quelle est son opinion sur moi? Que je n'ai pas de cœur? Oui, Amanda a raison, si c'est manquer de cœur que de ne pas croire à l'amour... l'amour qui fait de vous son esclave, sa victime... l'amour qui vous impose mille peines, mille tourments, mille tortures, pour vous abandonner ensuite lâchement dans un coin... oui, je n'ai pas de cœur... je n'en ai pas et je me félicite de n'en pas avoir. Tenez, monsieur Olivier, vous rappelez-vous cette chanson que M. Charles Dugas nous chantait hier, à Villemomble : *la Fée aux amourettes?* Eh bien! cette chanson, je l'ai demandée pour la faire encadrer ici, dans ce boudoir, dans un cadre d'or. Les amourettes!... Eh! il n'y a que cela de vrai sur terre! Quelques mois, quelques semaines à se dire gaiement : « Je t'aime! » Et... au revoir... non pas même au revoir, adieu! Voilà le seul amour possible! Ah! ah! ah! De singuliers principes que j'ai là, n'est-ce pas, pour une femme? Des principes qu'il serait au moins convenable de ma part de ne pas émettre tout haut! Mais vous l'avez... exigé! Tant pis pour vous, ou plutôt, tant mieux! S'il vous en coûtait tout à l'heure un peu de m'entendre vous dire que je ne vous aime pas... que je ne vous aimerai jamais... à présent que vous me connaissez, que vous me connaissez bien, vous devez être aux trois quarts consolé... Ah! ah! ah!... Une femme sans cœur... ça s'oublie vite!... Ah! ah! ah!

Olivier regardait fixement Faustine: il l'écoutait, avec une sorte de frisson, égrener les notes aigres et stridentes de son rire nerveux, forcé, faux...

— Ah! pardon encore, dit-elle en s'interrompant à demi, je ne me rappelais plus que cela vous est désagréable de m'entendre rire! Ah! ah! ah!...

— Désagréable... non; pénible.

— Eh bien! je ne ris plus, là...

— Et vous ferez bien... car... vous qui détestez les larmes, voyez, voilà que vous pleurez à force de rire.

Il lui tendait un miroir à main.

— C'est vrai, fit-elle, en s'essuyant vivement les yeux.

Il y eut un silence.

— Vous avez donc beaucoup souffert, Faustine? reprit Olivier.

— Beaucoup souffert, moi! Ah! Vous vous imaginez que c'est quelque grande douleur d'amour qui m'a faite telle que je suis!... Vous vous trompez; je n'ai jamais aimé... d'amour.

— Il n'y a pas que les douleurs d'amour qui dessèchent le cœur.

Elle tressaillit, et se levant brusquement :

— Tenez, monsieur Olivier, dit-elle, pour vous comme pour moi, je pense que cet entretien a suffisamment duré.

Olivier se leva à son tour.

— En effet, dit-il avec ironie; ni amant, ni ami, à quoi suis-je bon ici?

« Et puis... »

Il se tourna vers la pendule qui marquait deux heures moins un quart.

— Et puis? répéta Faustine avec un accent bizarre.

Pour la seconde fois, Olivier ouvrait la bouche pour articuler, dans un reproche, un nom... le nom de celui qu'il savait être attendu par la jeune femme. Pour la seconde fois, il s'arrêta... Il trouvait indigne de lui de compromettre un rival généreux en donnant seulement à entendre à Faustine ce qui s'était passé entre ce rival et lui.

— Et puis, dit-il en s'inclinant, adieu, madame.

Il s'éloignait; elle courut à lui.

— Vous ne me serrez pas la main? dit-elle.

Il se retourna, illuminé par un éclair d'espoir. Elle poursuivit :

— Monsieur Olivier, je puis... pouvoir et vouloir ne pas devenir votre maîtresse... — Et vous n'y perdrez guère, allez!...

— Faustine!

— Mais non, vous n'y perdrez pas! A un homme comme vous il faut d'autres femmes que moi à ai-

mer!... Des femmes qui n'on soient point réduites, comme je le suis, faute d'âme, à adopter pour patroano une fée!... Ah! ah! ah! *la Fée aux amourettes!*

— Faustine!

— Cependant je regretterais que notre premier... et dernier adieu ne fût pas scellé par une de ces marques de sympathie, — de politesse, si vous voulez... — en usage chez les plus indifférents. Votre main... et, pour la peine, je vous dirai la suprême raison qui m'empêche de vous donner... non pas mon cœur, puisque je n'en ai pas... mais quelques-uns de mes baisers.

Olivier laissa tomber sa main dans la main de Faustine.

— Merci, reprit-elle. A présent, cette suprême raison promise, la voici : j'ai juré de n'être jamais la maîtresse d'un peintre, entendez-vous?

— Que signifie? Et pourquoi ce serment?

Elle sourit avec tristesse.

— Ah! cela, c'est mon secret! Un secret que j'emporterai probablement avec moi dans la tombe. — Que j'emporterai... le plus tard possible, j'espère! Oh! je n'ai pas envie de mourir! — Adieu, monsieur Olivier... Soyez heureux! Adieu.

XVI

ARRACHEZ!

« Deux heures moins cinq minutes, » disait l'horloge du café Provost.

— Diable! diable! grommela Émile Fortier, il paraît que l'entretien se prolonge! — Garçon, des cigares.

— Voilà, monsieur.

— Moi qui me privais de fumer, pour ne pas sentir le tabac quand j'arriverais chez mademoiselle Faustine!... Peuh!... De la galanterie en pure perte, je crois!... J'aurais tort de me gêner, maintenant.

Il alluma un régalia.

— Garçon, un journal.

— Lequel, monsieur?

— Un grand... un très-grand.

— Voici la *Presse*, monsieur.

— Bien obligé; un article de M. de Girardin... j'atteindrai au moins trois heures avec cela. — Voyons le titre de l'article : *Guérissez, n'arrachez pas!* Superbe. Décidément il est très-récréatif, ce M. de Girardin! C'est le vaudevilliste de la politique, moins les couplets! Ah! s'il entremêlait seulement ses alinéas de quelques ariettes, comme il damerait le pion à Clairville!

Émile commençait à ingurgiter la prose de son illustre homonyme, lorsque quelque chose lui tomba comme une masse sur l'épaule...

Ce quelque chose, c'était une main; cette main appartenait à Olivier Lambert.

— Aïe! hurla Émile.

Et ayant levé les yeux :

— Ah! c'est toi! Eh bien?

— Eh bien! tu as toute liberté de te rendre à ton rendez-vous. Faustine ne m'aime pas, c'est toi qu'elle aime.

— Mais...

— Bien du plaisir, donc; bien du bonheur! Je ne t'en suis pas moins reconnaissant de ce que tu as fait pour moi.

— Mais...

— Mais si nous ne nous revoyons pas de quelque temps, ne t'étonne pas; je quitte Paris. Adieu.

— Mais...

. . . .

Émile bêlait encore son troisième « mais, » qu'Olivier était déjà loin...

Il rentra chez lui.

— Victor!

— Monsieur.

— Préparez tout : les valises... les malles; nous partons dans une heure.

— Il suffit, monsieur. Et où allons-nous?

— Où vous voudrez.

XVII

UN CAPRICE DE FAUSTINE

— Ah! sapristi! se dit Émile Fortier, le premier instant de stupéfaction passé, je ne puis pourtant pas non plus courir toute ma vie après Olivier! On s'immole une fois... parfait!... mais, quand l'immolation n'a servi de rien surtout, il serait absurde de s'entêter!

Et son regard étant retombé machinalement sur l'en-tête de la dernière élucubration de l'excentrique publiciste de *la Presse :*

— *N'arrachez pas!* poursuivit Émile en riant, mais quand on ne peut pas guérir, ô grand homme! il faut pourtant bien se résoudre à arracher... Qu'en pensez-vous? — Allons voir comment Faustine va me recevoir.

Faustine était dans cette même pièce, — son boudoir, — où elle venait de s'entretenir avec Olivier. Assise près d'une fenêtre, elle travaillait à ces mêmes oiseaux que le peintre avait salués comme des fleurs. — On se tromperait à moins.

Elle reçut Émile avec son plus séduisant sourire.

— Exact, dit-elle.

— Qui ne le serait pas?

— Que faisons-nous?

— Tout ce qu'il vous plaira.

Émile avait appuyé gaiement sur le premier mot de sa réponse; Faustine sourit encore et reprit :

— Si nous allions au bois?

— A vos ordres.

— Quel temps?

— Magnifique.

— Joue-t-on quelque chose de nouveau quelque part?

— Aux Variétés, oui.

— Est-ce amusant?

— Janin dit : « Un peu; » Jouvin dit : « Pas du tout. » Le caissier du théâtre dit : « Beaucoup. » Ce doit être le caissier qui a raison.

— Eh bien! allons faire un tour; nous dînerons...

— Au pavillon d'Armenonville?

— Au pavillon d'Armenonville. Puis nous reviendrons aux Variétés.

— Puis nous reviendrons aux Variétés. Tandis que vous vous habillerez, si je courais retenir une loge?

— A quoi bon? Si nous ne trouvons pas de place aux Variétés, nous irons ailleurs, voilà tout. Vous êtes là, je vous garde.

— Trop gracieuse!

Et Émile ajouta, à part lui, non sans une secrète satisfaction :

— Décidément, ce pauvre Olivier est dans le cinquième dessous. Je triomphe... et il lui est moralement défendu de jeter des orties dans mes palmes! Allons, la vertu est toujours récompensée.

Faustine avait sonné Suzanne pour l'habiller. Sa toilette achevée :

— Ah! dit négligemment la jeune femme, — très-occupée, en apparence, de se choisir des gants dans un délicieux coffret de Taban, — et M. Charles Dugas, l'avez-vous revu hier au soir, monsieur Émile?

—Non, je l'ai quitté, ainsi que les autres, au chemin de fer, pour vous ramener chez vous... — Vous aviez quelque chose de particulier à lui dire?...

— De particulier, non; seulement, il m'a promis sa chanson...



Soudain, à un détour formé par un bloc de granit surplombant le chemin, deux hommes se dressent en face de nos amoureux. (Page 39.)

— Ah!... Et il vous la dansera, j'aurai soin de le lui rappeler.

— Je vous en serai très-reconnaissante; elle est gentille, cette chanson.

— Fort gentille.

— Mon Dieu! que je sais donc embarrassée avec mes gants, moi! Je ne sais quelle nuance prendre.

— On prend au hasard...

— Au hasard!... Je ne puis cependant pas mettre des gants lilas avec une robe bleue! Ah! ceux-ci... feuille morte, hein?

— Très-distingué, la feuille morte.

— Et... et ce jeune peintre... M. Olivier Lambert, votre ami... qui a disparu si singulièrement dans les bois... vous ne l'avez pas revu non plus?

Émile hésita... Mais on n'est pas homme d'esprit pour rien. — Un avantage de l'esprit sur le cœur; l'un se défend victorieusement là où l'autre se laisse battre à plate couture.

— Si fait, répliqua-t-il, je l'ai revu... et vous le savez bien.

— Comment, je le sais bien?

— Vous vous en doutez, au moins. Faut-il mettre les points sur les *i*? C'est moi qui ai donné votre adresse à Olivier. C'est moi qui, supposant qu'il était épris de vous, et ne voulant pas mettre obstacle à son bonheur, — si ce bonheur était possible, — suis allé chez lui ce matin, et...

—Et... il suffit, monsieur Émile; vous êtes un ami loyal; vous serez, je crois, un aimable amant. J'avais à peu près deviné, en effet, ce qui s'était passé entre vous et M. Olivier Lambert, mais je tenais à en acquérir la certitude; cette certitude, vous me l'avez sincèrement fournie. Merci. Ce mot sur ce sujet sera le dernier; maintenant, allons nous promener.

— Allons nous promener, répéta Émile.

Et, entre ses dents:

— La drôle de petite femme! conclut-il.

. . . .

Nous ne suivrons pas Émile et Faustine au bois, au restaurant et au théâtre; nous nous contenterons de dire qu'à l'issue de la promenade, du dîner et du spectacle, ils se séparaient, en se promettant mutuellement de se revoir le lendemain...

Et, — cérémonie des plus douces ayant pour objet de ratifier une douce promesse, — après échange d'un baiser; oh! un baiser, pas davantage! le seul, dans toute cette journée et cette soirée, qu'Émile donna à Faustine; le seul qu'il reçut d'elle. Cela vous étonne? Eh! *tout arrive*, a dit un philosophe. En toute autre circonstance, certes, Émile se fût montré plus exigeant tout de suite près d'une femme telle que Faustine; une de ces femmes de l'approbation desquelles Platon ne s'inquiétait guère, je suppose, quand il écrivait : « L'amour basé sur les sens et entaché de désirs charnels n'est qu'une forme inférieure de ce sentiment. » — Ce vertueux Platon! Gageons qu'il avait ses petits cinquante ans... et la goutte, lorsqu'il écrivait cela! — Bref, — s'abusait-il ou ne s'abusait-il pas? — pour Émile, Faustine n'était pas une femme

ordinaire; les événements l'avaient entourée d'un prestige quasi-poétique...

Et quelque peu poëte qu'il fût, par nature et par métier, — vous vous souvenez qu'il était vaudevilliste? — Émile se laissait dominer par ce prestige; mieux encore, au fond, il ressentait quelque plaisir à subir cette domination. De gourmand devenu gourmet, il lui souciait, par aventure, de fleirer ses truffes avant de les croquer.

Le lendemain, à la même heure que la veille, il se représentait chez Faustine. Comme la veille, elle l'accueillit à ravir.

— Vous ne savez pas, lui dit-elle en lui faisant place à ses côtés sur un canapé, j'ai une proposition à vous adresser.

— Quoi que ce soit, j'y adhère à l'avance...

— Oh! quoi que ce soit!...

— Vous ne me croyez pas?...

— Voyons... mettez-vous bien en face de moi... là. C'est que je vous avertis que, si je surprends l'ombre d'une grimace sur votre visage, il n'y a rien de fait.

— Comment, rien de fait?

— C'est-à-dire que j'entends, en ce cas, que vous considériez mon caprice comme non avenu. Voici: — et, d'abord, avez-vous de sérieuses occupations pour l'instant à Paris?

— Pas d'autres que de vous aimer.

— Pas mal répondu déjà. Alors, l'idée d'un petit voyage ne vous contrarierait pas trop?

— Nullement.

— Eh bien! — Ne riez pas! — depuis que j'ai lu *le Comte de Monte-Cristo*, je brûle d'envie de voir Marseille, les Catalans, et le château d'If. Voulez-vous me mener voir Marseille, les Catalans, et le château d'If?

— A quelle heure partons-nous?

La réponse avait été spontanée. Pas l'ombre d'une grimace en l'articulant. — O hasard! Si elle eût su que, quelques jours plus tôt, Émile Fortier projetait, de son propre gré, une excursion dans le Midi, peut-être Faustine se fût-elle moins applaudie d'une si complète et si rapide soumission à son caprice!

— Bravo! s'écria-t-elle, en battant joyeusement des mains. A quelle heure partons-nous?... Mais à quelle heure part-on pour partir le plus tôt possible?

— Il est deux heures... le temps de préparer votre sac de nuit...

— Oh! un tout petit sac de nuit! Ne nous chargeons pas de bagages; nous ne resterons pas six mois dehors.

— Encore faut-il que vous emportiez une ou deux robes, et du linge?

— Il est vrai.

— Enfin... le temps de faire nos paquets... nos tout petits paquets, chacun de notre côté... et nous pouvons nous mettre en route par le convoi de huit heures.

— Qui est-ce qui vous a dit qu'il y avait un convoi à huit heures?

— Un de mes parents l'a pris il y a huit jours; j'en suis sûr; je l'ai accompagné jusqu'à la gare.

— Ah! Eh bien!...

— Eh bien, je passe chez moi et je reviens. Nous dînons dans le quartier...

— Et, à sept heures et demie nous sommes au chemin de fer de Lyon...

— Et, à huit heures, nous roulons vers la patrie d'Edmond Dantès.

— Vous êtes décidément très-aimable... je vous aime. Tenez!

Elle lui tendit ses lèvres.

— Au fait, qu'est-ce que c'est que cette invention-là d'aller à Marseille? se disait Émile en descendant l'escalier de Faustine. A-t-elle donc peur qu'Olivier ne la rencontre avec moi à Paris? Bah!... que m'importe! D'ailleurs, moi aussi, j'aime autant ne pas rencontrer Olivier!... Et, puisque je désirais faire la connaissance de la Méditerranée, autant que ce soit en société d'une jolie femme... ça lui donnera bonne opinion de moi, à cette chère mer! — Oh! un horrible jeu de mots! Heureusement que Faustine n'est pas là, ça me ferait perdre cinquante pour cent dans son estime.

XVIII

LE BONNET D'OLYMPE

La charmante chose qu'un voyage avec une femme qui vous plaît! Qui vous plaît, suffit; il n'est pas indispensable qu'on l'aime; au contraire; lorsqu'on aime, on est tout à l'amour, et, partant, le cœur primant l'esprit, on manque mille occasions de plaisir pour ne s'occuper que de son bonheur.

Et puis, Émile n'avait-il pas la conviction qu'au terme de ce voyage sonnerait tout naturellement une heure où Faustine n'aurait rien à lui refuser? A Paris, chez la jeune femme, dans ce boudoir dont les échos — s'il eût possédé des échos — eussent pu lui répéter les dernières vibrations des paroles d'un rival — dangereux, il avait tous motifs de le croire, — Émile avait tenu à honneur et à intelligence de se plastronner de discrétion; mais là-bas, à Marseille, dans un milieu nouveau, ce devait être bien différent; rapprochée de lui par les exigences mêmes de la situation, il n'était pas admissible que Faustine se révoltât contre ces exigences: quand ce ne serait que pour ne pas mourir de peur toute seule, la nuit, dans une chambre d'hôtel, elle consentirait à y accorder l'hospitalité à son compagnon!

Ainsi certain d'atteindre, avant peu, une félicité enviable, Émile s'épanouissait dans son coin de diligence, en face de Faustine. De sa vie, il ne s'était montré aussi gai, aussi spirituel. Le moindre site pittoresque, l'aspect d'un paysan dans son champ, d'une jeune fille sur son âne, d'un berger au milieu de son troupeau... d'un moulin dont les ailes tournaient... ou ne tournaient pas... tout était pour lui matière à observations, à remarques amusantes. Faustine l'écoutait et riait; de temps à autre aussi, non pas quand il n'avait rien à dire, mais quand il se reposait de dire, il la regardait et lui serrait doucement la main... Et, se laissant regarder et serrer la main, dans la physionomie de Faustine, alors, se révélait cette pensée, répondant à la pensée d'Émile: « Non, je ne regrette

rien; non, le moment venu, je ne vous refuserai rien, et cela d'autant mieux que vous vous montrez d'autant plus patient et soumis. Ne vous inquiétez donc point : s'il me reste encore en tête, — au cœur, peut-être, — quelques traces du ressouvenir d'un autre; le temps, l'espace, l'air se chargeront d'enlever ces vestiges; je vous appartiens déjà un peu... je vous appartiendrai bientôt beaucoup; à défaut d'amour que je ne saurais éprouver pour vous, j'ai de la sympathie; du goût chez vous, de la sympathie chez moi, n'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour vivre, et bien vivre, ensemble, deux à trois mois? »

Nous ne nous appesantirons pas sur les détails du voyage de Faustine et d'Émile; cependant, avant d'arriver avec eux à Marseille, nous inscrirons ici, pour mémoire, un incident assez original.

C'était à Lyon; un vieillard monta dans le compartiment qu'ils occupaient en compagnie d'une dame à la mine insignifiante et à la conversation plus nulle encore : elle n'avait pas cessé de dormir dans sa stalle, depuis le départ de Paris.

Le vieillard, lui, paraissait être du nombre des gens qui jugent que l'on a toujours assez le temps de dormir dans son lit. Il commença par effleurer du regard la dame qui dormait, — et elle ne valait pas davantage; — quant à Faustine et à Émile, ce fut différent : après une première étude de leur individu, il passa à une seconde, puis à une troisième...

Une troisième qui se poursuivit de Lyon jusqu'à Avignon, c'est-à-dire pendant près de cinq heures, rien que cela.

Du reste, en homme bien élevé qu'il devait être, le vieil observateur abritait sa curiosité sous le couvert d'une lecture attentive. Si son oreille ne perdait pas un mot de la conversation d'Émile et de Faustine, — et un léger sourire en témoignait souvent, — en revanche, ses yeux ne quittaient, qu'à des intervalles très-prudemment réglés, les lignes du livre ouvert sur ses genoux, pour se fixer sur les deux jeunes visages à ses côtés. Oh! il n'y avait pas à se fâcher! D'ailleurs, pourquoi Faustine et Émile se fussent-ils fâchés? Celle-ci, parce qu'on la trouvait jolie? celui-là, parce qu'on le trouvait heureux? Ils eussent été bien susceptibles.

On touchait à Avignon, l'ancienne cité des papes; — la descendante des Sept Dormants dormait toujours; — le vieillard ferma son livre, le fourra dans une de ses poches et, s'inclinant, en soulevant son chapeau, du côté d'Émile et de Faustine :

— Pardon, madame et monsieur, dit-il, mais... s'il n'y a pas d'indiscrétion de ma part... seriez-vous assez obligeants pour me mettre en mesure de gagner... ou de perdre... un petit pari que je me suis permis de faire, à votre sujet, avec moi-même?

— Un pari avec vous-même? répliqua Émile en riant.

— Et à notre sujet? dit Faustine.

— Mon Dieu, oui! Que voulez-vous! je suis un ancien professeur de mathématiques; j'ai conservé la manie des problèmes.

— Eh bien, monsieur, reprit Émile, exposez-nous la nature de votre gageure, et si vraiment nous pouvons vous être utile...

— Oh! un seul mot me donnera gain de cause : « oui. »

— Ah! vous avez parié *pour*, alors?

— J'ai parié *pour*, vous l'avez dit, en me souvenant de certain voyage en Suisse que je fis... il y a une cinquantaine d'années... avec ma femme... ma bonne Olympe... huit jours après notre mariage. — Madame a des cheveux blonds comme en avait, à cette époque, ma femme, tenez!

— Et vous en aviez de noirs, vous, peut-être, à cette époque aussi... comme les miens aujourd'hui?

— Juste. Noir et blond, deux nuances franches et faites pour s'allier. La force et la douceur, l'énergie et la grâce!... Mais je bavarde, je bavarde, et voici Avignon...

— Ah! vous vous arrêtez à Avignon?

— Oui, monsieur, j'habite Avignon avec ma famille. Hum! une ville peu joviale... je lui préférerais Paris... Mais quand il ne possède pas de fortune le sage doit se résigner à l'*aurea mediocritas* de la province, n'est-il pas vrai!

— Très-vrai, mais...

— Mais mon problème, hein?

— Ah! c'est que nous ne descendons pas à Avignon, nous, je vous en avertis.

— Compris! Vous allez à Marseille. Vous allez voir ce beau lac bleu qu'on nomme la Méditerranée! Cela est si délicieux d'admirer la nature au bras de ce qu'on aime! La nature y gagne et l'amour aussi. — C'est de cette façon que j'ai visité le mont Blanc, monsieur.

— Le coup de sifflet du machiniste; défilez-vous!

— Oh! nous avons encore deux minutes à nous! Enfin, j'aborde mon pari... aussi bien j'abuse de votre complaisance, madame et monsieur! Ah! c'est ma femme qui ne se doute guère, en cet instant, que d'un mot de personnes inconnues dépend pour elle la réalisation d'un cher souhait! — Si vous dites *oui*, monsieur et madame, c'est-à-dire si je ne me suis pas égaré dans mes calculs de physionomiste, je me suis juré d'offrir un bonnet en dentelles à ma femme!

— Ah! eh!... — Eh!... Le convoi va s'arrêter, monsieur! il s'arrête!... Par pitié pour le bonnet de madame, pressez-vous!

— J'y suis, monsieur, j'y suis! .. — Et, une dernière fois, excusez ma curiosité, qui n'a rien d'ailleurs d'offensant! — Vous êtes de nouveaux mariés, n'est-ce pas? De tout nouveaux mariés?... Des mariés de deux à trois semaines, tout au plus? Dites?

Émile échangea un sourire avec Faustine.

En résumé, pour un ancien professeur de mathématiques, le vieil habitant d'Avignon, s'il n'avait pas absolument résolu le problème d'amour qu'il s'était posé, ne s'en était pas, non plus, écarté de mille lieues.

— Eh bien? s'écria-t-il, anxieux.

Le convoi s'était arrêté, le garde-frein ouvrait les portières...

— Eh bien! répondit Faustine, — sur les joues de laquelle s'étendait une imperceptible couche de carmin, — donnez son bonnet à madame, monsieur. *Oui*, nous sommes de nouveaux mariés... De tout nouveaux mariés.

— Merci! Oh! Olympe va-t-elle être contente! Merci! — Pardon! — Merci!

XIX

L'HEURE DU BERGER

Il faut qu'une femme soit bien peu coquette ou bien sûre de ses charmes pour oser affronter les premiers rayons du soleil, à la suite d'une nuit passée sans sommeil. — Avis aux dames qui restent au bal jusqu'au petit jour.

Faustine n'était pas coquette, mais sans doute aussi elle n'ignorait point que sa beauté n'avait rien à perdre à l'épreuve à laquelle elle venait de la soumettre; ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle était aussi rose, aussi fraîche, en arrivant à midi à Marseille, que lorsqu'elle était partie, à huit heures, la veille, de Paris.

— Êtes-vous fatiguée? lui dit Émile.

— Un peu... oh! mais fort peu.

— C'est égal, si vous m'en croyez, vous prendrez quelques heures de repos à l'hôtel.

— Non; si vous m'en croyez, vous, voici ce que nous ferons :

— Parlez.

— D'abord, nous déjeunerons. — L'aveu est prosaïque, mais je ne vous cache pas que je me meurs de faim.

— Et moi donc! Mais cela n'a rien de prosaïque d'avoir faim!... On mange même dans les romans.

— Bien; nos estomacs s'accordent déjà, c'est un acheminement. Après déjeuner, nous irons flâner par la ville...

— Flâner par la ville; puis nous rentrerons à l'hôtel à la nuit...

— Pour dîner.

— Pour dîner, oui, et...

— Et?

— Et... pour dormir notre comptant jusqu'à demain matin. Et, du moins, de cette façon, nous n'aurons pas perdu notre journée. Cela vous convient-il ainsi?

— Parfaitement.

— Alors, pourquoi riez-vous.

— Je vous dirai cela plus tard.

C'était ce mot : *perdu*, que venait de prononcer la jeune femme, qui faisait rire Émile. Il pensait que, sans l'employer à flâner ou à dormir, il était on ne peut plus aisé, pour lui et sa compagne, de ne pas perdre leur journée.

Le plan tracé fut suivi de point en point; on déjeuna, et l'on déjeuna très-confortablement, à l'*hôtel des Empereurs*, rue Canebière, où le véhicule chargé de transporter nos voyageurs les avait descendus; ensuite on se dirigea vers la mer. — Généralement, dans une ville de mer, c'est par là qu'on débute.

De petites barques à voile latine se balançaient dans le port, invitant les amateurs à la promenade.

— Nous promenons-nous? dit Émile.

— Volontiers.

— Vous n'aurez pas peur?

— Je n'ai peur de rien.

— Oh! oh! Vous êtes courageuse!

— Pas plus courageuse qu'une autre; seulement, comme j'ai remarqué que, la plupart du temps, la peur nuisait au plaisir, je tâche de ne m'effrayer... que lorsque je ne puis pas faire autrement.

Aidée du batelier, — Pierre Fouquèz, un robuste gaillard, au teint hâlé, aux dents blanches, — Faustine avait sauté dans la barque; Émile s'y installa près d'elle à l'arrière.

— Où vont monsieur et madame? demanda Pierre Fouquèz, avec cet accent du pays, si difficile à saisir, bien qu'en pensent les Parisiens, — qui s'imaginent naïvement qu'ils imitent le langage des Provençaux, quand ils ont dit deux ou trois : *Bagasse! ou Troun de l'air!* — que les Provençaux ne disent plus.

— Où allons-nous? répliqua Émile; ma foi, mon brave, où vous nous conduirez.

— Bon! c'est que... si monsieur et madame le désiraient, avec ma coquille... et un bon vent, je me ferais fort de les mener jusqu'*en* Alger.

— Plaît-il? Jusqu'*en* Alger! merci... c'est un peu trop loin... nous nous contenterons à moins.

— Alors nous allons aux Catalans ou au château d'If.

— Va pour les Catalans ou le château d'If.

— Non, dit Faustine; ni l'un ni l'autre. Demain, nous ferons une visite aux Catalans ou au château d'If; aujourd'hui, promenons-nous en mer, tout simplement.

— Promenons-nous! répéta Émile.

— Promenons-nous! répéta Pierre Fouquèz.

Et, en manière sans doute de critique de la condescendance bénévole de ce monsieur au vœu de cette dame, le batelier murmura : « *Dous bouen jours à l'houmé su terro, quand pren mouillé, et quand l'enterro.* L'homme a deux bons jours sur terre, quand il prend une femme et quand il l'enterre : » — un proverbe patois qui ne rappelle guère cette galanterie attique dont la Provence a été le séjour.

Malgré ses opinions plus qu'avancées sur les femmes, Pierre Fouquèz était un joyeux drille qui fit la conquête de nos Parisiens en leur contant une foule d'historiettes du terroir. Cependant il y avait longtemps qu'on se promenait; le jour baissait; vaincue par la fatigue, bercée par la monotonie du mouvement de la barque sur les vagues, Faustine fermait les yeux...

— Retournons, dit Émile au batelier.

— Déjà! dit Faustine, avec un soupir.

— Déjà!... Mais il se fait tard... et puis je crains que vous n'attrapiez froid dans une trop longue promenade. — Enfin, pour dormir, ne serez-vous pas mieux dans votre lit?

— Mais je serais très-bien ici!...

Et Faustine s'écria gaiement en s'adressant au marin :

— Tenez! J'y consens maintenant, moi!... Menez-nous jusqu'en Afrique, monsieur!

Pierre Fouquèz secoua la tête en regardant malicieusement Émile.

— Trop tard, répliqua-t-il; il y a de la brise maintenant; nous resterions dans le golfe du Lion.

. . . .

Dix heures sonnaient à la pendule de la chambre. *Leur* chambre, *leur* chambre à tous deux, et pour tous deux, avec un lit, un seul lit, — très-large, il est vrai, — mais un seul lit; comme il convient dans la chambre de *nouveaux mariés*...

Car, enfin, les maîtres de l'*hôtel des Empereurs* avaient pu s'y tromper comme le vieux professeur de mathématiques, et s'y tromper d'autant plus facilement qu'on ne leur avait rien dit tendant à leur prouver qu'ils se trompaient!

Une bougie éclairait la pièce, rien qu'une; il y en avait deux sur la cheminée, mais Émile n'en avait allumé qu'une. — Il est quelquefois habile d'économiser la clarté.

Faustine venait de retirer son châle, d'ôter son chapeau...

Émile examinait des gravures appendues aux murailles; des gravures assez anacréontiques de Guérin: *la Brouille* et *le Raccommodement*. Ces maîtres d'hôtel ont quelquefois du génie! Oh! certainement ce n'est pas sans motif qu'ils avaient accroché les susdites gravures dans une chambre de ménage! En cette circonstance, néanmoins, la moralité de leurs intentions frappait dans le vide. On ne peut guère se brouiller quand on ne s'est pas encore uni, et moins encore se raccommoder quand on ne s'est pas brouillé.

Mais on ne s'avise jamais de tout, lors même que, par esprit de métier, on tient à maintenir ses hôtes en tendre intelligence. — Il est avéré que les amoureux qui s'aiment dépensent bien plus d'argent que ceux qui se boudent.

— Hum! hum! fit Faustine.

Émile se retourna.

— Est-ce que vous allez rester là?

— Je vous gêne?

— Dame!

Il marcha vers la porte.

— Où allez-vous?

— Je m'en vais, puisque vous l'ordonnez.

— Je ne vous ordonne pas de vous en aller; seulement...

— Si je fumais une cigarette à la fenêtre, tandis que...

— C'est cela; fumez une cigarette à la fenêtre.

La cigarette était à moitié consumée; Émile risqua un œil; Faustine était toujours à la même place, debout, au chevet du lit; sa toilette de nuit n'avait pas fait un centimètre de progrès.

— Écoutez, Faustine, dit-il.

— Quoi?

— Je n'entends point vous contrarier en rien, en rien! Et puis la fatigue vous accable; toute une nuit en chemin de fer, c'est dur! Couchez-vous et dormez, dormez tranquillement; moi, je reposerai dans ce fauteuil. — Je vous le promets.

— Soit. Je n'osais pas vous le demander, mais... Retournez à votre croisée, alors.

Émile retourna à sa croisée et acheva sa cigarette.

— C'est fait, dit Faustine. Bonsoir.

— Oh! bonsoir... comme cela?

— Vous avez raison; vous êtes trop aimable pour qu'on ne se sépare pas de vous plus gentiment. Bon...

La fin du mot mourut dans un baiser.

— Là, reprit Faustine. A présent, éteignez la bougie.

Emile souffla la bougie.

— Ai-je le droit de mettre mon fauteuil près du lit?

— Comment donc! A demain matin, mon ami, et merci.

— Il n'y a pas de quoi... c'est-à-dire, si, il... enfin, bonsoir, à demain matin.

Il s'était étendu dans son fauteuil; oh! bon jeu, bon argent. En résumé, quoi de plus vraisemblable que Faustine désirât réparer ses forces par quelques heures d'un paisible sommeil? Lui-même espérait bien qu'il ne tarderait pas à s'endormir. — Ces vaudevillistes sont farcis de présomptions!

Neuf heures et demie. — Dix heures...

Dormait-elle? Pour sa part, il ne dormait guère, lui! Au fait, était-ce un piége qu'elle lui avait tendu pour l'éprouver, et ne pensait-elle pas, en ce moment, qu'un amour si soumis était une espèce bien tiède d'amour? D'un autre côté, si elle avait été de bonne foi en acceptant sa proposition; si, en ce moment, elle dormait... sérieusement... n'y aurait-il pas maladresse, à lui, à gâter son acte d'abnégation héroïque par quelque coup d'État réactionnaire?

Dix heures et demie...

— Allons! soupira Émile, elle dort... sérieusement! Ah! c'est égal, j'ai été un fier âne! Trop d'héroïsme pour un homme seul! Encore, s'il m'était permis de retourner fumer à la fenêtre! Mais, si elle dort, je la réveillerai en marchant... et si elle ne dort pas, elle croira...

Émile n'acheva pas. En s'admonestant de la sorte, comme il se retournait pour la soixante-dix-neuvième fois sur son fauteuil, — son gril, — une main vint chercher la sienne; une petite main émue, frissonnante, moite, qui lui disait: « Viens! »

Oh! il ne se le fit pas répéter!

Faustine avait réfléchi une heure et demie avant de se décider à trahir un souvenir...

Quand tant de femmes, réputées honnêtes, n'hésitent pas, souvent, plus de huit jours, à trahir leurs devoirs, n'êtes-vous pas de mon avis que, pour une partisane déclarée des amours légères, Faustine avait encore quelque vertu?

XX

QUI PROUVE QUE LES MONTAGNES SE RENCONTRENT

Émile et Faustine avaient donné rendez-vous, pour le lendemain, à Pierre Fouquèz, pour les conduire au château d'If.

A heure dite, le batelier vit arriver sur le quai nos Parisiens.

— Et puis, madame, dit-il à Faustine, avez-vous passé une bonne nuit dans notre ville?

— Très-bonne, monsieur Fouquèz.

— Et monsieur?

— Délicieuse, monsieur Fouquèz.

— Ah!

Le marin regardait les deux jeunes gens qui se souriaient.

— Ah! oui-dà! reprit-il malignement; alors l'air de Marseille ne vous est pas trop mauvais à tous les deux, hein?

— Oh! pas mauvais du tout.. du moins pour mon compte, repartit Émile.

— Ni pour le mien! dit Faustine.

— Oh! rien de salutaire comme les promenades en mer! Gageons qu'à cette heure vous ne recule riez plus ni l'un ni l'autre devant la fameuse traversée d'Afrique?

— Oh! Menez-nous aux Indes, si vous voulez! dit gaiement Émile.

— Oui; partons pour l'Algérie! reprit Faustine; mais, et des provisions.... nous en aurons besoin, je suppose, pour un si long voyage?

— Eh bien! Et ça donc! dit Pierre Fouquèz, en montrant sous son banc une grosse miche de six livres.

Faustine fit la grimace.

— Du pain.... rien que du pain !....

— Et du vin, là, dans ma soute...

— Oh! Du pain et du vin, cela ne me suffit pas.... et puis, votre barque est trop petite... on n'y a pas assez ses aises. Procurez-vous un paquebot... bien muni de vivres, avec une douzaine de passagers aimables pour nous distraire... et c'est affaire faite, nous allons à Alger. Jusque-là, nous nous contenterons des Catalans et du château d'If, n'est-ce pas, Émile?

Les Parisiens et le batelier riaient ainsi, tout en glissant sur la lame, lorsqu'un aboiement plaintif, partant de l'avant, attira l'attention des premiers; cela s'était produit sous un amas de paille et de hardes.

— Qu'est-ce? dit Émile. Nous ne sommes pas seuls dans ce canot! Quelqu'un y gémit!

— Le quelqu'un, le voici!.. répliqua Pierre Fouquèz, en exhibant un petit chien; c'est Phanor.

— Ah! un chien! un chien! s'écria Faustine; passez-le-moi, monsieur Pierre, que je le caresse!

— Volontiers, madame... mais, quant à le caresser, n'en abusez pas!

— Il est méchant?

— Méchant! Phanor!... Il ne tue pas même ses puces! Mais tout de même que c'est un scélérat, un brigand...

— Oh! Et qu'a-t-il donc fait pour mériter ces vilaines épithètes?

— Ce qu'il a fait! Oh! le dicton a bien raison : *Déchins, d'armos et d'amours, per un plési, millo doulours!* Figurez-vous, monsieur et madame, que je l'ai pris, il y a trois semaines, chez un de mes amis, ce chien, pour me tenir société dans mon canot et le garder en mon absence.

— Et?

— Et que le misérable, le va-nu-pieds, n'a pas cessé d'avoir le mal de mer depuis le premier jour! Le mal de mer! Peuh! Un chien marseillais, si ce n'est point honteux! Regardez-le-moi, regardez-le-moi, quelle mine!... ne dirait-on pas qu'il va trépasser!

— Pauvre petit! Mais si la mer le rend malade, il serait généreux de le laisser à terre!

— A terre... jamais! Il est obstiné, je le suis aussi! Nous verrons qui des deux l'emportera!.. Taisez-vous, Phanor, taisez-vous! Ah! chenapan, vous ne voulez pas vous habituer au métier! Eh donc, vous y crèverez, mon cher... ou j'y perdrai mon nom!...

Le fait est que l'infortuné Phanor, barbet de son espèce, très-laid de sa nature, avait l'air on ne peut plus empêché dans son apprentissage de chien de batelier; il grelottait, geignait sur les genoux de Faustine, tout en considérant les flots d'un œil hagard.

— Je veux arracher Phanor à une existence qui lui pèse, dit Faustine. Combien me le vendez-vous, monsieur Pierre Fouquèz?

Pierre Fouquèz se gratta le front.

— Allons, puisqu'il n'a pas le pied marin, il ne vaut pas cher, dit Émile. Cent sous?

— Oh! cent sous, monsieur!... à terre, il est fin comme un singe.

— Dix francs?

— Vingt francs, dit Faustine, à condition que nous le laisserons en pension chez vous.

— Chez moi?

— Sans doute. Êtes-vous marié?

— Oui.

— Eh bien, nous vous donnons vingt francs et vous nous jurez... sur le château d'If... que Phanor ne remontera de sa vie dans une barque; est-ce marché conclu?

— C'est marché conclu, madame; je le remplacerai à mon bord, le drôle.

— A merveille... versez la rançon de Phanor, Émile! Et voilà comme, au moment de pénétrer dans cette forteresse, où l'on enfermait autrefois des malheureux, nous en délivrons, nous!

. . . .

Émile et Faustine avaient visité le château d'If de fond en comble; on leur avait montré tous les cachots... — sans excepter ceux d'Edmond Dantès et de l'abbé Faria. — Nous ne plaisantons point; le gardien-concierge du château d'If vous fait voir, sans rire, les deux terribles cellules *où vécurent si longtemps les deux illustres captifs.*

Il est vrai que, si vous riez alors, vous, en écoutant son boniment, votre cicerone, changeant de ton, se hâte d'ajouter :

— Monsieur sait que *ça n'est pas arrivé*, je vois ça... mais comme il y a beaucoup de personnes qui ne sont pas si instruites que monsieur...

— Vous en abusez pour vous moquer d'elles.

— Me moquer! Mais non, monsieur, je ne me moque pas! Je vous jure au contraire qu'il y a des gens qui me feraient un méchant parti si je m'avisais de leur dire que l'abbé Faria et le comte de Monte-Cristo n'ont jamais été en prison que dans le roman de M. Alexandre Dumas! — Tenez, un jour, avec un Anglais, je commis la faute de sourire en ouvrant la porte du cachot de Dantès...

— Qu'arriva-t-il?

— Il arriva que l'Anglais devint cramoisi et me dit, en colère, que, si je ne respectais pas mieux la mémoire des grands hommes de ma patrie, il écrirait au ministre pour demander ma destitution.

. . . .

Ils descendaient un étroit sentier — taillé, presque à pic, dans la roche, — qui les ramenait à l'endroit

où ils avaient laissé Pierre Fouquèz et Phanor dans leur barque.

D'un bras, Émile tenait Faustine par la taille, autant peur l'empêcher de tomber que pour la serrer tendrement contre lui...

Encore quelques pas et ils atteignaient le rivage...

Soudain, à un détour formé par un bloc de granit surplombant le chemin, deux hommes, qui montaient, se dressent en face de nos amoureux.

Une exclamation échappe à l'un de ces hommes en même temps qu'à Faustine et à Émile...

Cet homme n'était autre qu'Olivier Lambert.

Il y eut une seconde d'un lourd silence.

Émile et Faustine restaient comme cloués à la roche...

Olivier, lui-même, semblait n'avoir pas plus la force que la volonté d'avancer.

Enfin la volonté rappela la force.

— Venez-vous, mon cher Félicien? dit-il.

Et, soulevant son chapeau, mais sans leur adresser une parole, il passa, suivi de son compagnon, devant les deux amants, qui s'effacèrent pour lui faire place.

— Et l'on dit que les montagnes ne se rencontrent pas! murmura Emile, en regardant s'éloigner le peintre. Ah! c'est trop fort! Pas de chance!...

Faustine ne dit rien, elle, mais Emile remarqua qu'elle était au moins aussi pâle qu'Olivier.

XXI

C'EST LA FAUTE DE VICTOR

— Où allons-nous? avait dit Victor à son maître, lui commandant de tout disposer pour le départ immédiat de Paris.

— *Où vous voudrez!*

Où vous voudrez! Victor possédait une *connaissance* à Marseille, — une cousine, au service d'un banquier, laquelle il avait à peine eu le temps d'embrasser une fois, en revenant d'Italie avec le jeune peintre.

Victor avait *voulu* embrasser une seconde fois sa cousine.

Une fatale inspiration qu'il avait eue là, — comme on a vu; — fatale pour son maître.

Quelques heures plus tard, de retour du château d'If, où l'avait conduit Félicien Dravant, — un sculpteur de ses amis, chargé de grands travaux à Marseille, — Olivier rentrait précipitamment à son hôtel et criait de nouveau à Victor :

— Préparez tout. Nous partons tout de suite.

Victor fit un bond. Il avait rendez-vous, le soir, pour embrasser sa cousine une troisième fois.

Cependant, retombant à terre, il bégaya la phrase sacramentelle :

— Et où allons-nous, monsieur?

— En Espagne. — Et Olivier ajouta à mi-voix :

— Espérons qu'*ils* ne me relanceront pas jusque-là.

XXII

OU LE DRAME SE MÊLE A LA COMÉDIE

C'était vers le milieu du mois de septembre; c'était après une douzaine de semaines employées à parcourir la Vieille et la Nouvelle-Castille. Guéri radicalement, — il le croyait, du moins, — d'une ridicule passion, Olivier s'était décidé à rentrer dans Paris.

Arrivé à deux heures de l'après-midi à son petit hôtel de la rue de Londres, le jeune peintre était assis dans son salon, occupé à dépouiller un assez volumineux paquet de lettres venues en son absence.

Peu de chose d'intéressant, d'ailleurs, dans toute cette correspondance. Sans parents ni créanciers, l'homme a ce suprême avantage de pouvoir disparaître des années sans que personne s'en émeuve. Restent les amis, les fournisseurs et les solliciteurs qui ont un peu le droit de s'inquiéter ou de se chagriner parce qu'ils ne vous voient plus. Sur vingt-deux lettres remises à Olivier, il s'en trouvait une de la première catégorie. — Félicien Dravant demandait de ses nouvelles au jeune peintre et lui en donnait des siennes; — sept de la seconde, et quatorze de la troisième...

— Allons! fit Olivier, il m'est permis de m'en aller même dans la lune : il n'y aura, sur terre, que mon bottier, mon tailleur, mon chemisier... — et les quelques malheureux à qui je donne par-ci par-là un morceau de pain, — qui me regretteront.

En parlant ainsi, Olivier repoussait, d'un geste moins dédaigneux que triste, au fond, les papiers amoncelés devant lui.

Dans ce mouvement, une lettre, non décachetée, tomba à ses pieds.

— Qu'est-ce que cela encore?

Il lut ce qui suit :

« Versailles, 15 juillet 1855.

« Mon jeune et aimable confrère,

« Vous nous avez donc oubliés, tout à fait oubliés, ma fille et moi? Oh! que c'est mal! Moi, je vous le pardonnerais encore; je comprends qu'à votre âge, beau, riche et spirituel comme vous êtes, on préfère la société de jeunes amis et de jolies femmes à celle d'un bonhomme de mon espèce, un tant soit peu rabâcheur de son péché mignon. Mais ma Blanche n'est pas si accommodante que moi, je vous en avertis; elle réclame du matin au soir son *petit mari*, comme elle vous appelait à Rome; si son *petit mari* n'accourt pas au plus tôt, elle est capable de se fâcher tout rouge et de lui refuser de l'embrasser quand il se présentera!... Hein!... Une brouille avec Blanche, cela ne vous effraye-t-il point?

« Allons, mon cher Olivier, je vous en prie, en mon nom comme en celui de ma fille, — oh! je n'y mets pas d'amour-propre, vous voyez, *mon gendre*, je vous rappelle doucement, tout doucement, à vos devoirs, — prenez votre courage à deux mains, un de ces ma-

tins, et venez vivre un jour ou deux au milieu de nous. Je sais bien que Versailles, avec ses rues où il pousse tant d'herbe et si peu de passants, n'est pas la ville de l'allégresse par excellence. Mais pour un jour ou deux! Et puis, je ne vous mènerai pas au musée, bien vrai, et je m'engage aussi à ne vous parler peinture que quand vous m'y autoriserez. Vous vous roulerez avec Blanche sur de beaux tapis de gazon; vous ferez ensemble de gros bouquets. La chère petite! elle se porte maintenant comme un ange; je suis heureux, oh! bien heureux!

« C'est promis, n'est-ce pas, nous vous attendons cette semaine sans faute? Au reste, si mes prières ne suffisent pas, j'espère que celles de ma fille auront plus de pouvoir sur vous. Quand elle a su que je vous écrivais, elle-même, vous entendez, *elle-même* a désiré vous adresser à son tour quelques mots. *Quelques* est bien l'expression; il y en a peu et ce peu manque peut-être d'orthographe... — J'ai tenu à n'y point changer une lettre; — mais c'est éloquent.

« A bientôt donc, je vous serre cordialement la main.

« RAYMOND BAUMEL. »

« *P.-S.* Notre adresse, au cas où vous l'auriez égarée : rue de Montboron, 8, à Versailles. »

Et, plus bas, au-dessous du *post-scriptum*, cette ligne et ce nom, tracés par une main d'enfant :

« Olivié, si tu ne vient pas, je ne téméré plu.

« BLANCHE. »

. . . .

C'était pendant les derniers mois de son séjour à Rome qu'Olivier avait fait la connaissance de M. Raymond Baumel et de mademoiselle Blanche. Se promenant, un matin, sur la piazza Colonna, en cherchant un sujet de tableau, Olivier fut brusquement distrait de son travail par un cri aigu. Une enfant, une petite fille de six à sept ans, qui jouait *à courir* avec une autre, était tombée, à quelques pas de l'artiste. Il s'élança, mais déjà quelqu'un avait relevé la petite fille : son père, un homme d'une cinquantaine d'années, à l'extérieur distingué, à la boutonnière ornée des insignes de la Légion d'honneur, — M. Raymond Baumel, un Français, un peintre de genre de grand talent. — Tout en se précipitant vers sa fille, M. Raymond Baumel avait vu le mouvement d'Olivier; et quand le père se fut assuré que son enfant avait eu plus de peur que de mal dans sa chute, l'homme remercia l'homme de son aimable sollicitude.

Entre Français, entre artistes, sur une terre étrangère, il n'en faut pas tant pour se lier. Olivier avait aidé à essuyer les pleurs de mademoiselle Blanche, mademoiselle Blanche était déjà toute disposée pour lui. Quant à M. Raymond Baumel, en apprenant qu'il était en face d'un confrère, sa reconnaissance relative parut s'augmenter encore. Olivier reconduisit le père et la fille jusqu'à leur demeure, située dans le Transtevère; invité à entrer se reposer un instant, il accepta...

Le jour même, il savait que M. Raymond Baumel était veuf, et qu'il était venu en Italie tout exprès pour y rétablir la santé de son unique enfant, menacée, à peine au monde, des atteintes de la terrible maladie qui en avait arraché sa mère à l'âge de vingt-huit ans : la phthisie pulmonaire.

Le lendemain, Olivier rendait une seconde visite à son nouvel ami...

Bref, trois mois plus tard, c'est-à-dire après trois mois de relations des plus charmantes, lorsqu'il apprenait de son confrère que le soin de quelques affaires d'intérêts réclamait son retour à Paris, M. Raymond Baumel répondait au jeune peintre :

— Eh bien, nous voyagerons donc ensemble, car moi aussi j'ai besoin de rentrer chez moi. L'état de Blanche ne me donne presque plus d'inquiétudes : les médecins m'assurent qu'il n'y a pas le moindre inconvénient à ce qu'elle passe l'été en France. Partons.

— Partons! répéta Blanche.

Et elle ajouta, en tendant sa main mignonne à Olivier :

— Es-tu content, mon petit mari, que je m'en retourne en France avec toi? Oh! d'abord, je m'ennuierais trop de ne plus t'embrasser tous les jours, vois-tu!

. . . .

— Pauvre petite Blanche! murmurait Olivier, en froissant machinalement entre ses doigts la lettre qu'il venait de lire, son père a raison : c'est mal, bien mal à moi de l'avoir ainsi oubliée.

Et, ramené en arrière par la pensée, Olivier resta quelques instants rêveur... en compagnie de l'image de l'enfant de Raymond Baumel. Une enfant d'aspect étrange, peu faite pour séduire le vulgaire, avec ses grands yeux cerclés de bistre, son visage aux pommettes saillantes, dont la coloration tranchait sur la pâleur du reste de la face, ses joues caves, sa bouche aux lèvres rétractées...

Mais dans ces yeux, sur ce visage, sur ces lèvres, il existait une expression d'intelligence et de bonté précoces qui n'avait pu échapper à l'observation du jeune artiste. L'affection qu'il avait éprouvée tout de suite pour Blanche tenait de ce sentiment triste et doux qui vous saisit au déclin d'une de ces tièdes journées d'automne qu'on pressent ne devoir pas avoir de lendemain...

L'automne? Blanche atteindrait-elle seulement le printemps de la vie? Lorsque M. Raymond Baumel lui avait dit qu'il n'avait presque plus d'inquiétudes, Olivier, considérant la chétive enfant, avait failli s'écrier : « Plus d'inquiétudes! Mais regardez-la donc, malheureux, et, pour la conserver quelques années de plus, veillez sur elle, s'il le faut, sans relâche, jour et nuit! »

— Pauvre petite Blanche! reprit l'artiste; elle m'aimait bien, oui, et je l'aimais bien aussi! Et pourtant, depuis trois mois, c'est à peine si son souvenir m'est apparu deux ou trois fois! Qu'est-ce donc que cette passion qui m'a ainsi rendu insensible à tout ce qui

n'est pas *elle*, et qu'aurait-ce donc été si, au lieu d'être méprisée, elle eût été partagée? Ce que ç'aurait été? Eh! mon Dieu! à cette heure, l'idole dépouillée, par la possession, de son prestige, ne serait pour moi qu'une vile argile, dont je détournerais dédaigneusement le regard! Ah!... voilà!...

Et Olivier soupira et sourit en même temps :

— Il m'a manqué la possession!

Il était deux heures et demie; rien n'empêchait le peintre de se rendre immédiatement à Versailles; rien, si ce n'est son état de fatigue; on se rappelle qu'il descendait, à l'instant même, de chemin de fer. Il n'hésita point cependant...

Il sonna; Victor entra tout aussitôt.

— Habillez-moi.

— Oui, monsieur. Alors, monsieur sort?

— Il paraît.

— Je dis cela, parce que j'aurais cru que... pour le quart d'heure... un bon bain...

— Je le prendrai en revenant... ce soir.

— Bien, monsieur. Ah! j'ai encore une lettre pour monsieur. Il y a plus de quinze jours qu'elle était avec les autres, chez le concierge; elle s'était fourrée de côté dans un tiroir de sa commode, c'est pour ça que M. Roulet ne... Au reste..... après quinze jours... pour une lettre de faire part d'enterrement ou de bout de l'an, sans doute, ce n'est pas quelques minutes de retard de plus ou de moins qui...

— Donnez, mais donnez donc!

Olivier avait vivement pris la lettre, encadrée de noir, que son domestique lui tendait avec accompagnement abusif de commentaires...

Mais, près d'ouvrir cette lettre, l'artiste s'arrêta... Son cœur se serrait... Avait-il deviné ce qu'on lui annonçait dans cette lettre?

Oui, il l'avait deviné! Il y a des pressentiments. Il l'avait deviné, car il n'eut besoin que d'effleurer d'un coup d'œil le texte lithographié pour pousser un cri de douleur.

Hélas! il venait de lire, une minute plus tôt, de la main de M. Raymond Baumel, à la date du 15 juillet: « Ma Blanche se porte comme un ange: je suis heureux! bien heureux! »

Et il lisait maintenant, daté du 1er septembre :

« Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de mademoiselle Julie-Blanche Baumel, décédée, etc., etc. »

XXIII

CONFIDENCES

— M. Raymond Baumel est-il chez lui?

— Oui, monsieur; mais...

— Mais il ne reçoit pas? Eh bien, veuillez lui remettre ce billet et me rapporter sa décision.

Le concierge s'éloigna, emportant le papier à l'adresse de son maître; ce papier contenait ces mots :

« J'arrive aujourd'hui même d'un long voyage. Ne me permettrez-vous pas de pleurer avec vous? »

« Olivier Lambert. »



Ah! s'écria-t-il, radieux, illuminé, transfiguré, ma fille est là! J'ai encore une fille! (Page 45.)

Olivier se promenait lentement dans la cour de la maison en attendant le retour du concierge; une maison, semblable en cela à la plupart des maisons de Versailles, qui respirait par toutes ses fenêtres le calme glacial du tombeau. Au midi, néanmoins, la propriété de M. Raymond Baumel affectait quelques prétentions à la vie; le terrain se trouvant surélevé de ce côté, on y avait ménagé, de plain pied avec le premier étage, un jardinet que le soleil visitait dans ses bons jours.

Le concierge reparut, escorté d'une vieille domestique qui avait vu naître Blanche, sans doute... et qui l'avait vue mourir aussi : Olivier lut tout cela dans les traits, ravagés par le chagrin, de la bonne femme.

— Monsieur peut monter, dit-elle à Olivier.

Et elle ajouta, en le précédant dans l'escalier :

— C'est monsieur qui avait rencontré monsieur et mademoiselle en Italie, n'est-ce pas? M. Olivier Lambert?

— Oui.

— Oh! mademoiselle m'a souvent parlé de monsieur! Bien sûr que monsieur n'était pas à Paris ces derniers temps?

— Non!

— Je le disais aussi à la chère enfant : « Ce n'est pas

sa faute, allez, mademoiselle, s'il ne vient pas, votre petit mari!... Il est retourné en Italie, peut-être! » Oh! monsieur, quel dommage qu'elle n'y soit pas restée, elle, là-bas, la pauvre petite!... Vous auriez dû l'emmener avec vous, vrai, si vous l'aimiez!... Enfin!...

La vieille domestique ouvrait une porte; elle annonça : « M. Olivier Lambert. »

Raymond Baumel était assis dans un fauteuil, près d'une table chargée de jouets; — les jouets qui avaient appartenu à sa fille...

Il se leva pour aller au-devant d'Olivier...

Mais la force lui manqua...

— Mon ami! mon ami! bégaya-t-il dans un sanglot.

— Oh! pardon, pardon! disait le jeune peintre en le tenant dans ses bras.

— Pardon, reprit Raymond Baumel, eh! qu'ai-je à vous pardonner, mon ami? Ne suis-je pas certain que la fatalité seule vous a éloigné de nous! Ma pauvre petite Blanche... vous ne la verrez plus, Olivier!... Oh! misérable que je suis de l'avoir ramenée en France!... Mais voilà!... on s'imagine aimer... et, pour l'appât de quelques pièces d'or, on tue son enfant!... J'avais reçu du ministère l'avis d'une commande prochaine... j'ai voulu... oh! oh!... leur commande!... quand je peindrai maintenant!... Non, vous ne la verrez plus, plus jamais, Olivier!... Elle est morte... morte! Et ce qu'il y a d'horrible, c'est que rien ne pouvait me faire prévoir... La veille encore, elle courait dans le jardin... Oh! ma fille, ma fille!... La mère d'abord, l'enfant après!... Ah! quel mensonge infâme que la science!... Quelle monstruosité qu'une jeune femme, un enfant puissent mourir par l'ignorance des médecins! Les médecins!... mais je leur aurais donné tout ce que je possédais pour sauver ma Blanche!... Cela valait la peine de leur inspirer du génie! Ils n'ont su que me dire... Que m'ont-ils dit? des sottises!... que c'était un miracle que je l'eusse conservée si longtemps... que le germe de la maladie était inné en elle!... que sa pauvre mère le lui avait légué!... Alors, si elle devait mourir si tôt, pourquoi était-elle née? C'est vrai, cela, c'est à douter de tout! Ma pauvre petite Blanche!... elle vous attendait toujours, Olivier... toujours!... Moi, par amour-propre, par fierté, je n'avais pas voulu vous écrire une seconde fois!... De la fierté... je n'en ai plus maintenant. Vous êtes là... vous qui l'avez tenue dans vos bras, embrassée, comme moi... Merci, Olivier, merci... mais, trop tard, mon ami, trop tard; vous ne la verrez plus! vous ne la verrez plus!...

. . . .

Anéanti, brisé, Raymond Baumel était retombé sur son siége...

Olivier le regardait dans un morne silence.

En quinze jours, le père de Blanche avait vieilli de quinze ans.

A ce moment, par un geste involontaire, la main du jeune peintre frôla l'un des jouets rangés sur la table.

— Prenez garde! s'écria Raymond Baumel, je n'ai plus que cela... d'elle... je tiens à le conserver!

Et le vieillard ajouta avec un sourire navrant :

— Plus que cela... si... j'ai encore autre chose... quelque chose de bien précieux que je vais vous faire voir. Venez, Olivier.

Il se releva.

— Mais non, reprit-il, auparavant il faut que je vous conte... — Ah! voyez-vous, Olivier, j'avais l'air tout à l'heure de nier Dieu... j'avais tort... grandement tort... car il est évident pour moi que, si je suis si malheureux aujourd'hui, c'est que Dieu l'a voulu!

— Oh!

— Oui... Dieu l'a voulu... comme châtiment d'une mauvaise action que j'ai commise. — Écoutez.

— Mon ami...

— Quoi?

— Ne pensez-vous pas que le moment est mal choisi...

— Pour un tel récit? Non. Cela me soulagera, au contraire, de me confier à vous, Olivier. D'ailleurs... si vous tenez à voir ce que j'ai conservé de ma Blanche, il faut d'abord que vous sachiez... — Oh! mon récit ne sera pas long, ne vous inquiétez pas!

— Je ne m'inquiète pas pour moi... mais pour vous... qui souffrez... et que de tristes souvenirs rendront plus souffrant encore.

— Non, non, je vous le répète, Olivier, cela me fera du bien de parler. Et puis, quand ce ne serait que pour vous prémunir, par mon exemple, contre une faute, presque un crime, que vous pourriez être amené à commettre un de ces jours à votre tour...

— Un crime?

— Oh! le monde n'appelle pas cela un crime, lui!... Le monde ne regarde qu'à la surface; et pourvu que la surface lui présente l'apparence d'un devoir accompli, il est tout disposé à la couvrir de son égide. Mais Dieu n'a pas tant d'indulgence que la morale humaine. — Écoutez! écoutez!

« J'avais vingt-sept ans lorsque je rencontrai une femme que j'aimai. Qu'était-ce que cette femme? Moins qu'une grisette... une de ces pauvres créatures nées du plaisir et qui semblent condamnées à ne vivre que du plaisir... jusqu'à ce qu'elles en meurent.

« Cependant Marguerite, — elle s'appelait Marguerite, — m'aimait aussi. Pour moi, elle n'hésita pas à se séparer de sa mère... qui lui reprochait d'aimer pour rien, quand il lui était si facile de gagner des monceaux d'or en faisant semblant d'aimer!...

« J'abrége. Quinze ans durant, Marguerite resta ma maîtresse; une maîtresse tendre, dévouée, fidèle; elle m'avait donné une fille... que je croyais chérir; je dis : « que je croyais, » puisque j'eus le courage de l'abandonner, ainsi que sa mère..., pour me marier.

« C'était un brillant parti qu'on m'offrait; mes amis, mes bons amis, le monde, — ce monde dont je vous parlais tout à l'heure, — me cornaient aux oreilles qu'avec mon nom, ma réputation, ma fortune, il y aurait niaiserie à moi à me sacrifier à une femme... que son passé m'empêcherait toujours d'épouser!...

« Je me laissai convaincre... je ne réfléchis point aux conséquences de ma conduite, ou, plutôt, j'envisageai ces conséquences sous le côté le plus favorable à mon ambition, — oserai-je le dire : à mon amour. — Mademoiselle Anna Dambrun, la jeune fille qu'on me proposait pour femme, était jeune et jolie, bien jolie...

« Et ma pauvre Margoerite n'était plus qne tendre et dévouée, eemme toojours, elle!

« J'écrivis à Murguerite qu'il fallait uous séparer. A ma lettre, je joignis nn contrat de trois mille livres de rentes...

« Une heure uprès, Marguerite était chez mei. Elle eetra très-pâle, mais calme :

« — Je sais tent, me dit-elle, et je sais tout depuis loagtemps. Veus ullez vous marier?

« — Marguerite!...

« — Veus allez veus murier?

« — Oui.

« — C'est bien. Je vons remercie de la petite fortane que voos laissez à ma fille. Adieu. »

« Et elle s'éloignu.

« Ah! si elle eût pleuré, supplié, peut-être n'eussé-je pas eu la force d'uecomplir mes projets! Mais ce n'était pas une femme eemme une autre que Marguerite; elle ne pouvait pleurer que de joie; lu douleur lui figeait les larmes au cœur. Je n'ignorais pas les particularités de eetto oature exceptionnelle... j'aurais dû, pur conséquent, prendre sa visite pour ee qu'ello valeit : un uete d'héroïsme. Mon intérêt me commundeit de juger uutrement... J'obéis à men intérêt.

« — Elle ne m'eime plus! Elle se consolera! » me dis-je.

« Un meis plus tard j'épeusais mademoiselle Anua Dambrun. »

XXIV

LOUISE ET FAUSTINE

Raymend Baumel s'était arrêté, l'œil fixe, la respiratien oppressée...

— Et quo doviot Marguerite? dit Olivier, qui avait écouté ce récit dans une attentien de l'ardeur fébrile de laquello il no pouvait lui-même se reudre eempte.

— Elle mourut un an après men mariage.

— Veus lu revîtes?

— Jamais. Elle s'était retirée à lu campegno... Où cela? La lettre qui m'apprit sa mort négligea ou fit exprès de ne point me dire où avait eu lien eet événement.

— Et de qui était la lettre?

— De l'enfant que j'uvais eue avee Marguerite et qui venait d'atteindre ulers ses quinze aus. De... de mu fillo... de Louise.

— Ah! elle se nommait Louisc?

— Je me nemme Louis; je lui avais denné... au moins... men prénom.

— Et... qu'y uvuit-il eneoro dans la lettre?

— Il n'y avuit rien autre quo ceci : « Ma mère est morte en vous pardonuuant, men père; mei je ne vous pardenne pas. »

Olivier tressaillit.

— Etrange! étrange! murmura-t-il, sous le coup d'une peusée depuis quelques instants eonçoe.

Il reprit :

— Et... vetre fille... Louise... l'avez-vons revue, elle?

— Jamais nen plus.

— Et vous ue savez pas...

Raymend Boaumel interrompit Olivier d'un geste presque suppliant :

— Jc ne sais rien... je n'ui jamais rien venlu savoir, dit-il. Un de mes amis... qui l'avait connne toute petite... l'a rencontrée un jour, et il a été sur le poiut de me dire... — Je l'ai arrêté dès le premier mot. C'était bien assez pour mei d'un remords sans y joiudre celui d'upprendre qu'une enfant... qui a de meu sang dans les veines, uprès tont... en avait été réduite par le désespoir... pur le ressentiment peut-être... à se plonger corps et âme au sein d'one existence perdue!

— Il est vrui : le mal engendre le mal. Tant que votre femme et votre fille ent vécu, mieux valait pour vous fermer les yeux sur les erreurs de l'enfant... que vous aviez repoussée. Mais aujourd'hui... aujourd'hui que vous voilà seul...

— Aujourd'hui! Oh! en doutez-vons, Olivier? Aujourd'hui, si je savais eù trouver Louise... dussé-je, pour fléchir su haine, en être réduit à me prosternoer à ses pieds... fullût-il, peur la rameuer à moi, aller la chercher... n'importe où!... — N'importe où, vons entendez? — Oh! je ne balancerais pas une seconde! Et que m'importent, à mei, les taches de sa vie... si sa vie a des techos! Ce qu'elle peut être maintenant, n'est-ce pas moi qui ui veulu qu'elle le fût? — Au reste, venez, men ami, venez veir l'œuvre de ma douleur... et de mon repentir. Comme le Tintoret, j'uvais peint l'imuge de ma fille mourante... Près de cette image, j'en ai placé nne autre... Ah! ah!... Et le monde no me blâmera pas, j'espère, de les uvoir réunies ainsi tootes deux!... La morte ne reprochera pas à la vivunto de lui veler quelques-unes de mes larmes!... La vivante n'est-elle pas merte aussi peur moi?...

Raymond Buumel entraînuit Olivier... Les deux hommes, quittant le salon, pénétrèrent dans une petite pièce, sanctuaire de l'umour paternel : — la ehambre à eoueher de Blanehe.

Là, tout était encore tel qu'aux jours eù un souffle chéri, — si tôt éteint, — s'y exhaluit! Tel! non. Près d'un portrait de Blanche, sur sa couche funèbre, — une toile udmirable de sentiment, — il y avait une autre figure, celle d'une jeune fille de douze à quatorze aus, à la vue de laquelle Olivier peussa un cri...

Oh! il n'y avnit pas à douter! Et, guidé par l'instinct de l'âme, Olivier n'avait pas douté, non plus, une minute! Dans les traits de cette figure juvénile, Olivier retrouvait les truits, toujours présents à sa mémoire, de lu plus charmante des femmes! Louise, c'était Faustine! Faustine, c'était Louise!

— Qu'avez-vous done, mon ami? fit Raymend Baumel en se retournunt étenné.

Olivier ne répondit pas, et peur cause : il s'était enfui comme uu fou.

XXV

UN PEU DE BAUME DANS LE SANG

Arrivé à cinq heures à Versailles, Olivier reprenait le chemin de fer à sept; à neuf heures il était à Paris, à la gare Saint-Lazare; à neuf heures et demie un coupé le descendait rue d'Hauteville, devant la demeure de Faustine.

Malheur! Faustine n'était pas chez elle!

Ce qu'éprouva Olivier quand le concierge lui dit que *madame était sortie* ne saurait se décrire. Ce fut comme un déchirement profond, une désillusion immense. Les faits les plus simples nous semblent, dans certaines circonstances, exorbitants. Sortie, absente, Faustine, quand il accourait lui dire!... — Et où pouvait-elle être? Avec son amant, avec Émile Fortier, sans doute! Elle riait, elle s'amusait. . lorsqu'un père malheureux, repentant, pleurait en pensant à elle!...

Touché du caractère singulièrement affecté de la physionomie du visiteur, plus attendri encore par le don d'un demi-louis qu'Olivier lui avait glissé dans la main, le concierge de Faustine reprit :

— Au surplus, si monsieur a absolument besoin de voir madame, monsieur n'a qu'à revenir... car je ne suppose pas que madame tarde beaucoup.

— Ah! fit Olivier, renaissant à l'espoir.

— Oui; depuis quelque temps, madame est un peu souffrante; elle s'en va comme ça, tous les soirs, faire un tour sur les boulevards avec sa femme de chambre...

— Ah! c'est avec sa femme de chambre que...

— Oui, monsieur, c'est avec sa femme de chambre, — mademoiselle Suzanne, si vous la connaissez, une brave fille, — que madame est sortie.

— Et vous dites qu'elle rentrera probablement bientôt?

— Très-probablement, monsieur.

— Il suffit; je reviendrai alors, je reviendrai tout à l'heure.

Olivier avait gardé sa voiture; il lui ordonna de stationner près du café, à l'angle de la rue d'Hauteville, et lui-même s'assit à une table extérieure de ce café.

Depuis vingt minutes déjà, il était là aux aguets, quand, tout à coup, il frissonna...

Ce n'était point Faustine cependant qu'il venait de voir; non : c'était Émile Fortier qui s'acheminait, d'un pas délibéré, le cigare à la bouche, vers la rue d'Hauteville...

Émile Fortier! Émile Fortier qui se rendait près de sa maîtresse, évidemment!

Alors le concierge avait donc menti! Cette histoire de promenade de *madame* avec sa femme de chambre n'était donc qu'un conte!

Dans un premier mouvement, Olivier s'était à demi dissimulé derrière un couple bourgeois, en train d'ingurgiter des grogs.

Sous une seconde inspiration, le jeune peintre se redressa, se leva, et courut sur les pas du vaudevilliste, qu'il atteignit comme celui-ci touchait le trottoir de la rue.

— Émile!

— Olivier!

Les deux hommes demeurèrent quelques secondes immobiles et muets en face l'un de l'autre.

Enfin, domptant son émotion :

— Une question, dit Olivier, rien qu'une question; veux-tu, Émile?

— A tes ordres.

— Et d'abord... as-tu encore... un peu d'amitié pour moi?

— Mais toujours beaucoup.

— Eh bien! tu vas chez... chez Faustine, n'est-ce pas?

Émile poussa un grand éclat de rire.

— Chez Faustine! .. Ah! c'est juste, c'est par ici qu'elle demeure, je crois! Mais, mon pauvre ami, voilà deux mois que je ne suis plus l'amant de Faustine!

— Il serait possible?

— Si possible que si je t'avais rencontré à mon retour de Marseille... — Au fait, qu'es-tu donc devenu depuis un siècle?

— Je t'expliquerai cela plus tard, continue : si tu m'avais rencontré?...

— Je t'aurais dit... en bon camarade... que tu as eu le plus grand tort de te retirer si vite de la lutte... car il est positif pour moi que c'était toi que Faustine aimait!

— Faustine m'aimait?

— Parbleu!

— Et sur quoi te fondes-tu pour supposer cela?

— Sur quoi... mais sur tout... et principalement sur l'aventure du château d'If, tu te rappelles?

— Oui, oui... Et puis? Elle était ta maîtresse, alors?

— Il est vrai... elle était ma maîtresse .. en allant au château d'If... mais, en en revenant, elle ne l'était plus. — Tiens, si tu as le temps, je vais te conter...

— Non; merci, Émile... je ne désirais qu'un mot de toi... tu m'en as dit cent... et je ne te le reproche pas, loin de là...

— Mais...

Olivier promenait autour de lui un regard inquiet.

— Bon! fit le vaudevilliste en souriant, tu l'as revue... tu l'attends peut-être!... *Elle* t'a dit qu'elle n'était plus avec moi, et tu ne *la* croyais pas; mais à présent que je t'ai convaincu, tu ne tiens pas à ce qu'*elle* nous trouve ensemble !...

« Eh bien, adieu... ou plutôt au revoir, hein, un de ces jours?

— Oui, au revoir... et merci.

XXVII

LOUISE

— Elle m'aimait! murmurait Olivier, elle m'aimait... et elle m'a repoussé!...

« Oh! je comprends tout à présent! Mais c'est jus-

lement parce qu'elle m'aimait qu'elle m'a repoussé!... Pauvre Faustine! Non, pas Faustine! Pauvre Louise! Ah!...

Cette fois, c'était bien elle qu'il avait aperçue! Elle, seule; — elle avait laissé mademoiselle Suzanne en chemin, sans doute; et tant mieux! — elle, le visage recouvert d'un voile épais...

Mais est-ce qu'il y a des voiles épais pour l'homme qui aime?

Il marcha droit à elle. A sa vue, elle s'arrêta et pâlit.

— Faustine, dit-il, le ciel a permis que je découvrisse le triste et terrible secret de votre vie... Faustine, vous n'avez pas voulu de moi pour amant, voulez-vous de moi pour frère! — Louise, je quitte votre père... M. Raymond Baumel.

Louise chancela.

— Mon père! balbutia-t-elle.

— Oui, votre père qui est seul au monde maintenant... ne le saviez-vous pas?

Elle essaya de raffermir sa voix.

— Je le savais.

— Et vous ne voliez pas auprès de lui?

— Non.

— Pourquoi?

— Il a tué ma mère... Il a tué mon âme.

— Oh!... Mais si c'était son tour de mourir aujourd'hui?

— Mourir? Que dites-vous?

— Je dis que si vous ne vous hâtez, Louise, c'est sur une tombe que vous aurez à demander pardon de n'avoir pas, vous-même, su pardonner.

— Sur une tombe!...

Louise hésita; un grand combat se livrait en elle entre son cœur et son esprit...

Son cœur eut le dessus.

— Conduisez-moi, mon frère, dit-elle.

. . . .

Minuit et demi; Raymond Baumel était encore dans la chambre de Blanche.

Olivier entra.

— Vous!

— Ne supposiez-vous pas que j'allais revenir?

— Si!... Oh! si!... Mais... où êtes-vous donc allé?

Olivier serra la main de son ami.

— De la force, dit-il; il en faut aussi pour la joie.

— Pour la joie?

D'un geste, Olivier désignait à Raymond Baumel le portrait de Louise.

— Croyez-vous que vous la reconnaîtriez? fit-il.

— Si je. . ma Louise!... si je...

Un sanglot interrompit le vieux peintre... un sanglot qui partait de derrière la porte de la chambre demeurée entr'ouverte.

— Ah! s'écria-t-il, radieux, illuminé, transfiguré, ma fille est là! J'ai encore une fille!

Il parlait encore que Louise était dans ses bras.

XXVII

LES DERNIERS ADIEUX DE FAUSTINE

Huit jours après. Au théâtre des Folies-Dramatiques, dans la loge d'Amanda.

SCÈNE PREMIERE

UN VIEIL ALLUMEUR DE QUINQUETS, seul.

Il entre, commence par allumer deux becs de gaz, — le gaz de l'administration, puis il se met en devoir d'en faire autant de deux lampes auxiliaires, façon Carcel, placées sur des supports de chaque côté d'une glace. — Chantonnant :

Napoléon a passé par l'Afrique,
C'est pour cela...

(Parlé:) Bon! Plus de mèche à celle-là!! Ah! Je m'en fiche! Mademoiselle Amanda n'y verra que d'un œil, ce soir... si elle crie, elle criera! (Chantonnant :)

Napoléon a passé par l'A...

(Parlé.) D'ailleurs, je vous demande un peu si ces deux becs n'éclairent pas assez!... Peuh!... ça veut faire du genre et ça ne paye pas seulement son lampiste!... (Chantonnant :)

Napoléon a passé par...

(Parlé.) Ah! Quand on chantait ça, c'était autre chose! Était-elle gentille dans la *Cocarde tricolore*, l'Amanda! Hum!... Aussi que d'amoureux!... (Chantonnant :)

C'est pour cela qu'il y croit des lauriers.

(Parlé.) Maintenant, bernique! Elle a un vieux pourtant, encore, à ce qu'on assure; mais un trop vieux, faut croire; il n'a plus la force de fouiller à sa bourse...

SCÈNE II

L'ALLUMEUR, AMANDA.

AMANDA, entrant. Front soucieux, lèvres pincées. Mise négligée.

Et puis, qu'est-ce que c'est? Tu menelegues dans ma loge, Joseph?

JOSEPH, puisque c'est son nom.

Oui... — Bonsoir, mademoiselle Amanda... — Je me disais, comme ça, à moi-même, que je connaissais quelqu'un qui ne serait pas fâché si une bonne dame lui soldait ce qu'elle lui doit.

AMANDA, haussant les épaules.

Tu es bien bon de t'occuper de ce qu'on doit aux autres, toi!

JOSEPH.

Aux autres! Ah! J'y mets des formes, pour vous rappeler notre petit compte, et...

AMANDA, qui a inspecté les lampes.

Tu ferais mieux d'y mettre des mèches!... Il n'y en aura pas assez pour la soirée, à celle-là.

JOSEPH.

Voyons, quand me payerez-vous, mademoiselle

Amanda?... Trente-deux franes... j'en ai besoia de mes trente-deux franes!...

AMANOA, soupirant.

Et moi donc!

JOSEPH.

Quoi?

AMANDA, le poussant en dehors.

Assez, geigneur; on te paiera; mais, maiatenant, de l'air; je suis de la secoade pièee, laisse-moi m'habiller.

JOSEPH.

Ua à-compte au moins!... Cent sous; rien que cent sous!

AMANDA.

Demain.

JOSEPH.

Eh! il y a un mois que vous me dites : demain.

AMANDA, lui fermant la porte eu nez.

Eh bien! après-demain, là, puisque tu veux de la variété...

JOSEPH.

Oh!... Éeoutez, mademoiselle Amanda... je suis doux et patient, mais... (La suite de ece réclamations se perd dans les profondeurs du conloir.)

SCÈNE III

AMANOA seule, avec une colère sourde.

Oh! En être réduite à joaer la scène de M. Dimanche avec un allumeur de quinquaets!... C'est gai, iei, c'est olair! On se croirait daas ua étui à manehon. Gueux de Joseph!... (tombant eur une chaise:) Ouf!... On espère goûter un peu de repos sous le toit de la boutique... et crac!... Oh! les eréaaeiers! Qui est-ce qui a inventé les créanciers? (Tirant son porte-monnaie de sa poche:) Neuf fraaes cinquante pour aller jusqu'à la fia du mois... et nous sommes le 19... et j'ai touehé les deux tiers de mon mois ea avances! (Après un silence :) Ah! Un béaéfice qui me rapporterait seulement une douzaine de cent francs m'irait ferme, mais où pêcher un béaéfice? (Souriant) Si je glissais à mon directeur que c'est pour me raeheter de la eonscription? (Se regardant dane la glace avec un eoupir.) Il ne me eroirait pas! (Nouveau silence.) Et M. Robinet qui ne me donne pas de ses nouvelles depuis trois semaiaes!... qui ae m'envoie pas la plus légère baukaote! Oh! Soyez donc vertueuse! Passez donc vos jeunes aanées avec ua ancien bonaetier... un homme intitulé Robinet... pour ne posséder que aeuf francs cinquante le 19 du mois! Qu'est-ce qu'il peut faire à Vichy? Ah! Robinet, Robiaet! — Devant le monde, j'ai l'air de dire qu'il me dorlote... il faut sauver les apparences quand on n'a plus viagt ans... mais... (On frappe.) Entrez.

SCÈNE IV

AMANOA, M. COURTET, concierge du théâtre.

AMANDA.

Tieas! c'est Courtet... Bonsoir, Courtet. Une lettre? (Courtet secoue la tête d'un air sombra.) Noa. Quoi, alors? Ah! mais, est-ce que tu as assassiné qaelqu'un! tu es vert!

COURTET.

Je suis vert parce que je vieas de me disputer.

AMANDA.

Avec le directeur?

COURTET.

Avec votre blanchisseur.

AMANDA.

Moa...

COURTET.

Ni plus ni moins. Il s'obstinait à moater à votre loge...

AMANDA.

Eh bien! il ne maaquerait plus que ça! Ces blanchisseurs sont d'une audace!...

COURTET.

Mnis je lui ai dit que les règlemeats s'y opposaieat.

AMANOA.

Et tu as hien fait! Respectons les règlemeats. Alors il est parti?...

COURTET.

Il s'est assis à la porte des artistes, daas la rue, sur la borne, en jurant qu'il vous attendrait là jusqa'à la fin du spectaele.

AMANDA.

Bah! et e'est cela qui t'a si fort remaé, mon bon Courtet? Mais s'il aime à attendre sur les bornes, ce blanchisseur... de Sèvres, — car il est de Sèvres, ce blanchisseur... As-tu remarqué, Courtet, qa'on blanehit énormémeat à Sèvres? — il faut le laisser satisfaire soa étrange passioa. — Seulement, j'aurai soin de partir par le devant du théâtre.

COURTET.

Ah! oui! Mais voilà justement où il vous attend...

AMANDA.

Encore? par-devant aussi?

COURTET.

Pas lai... mais soa fils!

AMANOA.

Aïe!... Il a un fils!...

COURTET.

Un fils de vingt-cinq à trente ans... qai a l'air encore plus buté qui son père!...

AMANDA.

Bah! de vingt-cinq à trente aas, an homme buté se *débute*, Courtet. Trnnquillise-toi!... j'affroaterai ce fils. (On frappe. Avec un mouvement involontaire de terreur :) Hein?

COURTET, lui faisant un signe d'intelligence; à mi-voix.

Laissez! (Haut.) Qui est là?

UNE VOIX, en dehors.

N'est-ce pas ici la loge de mademoiselle Amaada?...

COURTET.

On le dit. Que voalez-vous à mademoiselle Amanda?

LA VOIX.

Lui parler.

COURTET.

Et qai êtes-vous?

LA VOIX.

M. Olivier Lambert.

AMANDA, qui cherchait, ee rappelant vivement.

M. Olivier Lambert! Oavre, oavre vite, Courtet...

et va-t'en... et dors sur mon blanchisseur et son rejeton; quelque chose me chante que la Providence... bien que je ne l'aie pas appelée... vient à mon aide. (Courtet ouvre à Olivier, puis il sort.)

SCÈNE V

OLIVIER, AMANDA.

OLIVIER, saluant.

Madame...

AMANDA.

Tiens! tiens! M. Olivier Lambert!... qui était avec nous au déjeuner de centième d'Émile Fortier, à Villemomble, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Oui, madame.

AMANDA, lui avançant une chaise.

Mais asseyez-vous donc!... — Et pourquoi ne vous rencontre-t-on nulle part, monsieur? (Minaudant :) C'est mal, cela, très-mal, de négliger ses amis...

OLIVIER.

Je ne les néglige pas, madame... et cette visite en est la preuve...

AMANDA, surprise.

Cette visite?

OLIVIER.

Je m'explique : je viens de la part de mademoiselle Faustine.

AMANDA, plus surprise encore.

De la part de Faustine!... Vous la voyez donc, vous? Eh bien, vous êtes plus favorisé que moi, car, depuis plus de huit jours, je me suis présentée trois ou quatre fois chez elle sans jamais pouvoir parvenir à être reçue. Ah! c'est Faustine qui vous envoie!... Ah! ah!... Au fait, si j'ai bonne mémoire, vous en teniez pour ma jolie amie... et, ce que je n'ai jamais bien compris même... enfin, elle a le caractère au rebours des autres, cette petite! Alors, vous l'avez revue... et vous êtes d'accord?... J'en suis très-aise. Et elle n'est plus souffrante, hein? C'est que, ces derniers temps, elle n'allait pas trop bien, la chère petite! Je ne sais ce qu'elle avait.

OLIVIER, qui a tiré une lettre de son portefeuille, la tendant à Amanda.

Vous plairait-il de lire ceci, madame?

AMANDA.

Ceci? De qui, ceci?

OLIVIER.

Mais... de mademoiselle Faustine.

AMANDA, rentrant dans une nouvelle phase d'étonnement.

De... comment, elle m'écrit? A quel propos? Elle est donc malade?

OLIVIER, souriant.

Il n'y a pas que les personnes malades qui écrivent.

AMANDA.

C'est juste! Je dis des bêtises, moi... Donnez, monsieur, donnez cette lettre... (La décachetant.) C'est égal... c'est farce, tout ça; on dirait un dénouement de comédie.

OLIVIER.

C'en est peut-être un aussi.

AMANDA.

Bah!... (Lisant :) « Ma chère Amanda, tu es la seule femme qui m'ait témoigné une réelle amitié, la seule aussi que j'aie aimée réellement pendant les quelques années que j'ai passées dans certain monde... » (Parlé :) Certain monde! (Lisant :) « Comme preuve de mon bon souvenir, et en échange d'une promesse... — une promesse que tu tiendras, j'en suis sûre, — accepte donc ce que je t'offre de tout cœur : tu te présentera à mon petit appartement de la rue d'Hauteville; le concierge a mes ordres; il te remettra la clef de cet appartement, qui, dès ce moment, est le tien, comme tout ce qu'il renferme; tout sans exception, meubles et effets de toilette, est ta propriété pleine et entière. » (Avec stupeur.) Hein! est-ce que je rêve? (Lisant :) « Dans un coffret, placé sur la cheminée, tu trouveras une somme de mille francs, qui t'aidera à te débarrasser de quelques dettes criardes. Au reste, il est bien entendu, bien dit que tu as toute liberté de conserver ou de vendre ce que je te donne; je ne mets pas de conditions à mon petit présent; si, j'en mets une, qui comporte justement la promesse que je réclame de ton amitié : celle de ne pas plus parler de moi jamais, que si tu ne m'avais jamais connue... de ne pas même paraître me reconnaître si tu me rencontrais... enfin, de me considérer à peu près comme morte... — ce qui ne t'empêche pas, comme si j'étais morte aussi, de penser quelquefois à moi.

« Le porteur de cette lettre me rapportera ta réponse.

« Adieu.

« FAUSTINE. »

OLIVIER, se levant.

Et votre réponse, madame?

AMANDA, suffoquée tout à la fois par la stupeur, la joie, le chagrin, la reconnaissance et le regret.

Ma réponse?... Eh! mon Dieu, monsieur, est-ce que je sais, ma réponse! Comment, cette pauvre Faustine!... Mais c'est plus curieux que le dernier acte de *la Dame aux Camelias*, parole! Et où est-elle? Dites-moi au moins où elle est, je vous en prie, monsieur? Au couvent? Mariée? Sœur du pot?

OLIVIER, très-grave.

J'attends, madame; acceptez-vous son présent?...

AMANDA, vivement.

Oui, oui! Pardi, si j'accepte!... oh! je ne suis pas cérémonieuse, moi!...

OLIVIER.

Et vous jurez...

AMANDA.

De faire comme si ma chère petite Faustine était morte!... (Essuyant une vraie larme :) Dame... Si ça lui est agréable, à cette enfant... oui, monsieur, je le jure.

OLIVIER.

C'est bien; adieu, madame... (Il salue et sort.)

SCÈNE VI

AMANDA seule, tournant dans sa loge comme un ours dans la sienne.

Ah! oh!... Faustine!... Son appartement! mille

francs!... Un coffret! le couvent!... *la Dame aux camélias!* Ses toilettes! ses meubles! (Bondissant vers le couloir et d'une voix de stentor :) Ceurlet!

COURTET, à la cantonnade

Quoi ?

AMANDA.

Laisse monter mon blanchisseur!

CONCLUSION

C'était un soir du mois de novembre de cette même année 1853, pendant laquelle s'était passée l'histoire que nous venons de raconter, à Versailles, chez Raymond Baumel.

Olivier et Faustine, — Louise, si vous le préférez, — étaient assis près du foyer, dans un petit salon.

— Ainsi vous partez? dit Olivier.

— Demain, oui, mon ami; pour un ou deux ans.

— Et vous allez?

— Devant nous. En Bretagne d'abord, où nous resterons une partie de l'hiver; de là en Angleterre, en Écosse. Ensuite nous verrons...

— Et...

— Et quoi?

— Et... cela ne vous fait pas... un peu de peine... de quitter... Paris?

Louise regarda Olivier un instant en silence, puis :

— Écoutez-moi, mon ami, reprit-elle; c'est la première fois, depuis que je vous dois d'être réunie à mon père, que vous osez effleurer un sujet qui vous brûle le cœur... comme il brûle le mien.

« Vous voulez savoir où j'ai puisé la force... non pas de m'éloigner de Paris, mais de vous.

« Eh bien! soit! j'accepte un entretien sur ce terrain... à condition que cet entretien sera bref et sincère; bref, nous aurions trop à souffrir s'il se prolongeait; sincère, pourquoi nous mentirions-nous?

« Oui, je vous aime, Olivier, oui, vous avez été, vous êtes... vous serez l'unique amour de ma vie.

« Mais, je vous le demande : Faustine redevenue Louise peut-elle être à vous? Ou, plutôt, est-il possible que Louise hier Faustine, et par cela même indigne de devenir votre femme, devienne votre maîtresse ?

« Ah! si le passé n'était pas contre moi! Mais je suis punie, et justement punie, par où j'ai péché, voyez-vous! J'ai joué avec le flamme et la flamme m'a consumée; consumée, non; il en est une autre... plus pure... qui m'aidera à combattre et à vaincre les ardeurs dévorantes de la première.

« Car, ne me l'avez-vous pas dit, vous-même, le jour où m'avez ramenée ici, Olivier? « Je serai votre frère. » Oh! c'est que vous aviez bien compris alors, déjà... comme il faut que vous le compreniez maintenant... et toujours... qu'un seul sentiment nous est désormais permis, à tous deux; un seul : l'amitié.

« Allons! j'ai parlé pour moi et pour vous, n'est-il pas vrai? La preuve, c'est que vous ne trouvez rien à ajouter.

« Cependant, comme gage de son affection, de sa reconnaissance, si Faustine, — puisqu'elle n'existe plus, — ne peut rien vous donner, mon frère, vous plaît-il que Louise... la fille de votre vieil ami... vous donne un baiser de cœur. »

Olivier ne répondit rien, mais, de ses yeux baissés vers le parquet, coulèrent deux grosses larmes.

Louise s'approcha du jeune homme, et, pleurant aussi, le baisa au front.

. . . .

Ni jamais ni toujours! Serments d'amants, serments de joueurs, autant en emporte le vent!

Ce baiser, ce chaste baiser donné par Louise à Olivier n'eut-il vraiment jamais de successeurs... moins fraternels?

Je laisse ceci à votre appréciation, lecteur et lectrice. Qu'auriez-vous fait à la place d'Olivier, monsieur? A la place de Faustine-Louise, qu'eussiez-vous fait, madame?

Ce que je puis vous certifier, comme dernier mot de ma conclusion, c'est que, bien que neuf années se soient écoulées depuis ces événements, Olivier Lambert ne s'est pas encore marié.

Il y a des célibataires veufs.

FIN

88126